ORLEAN
DELIVR

A10029v

(37LA)

C21-242

j'appartient a elle
de la Espallonie

AURÉLIA

OU

ORLEANS DÉLIVRÉ,

POEME LATIN

TRADUIT EN FRANÇOIS.

Laus artis in nobis sit aliqua, si non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. Cic. Orat.

A PARIS,

Chez { MERIGOT, Quay des Augustins, à la descente du Pont S. Michel, à S. Louis.
La Veuve DELATOUR, rue de la Harpe, aux Trois Rois,
PRAULT Fils, Quay de Conty, à la Charité.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVIS
DU TRADUCTEUR.

LE Public demandera ſans doute ce que c'eſt que ce Poëme Latin, qu'il ne connoît pas, & qu'il ne connoîtra peut-être jamais. Je vais l'en inſtruire. Un Homme de Lettres fort âgé l'avoit compoſé dans ſa jeuneſſe. Il me le fit lire. Je crûs y voir

de la bonne Poëſie. Je l'exhortai à mettre ſon Livre en état d'être rendu public, & à l'achever ; car il y avoit beaucoup de négligences, beaucoup de demi-vers, beaucoup de lacunes remplies avec de la Proſe. Il me répondit ces paroles. Jeune-homme, j'ai ſçû dans ma jeuneſſe éviter l'écüeil des Sirénes, & tu veux qu'à mon âge j'oublie ma ſageſſe. Ce n'eſt que pour moi ſeul que j'ai cultivé les Muſes. Prenant plaiſir à me repaître de penſées, qui d'elles-mêmes produiſent des ſons harmonieux, comme parle

Milton, par elles j'ai adouci mes peines, j'ai calmé mes triſtes accès. Elles ont charmé mes chagrins, comme on dit qu'Orphée charmoit les Flots & en arrêtoit la violence. *Hebrique tenuit impetus dulci morâ.* J'ai regardé la Poëſie comme le langage particulier à la vertu ; car ſi l'idée de la vertu remplit l'ame de ſentimens généreux, de tranſports d'admiration, ces ſentimens & ces tranſports ne peuvent être * ſecondés & exprimés

O laborum dulce lenimen! Hor.

Phedri.

* *Scilicet ingenium placidâ mollitur ab arte.* Ovid.

Nullum enim ex Muſarum placidi-

que par la Poëſie, laquelle joignant ſon charme à l'autre peut véritablement compoſer de tous les deux des beautés immortelles. J'ai crû encore que des mœurs plus adoucies, étoit un autre avantage que je pouvois tirer des belles Lettres par le goût & le ſentiment qu'elles éxigent par-deſſus tout.

C'eſt tout ce que j'ai voulu des Muſes; car pour leurs autres faveurs, qu'el-

tate ferunt Mortales majorem fructum; quam quod doctrinâ & inſtitutione molliant ingenia ut amplectantur per doctrinam mediocritatem; & quod eſt immodicum deponant. Plutarc. *in Coriolano.*

les appellent leurs Couronnes, je ſçai combien chérement on les achéte. Je leur ai laiſſé leurs lauriers & toutes leurs feüilles, je n'ai voulu que l'ombrage.

En ſecond lieu, je ſçais trop bien qu'un événement de l'Hiſtoire de France ne peut être traité que par la langue Françoiſe; & ſi j'avois fait cet Ouvrage dans d'autres vûës que pour mon ſeul uſage, j'aurois choiſi ou un autre ſujet, ou pour ce ſujet la langue qui lui eſt propre.

Je te dirai enfin, qu'un Ouvrage oublié depuis trente

ans, eſt un Enfant qu'à peine je reconnois. Comment veux-tu qu'aujourd'hui, nourri d'études bien différentes, & deshabitué depuis long-tems du Parnaſſe, je puiſſe répondre de mes anciennes idées? J'ai oublié ma Lyre où je l'avois ſuſpenduë. Elle eſt en piéces, & je n'en tirerois plus aucun digne ſon. Je n'ai jamais rien vû de ſi poli & de ſi gracieux que ce Vieillard. Je lui demandai la permiſſion de mettre ſon Ouvrage en François : Je te l'abandonne, me répondit-il. Puiſſes-tu en tirer quelque choſe de raiſonnable.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre *Aurélia*, ou *Orléans délivré*. L'Editeur de cet Ouvrage le donne comme une Traduction d'un Poëme Epique Latin qui n'a point été mis au jour, j'y ai trouvé une imagination vive, des images & des expreſſions nobles, & ſi ce n'eſt qu'une Copie elle peut faire déſirer de voir l'Original, je crois qu'elle merite d'être imprimée. Fait à Paris ce 2 Janvier 1738.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé Le Sr A *** Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour Titre *Aurélia* ou *Orléans délivré*, *Poëme*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contresceel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous

Libraires, Imprimeurs & autres personnes, d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Sieur Da-

gueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Preſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrave, ſoit tenuë pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le ſeptiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent trente-huit, & de notre Regne le vingt-troiſiéme.

Par le Roy en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 28. *fol.* 26. *conformément au Reglement de* 1723. *Qui fait défenſe, Article* 4. *à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent lee Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les huit Exemplaires preſcrits par l'Article* 108. *du même Reglement. A Paris le* 29. *Mars* 1728.

LANGLOIS, *Syndic.*

De l'Imprimerie de la Veuve DELATOUR.

AURELIA

OU

ORLEANS DÉLIVRÉ.

POËME.

CHANT PREMIER.

JE chante Orleans délivré de l'Armée Angloiſe qui le tenoit aſſiegé. Ces fiers Etrangers virent à leur tour leurs Morts nombreux ſouiller les flots de la Loire qui baigne les murs de cette Ville fidelle. Albion le fils aîné du

vieux Ocean & Galatés le noble fils de la Terre (*a*) disputoient entr'eux l'Empire & la Preſſéance dans l'aſſemblée des Dieux. Dévorés par leur mutuelle jalouſie, ils la faiſoient paſſer dans les eſprits de leurs Peuples qu'ils animoient aux débats meurtriers, à la guerre homicide.

Ces Dieux rivaux ſçavoient qu'il étoit arrêté dans les deſtinées éternelles, que celui des deux qui verroit ſous ſa domination les remparts d'Aurélia, l'emporteroit ſur ſon Concurrent. Auſſi la guerre n'a-t-elle jamais été plus animée entre ces deux puiſſans Génies que dans cette occaſion célébre.

Muſe, raconte-moi toutes ces choſes, raconte-moi comment le François depuis ſi long-tems

(*a*) Albion eſt le Génie de l'Angleterre, Galatés celui de la France.

humilié évita sa ruine qu'il vit si prochaine (*a*).

L'Eternel, le Dieu des Armées ne voulut point faire périr le Nom François du milieu des Peuples. Du haut des Cieux où il a placé son Trône, & d'où il juge les Dieux (*b*), & regarde au loin les foibles humains, il baissa son sceptre d'or, ce sceptre redouté avec lequel il marqua au commencement le partage des Nations dispersées sur la Terre (*c*). A cette vûe Albion ceda l'Empire; ses Peuples confondus périrent au pié des murs d'Auréla. Les restes tremblans de ses légions formidables s'enfuirent dans le sein de Neptune, dans leurs

(*a*) *Propiùs fuere periclo*
Queis superare datum. Silius Ital.

(*b*) *Deus stetit in synagoga deorum, in medio autem deos dijudicat.* Ps. 81.

(*c*) *Quando separabat filios Adam, constituit terminos populorum juxta numerum Angelorum Dei.* Deuteron. 31. juxta Septuag.

propres demeures, dans leur Isle, l'amour & la gloire de l'Ocean qui l'embrasse de ses flots, qui prend plaisir à la baigner de ses ondes; il n'est point de rive qu'il aime davantage (*a*).

Que de ruisseaux de sang furent versés avant que cette célébre querelle fût terminée, & que la vengeance du Tout-puissant eût cessé de châtier la Seine & la Tamise. Ainsi par les criminelles fureurs de la guerre les Peuples punissent leurs crimes mutuels. Mais une bouche mortelle pourroit-elle raconter ces choses que de hautes ténébres dérobent aux yeux des humains!

Je te dirai la jalousie des Dieux.

(*a*) *quamque amplectitur udâ*
Circumfusus arenâ & amantibus appetit undis
Hoc optat sibi littoribus magis omnibus unum.

Ce sont des Vers latins de l'Auteur; j'en mettrai de tems en tems quelques-uns.

Je te dirai les combats des hommes & de Bellone, le ſpectacle homicide que la Loire vit ſur ſon rivage poudreux. Une Armée de Guerriers intrépides avoient mis le ſiege devant la célébre Aurélia, & vouloient ajouter cette Ville à tant de conquêtes qu'ils avoient faites dans l'Empire François. Les nombreuſes légions des Anglois la preſſoient vivement depuis plus de ſix mois ; ils ſe flattoient qu'en peu de jours ils la réduiroient en cendres malgré ſes fidéles citoyens & ſes braves défenſeurs. Ses remparts que cent bouches d'airain foudroyoient, ouvroient à l'aſſiégeant une porte immenſe, & le prudent fils de la belle Salisbery avoit environné cette Ville infortunée de cent fortes tours dont il la tenoit enchaînée.

Au-dedans de la Ville, les Ci-

toyens portoient sur leurs visages mornes les tristes allarmes & la frayeur glacée. Les femmes rempliſſoient les temples, assises au pié des autels depuis le lever de l'Aurore avec leurs filles tremblantes, elles pleuroient sur leurs tendres enfans. Un nombre redoutable de Heros semblables à des Dieux écartoit les dangers & les malheurs preſſans.

Le vieux Berri, le sage fils de l'infortuné Roi captif d'Edouard assemble autour de lui ces illustres Capitaines. Braves Chevaliers, leur dit-il, je vois ici l'Elite de la Nation Françoise. La France, quoiqu'elle soit féconde en Guerriers, ne formeroit point une autre troupe qui lui fût comparable. L'habile Montaigu vous a-t-il enveloppés ici comme dans ses filets pour prendre en une fois la France entiere & ruiner

les dernieres eſperances qui nous reſtent. O Ciel ! épargne-moi cette douleur nouvelle, épargne-la à mes yeux qui ont vû tant de maux ; termine mes jours trop prolongés, tandis que je puis encore eſperer, & que les dernieres allarmes ne nous preſſent pas encore. O France ! ô malheureux Empire ! tes Princes ont fait leurs malheurs & les tiens. Dans quelle ſplendeur t'ai-je vûe ? J'ai vû tes Guerriers redoutés par toute la terre, & ton Roi aſſis ſur un Trône qui couvroit celui des autres Rois. Fugitif aujourd'hui, il eſt pouſſé juſques dans ſes dernieres Provinces où il implore les Princes qui faiſoient la garde dans ſon Palais.

Croyez-vous, généreux Guerriers, pouvoir défendre avec tout votre courage une ville dont les remparts ſont abbatus. La redou-

table barriere dont Salisbery nous tient environnés, ne laisse passer ni vivres ni secours. Les assauts multipliés que nous essuyons tous les jours ont diminué le nombre de nos Soldats, & nous enlevent nos amis les uns après les autres. D'ailleurs à peine notre Roi a-t il assez de soldats pour se garder lui-même. Pour moi, qu'ai-je à desirer, qu'une mort prompte après une si longue vie? Puissai-je conserver à la France & à ses pressans besoins cette troupe invincible de Guerriers! Allez autour de votre Roi vous garder pour de plus heureuses entrepriſes, tandis que vous pouvez faire avec l'ennemi des conditions honorables.

Il parloit ainsi bien loin de sa pensée. Parmi tous ces Guerriers un murmure confus se faisoit entendre pareil à celui des antres sourds de Charibde & de Sylla

lorſqu'elles entendent au loin le vieux Ocean qui irrite ſes flots écumeux.

Le jeune Dunois (*a*) fier du ſang de tant de Rois qui coule dans ſes veines, ſe leve. L'indignation ſe lit dans ſes regards; ſon haut courage paroît ſur ſon front & dans ſes paroles. Eh bien, dit-il en frappant la terre de ſa pique terrible, ce ſera donc à moi ſeul à défendre ces murailles, à proteger ces Citoyens fidéles & éperdus. La Maiſon d'Orleans n'a pas dequoi trouver grace devant vous, & il eſt trop juſte d'abandonner un Prince ſans appui qui languit au-delà de la mer dans une longue captivité. Ce ſera à nous à nous défendre nous & nos Citoyens fidéles; avec ce ſecours ne craignez rien pour moi,

(*a*) Ce Prince avoit alors environ vingt-huit ans.

je vous quitte encore de vos allarmes : car je jure que l'insolent Bourguignon ne plantera point ses Enseignes sur nos hautes tours, que nos Palais ne verront point de nouveaux Maîtres & leur triomphe orgueilleux. Je m'ensevelirai plûtôt dans les ruines de ces murs ; je me ferai plûtôt un bucher de cette Ville réduite en cendres. Il dédaigna d'en dire davantage ; car son cœur infléxible ne connoissoit point les prieres.

Toute l'assemblée des Guerriers avoit les yeux sur Saintraille, & sembloit le charger de répondre de leur part. O jeune Prince, dit le sage & vaillant Guerrier, le Ciel vous a donné un courage élevé. Comme un lion qui poursuit sa proie, vous mépriſez les dangers, vous forcez les obstacles. Lorsqu'à la tête de nos sol-

dats vous prenez en main votre lance redoutable, à cette seule vûe les Bataillons ennemis se troublent & méditent leur fuite. Ne craignez pas que nous puissions ceder tant que nous vous aurons à notre tête. Tant qu'Orleans verra briller votre cimeterre, l'Ennemi ne nous préparera que de vaines allarmes. Orleans verra sous vos pieds ses murs s'affermir; il verra ses bréches se remplir de votre courage. Dissipez donc, ô Prince, ce nuage qu'une ardeur soudaine a mis devant vos yeux. Comment avez-vous pû croire que le Prince à qui nous obéissons, & qui jusqu'ici a partagé avec nous les dangers & les peines, abandonnera ainsi son ouvrage. Non, non, ses salutaires conseils feront consumer l'habile Montaigu au pié de nos murailles, tandis que sa

préſence auguſte nous encouragera. Sa tête vénérable offre à mes regards la vivante image de la France ; ce fils de tant de Rois nous met ſous les yeux la longue ſuite de nos anciens Maîtres, de ces Princes qui ont regné ſur nos Ayeux, aux ſermens deſquels nous avons ſuccedé. Le Prince en parlant comme il a fait veut ſonder toute l'étendue de notre courage ; pareil au chef vigilant qui porte ſa main ſur les pieux de ſa forte paliſſade pour juger de leur ſolidité.

Il ſe tut ; ces paroles furent à toute l'aſſemblée comme un beau Soleil qui éclate au milieu des foibles nuages qu'il diſſipe.

Généreux la Hire, tu parlas enſuite ; l'aimable franchiſe étoit ſur ton front, & comme une gaze déliée que Minerve auroit tiſſue, elle te laiſſoit voir tout entier. Tu

fus l'amour de toute l'armée ; tu fus toûjours prêt à te ſacrifier pour tes tendres amis.

Cher Saintraille, dit-il, te ſouvient-il du jour que notre auguſte Prince fut reçu dans ces murs. Amis, nous diſoit-il, c'eſt ici où il faut vaincre ou périr ; ces hautes tours qui s'élevent ſur la Loire & que vous défendez, ſont le boulevart de la France. S'il nous eſt enlevé, c'en eſt fait d'elle & du Nom François. Dès-lors nous fîmes ſerment d'en défendre juſqu'à la derniere pierre. Nos murs ſont abbattus, & la large bréche recevroit les bataillons entiers de nos ennemis. Pour moi j'élargirois encore la voie, & je les défierois d'entrer ; à découvert ils nous connoîtront mieux. Que le puiſſant Glacidas deſcende de ſa haute tour du haut de laquelle

il veut nous épouvanter avec ſon énorme maſſue. Que le fier Talbot qui n'a jamais ſçû reculer, que l'impétueux Arondel ne craignent point d'y conduire leurs Bataillons, & nous verrons qui frappera les meilleurs coups. Mais qui empêche de travailler à un ſecond mur comme Gaucour (*a*) & S. Severe l'ont tracé. Le Printems a pris la place de l'âpre Hiver, fidelle Aurélia, je vois voler à ton ſecours mille Guerriers qui viennent nous enlever une partie de la gloire qui étoit pour nous ſeuls. Je les vois accourir de toutes parts à ce ſiege fameux qui attire les regards de toute l'Europe.

S. Severe dont la vigilance maintenoit dans la ville le bon

(*a*) Gaucour étoit Gouverneur d'Orleans lors du commencement du Siege, en courant par la ville, il tomba de cheval & ſe rompit une cuiſſe, & fut obligé de quitter la partie.

ordre & l'exacte diſcipline, parla auſſi en ces termes. Comptons ſur nous ſeuls, nous ſuffirons à notre ſalut. Le grand nombre n'eſt qu'une vaine montre, ne ſert qu'à une confiance inutile ; il eſt un heureux ſecret de ſe multiplier. La fermeté a quelque choſe d'inépuiſable, & d'un ſeul ſoldat ſçait tirer pluſieurs Guerriers. C'eſt dans le courage aguerri de nos troupes rendues encore plus inébranlables ſous la conduite de Capitaines tels que vous; c'eſt dans la réſolution & dans l'expérience des Chefs, c'eſt dans leurs ſoins vigilans que nous trouverons des reſſources toujours nouvelles. C'eſt ainſi qu'une troupe choiſie vaut une armée nombreuſe. Réſolvons-nous de vaincre & de ſoutenir, infléxibles juſqu'au bout, la dure fortune, & nous avons vaincu, & (je puis

en prononcer l'oracle assuré) comme sur un ferme rocher Orleans subsistera en ses remparts nacc essibles.

O François, s'écria l'Albanois Stuard, combien vos longs malheurs vous ont-ils instruits ! Vous avez toujours sçû fouler aux piés les craintes & les allarmes. Lorsque vos tymbales annonçoient Bellone & la mort, lorsque vos trompettes appelloient la guerre, vos courages tressailloient sans que rien pût vous retenir ; mais jusqu'ici vous n'avez jamais voulu être corrigés par vos premiers malheurs contre lesquels vous n'imploriez aucune Divinité salutaire : vous n'en vouliez croire que vos ardeurs courageuses, tels qu'un lion qui fier de sa force & aveugle de trop de courage, revient au piége que le chasseur lui a dressé. La Prudence

mere

mere du ſuccès, vous étoit inconnuë ; cette prudence qui voit au loin, qui ſçait prendre tous ſes avantages & conſeiller une longue patience que le Ciel prend plaiſir à couronner. Les tranſports de votre courage ſont comme le foudre, auquel rien ne pourra reſiſter, ſi la ſageſſe le dirige & l'empêche de ſe diſſiper dans les airs. Aujourd'hui, ô François, tes Alliés ſerreront plus volontiers les nœuds de leur alliance. Du milieu même de tes travaux, tu peux te promettre un heureux avenir.

Tel que ſourit le vieux Hiver, lorſque dans ſes derniers jours le vert Printemps, & Flore aux vives couleurs, les Graces riantes & les Zephirs aux aîles embaumées, menent autour de lui leurs danſes gracieuſes : Tel le vieux Prince, le ſage Berri fit voir ſur

ſon viſage & dans ſes yeux la plus douce joie. Chers amis, dit-il, votre courage m'étoit connu, ce n'eſt point au ſang de vos Rois que je veux aujourd'hui que vous obéiſſiez. Soutiens du Trône chancelant vous y êtes comme aſſociés. Mais écoutez un Prince qui a vieilli dans une ſuite de malheurs multipliés, durs maîtres de la ſageſſe : Regardez-moi comme la perſonne même de la Patrie, (*a*) qui vous a ici raſſemblés.

Charles V. Sous le ſage Gouvernement de mon Frere, la France réparoit tous les jours ſes pertes & reprenoit ſa gloire. Ces jours heureux ſe précipiterent trop vîte, & depuis que la mort en le ren-

(*a*) C'eſt ſous cette idée qu'il faut conſiderer ce vieux Prince, c'eſt ſur cette idée qu'il faut comparer le perſonnage qu'il fait, c'eſt enfin par cette idée que l'Auteur a voulu couvrir la liberté qu'il a pris ; ce Prince étoit mort depuis quatorze à quinze ans.

verſant du Trône, lui eut fait lâcher les rênes de l'Empire, la France ne fut plus que comme un Vaiſſeau ſans Pilote. Son Fils infortuné commençant ſon regne ſous de triſtes auſpices, ſuivit de pernicieux conſeils. Il vouloit, diſoit-il, effacer la double honte de Crecy & de Poitiers; l'Angleterre entiere dans les fers devoit à peine ſuffire à ſa vengeance. Une Flotte formidable eſt équipée à grands frais; l'Ocean qui ſépare les deux Peuples, eſt couvert de mille Vaiſſeaux qui preſentent leurs Poupes dorées, ornées de Voiles de pourpre. C'étoit peu encore, les parties ſéparées d'une Ville entiere, & de ſes Portes & de ſes hautes Tours, & de ſes fortes murailles, étoient portées ſur les eaux. Les differentes piéces de Sapin dont elle étoit compoſée, devoit élever ſur le rivage Bri-

tannique un nouveau Paris aux Palais exhauſſés. Tandis que cette Pompe triomphante voguoit ſur la plaine liquide, un ſpectre odieux, un affreux démon ſuivoit la Flotte ; & pendant le calme profond qui préceda la tempête horrible, les vents retenans leurs haleines, il fit entendre des ſons effrayans (*a*), & prophetiſa tous nos malheurs. O France, diſoit-il, ce Lion, que tu vas irriter juſques dans ſon antre, viendra remplir encore tes Campagnes de nouvelles horreurs : il annonça la cruelle diſcorde, la guerre ſanglante, la ſédition aux tourbillons impétueux. Nous avons vû tous ces maux, & de plus grands encore. C'eſt le Ciel qui nous humilie & nous frappe : c'eſt le Ciel qui peut nous rele-

(*a*) Imité d'Horace ; j'ai quelque idée qu'un Auteur Grec lui a ſervi de modéle.

ver : Arbitre des Nations, il leur distribuë à son gré, ou la honte ou la gloire : ô combien d'évenemens m'en ont instruit pendant ma longue vie. Que dans nos Temples ouverts, les Prêtres persévérent donc à porter nos vœux au pié du Trône de l'Eternel, afin qu'il veuille combattre pour nous, & en avoir pitié enfin.

Ecoutez encore, braves Chevaliers, un conseil que sans doute un Génie favorable a mis dans mon sein pendant les ténébres de la nuit, avant que l'aurore éveillât le jour, pendant que le doux sommeil suspendu sur mes paupieres se refusoit à mes sens. Choisissez parmi vous deux personnes sages, qui aillent vers le Prince François qui donne des Loix à la Bourgogne ; qu'ils lui remettent devant les yeux tous les maux qu'il a faits à sa Patrie. Peut-être

Job. 4. & 31.

qu'enfin il ſe laiſſera fléchir. Mais non ; opiniâtre dans ſa vengeance, il veut toûjours haïr. Je connois le ſang inflexible dont il a été formé. Tâchons ſeulement de faire naître la diviſion entre lui & ſes Alliés. Que vos Députés offrent de remettre entre ſes mains cette Ville que vous défendez ; qu'ils lui diſent que quoiqu'il ne reconnoiſſe plus ſa Patrie, ſa Patrie le reconnoît encore pour un de ſes Princes. Vous le verrez à cet appas flatteur concevoir un nouvel orgueil & méditer les plus hauts deſſeins. Mais croyez-vous que l'habile Bedfort entende à ces conditions, lui dont toute l'ambition ſe borneroit aujourd'hui à ſe rendre maître de cette ſuperbe Cité, qui élevant ſes murailles ſur ce rivage, rend toutes les Conquêtes de notre ennemi mal aſſurées, & couvre

toute la France du côté du midi. Je ſcai d'ailleurs qu'une ſecrette défiance eſt entre les deux Princes, & que le Bourguignon au courage élevé ſouffre impatiemment le haut orgueil du Prince Anglois qui regne dans Paris.

Saintraille fut nommé d'une commune voix ; il ne le cédoit à aucun des Guerriers dans le dur métier de la guerre : mais aucun ne l'égaloit en ſageſſe & en éloquence ſouveraine. On lui aſſocie le ſage d'Orgin renommé pour ſa rare prudence. Berri fait paroître les préſens qu'il deſtine au Prince vers lequel il envoye les deux Guerriers. C'étoient quatre Chevaux Medes d'une beauté parfaite & d'une viteſſe à devancer les vents ; les harnois en étoient ſuperbes : le Prince y ajoûte une armure complette, d'une trempe admirable, riche dépouil-

le du cruel Roi de Caſtille que les Princes François lui enleverent lorſqu'ils allerent venger ſur lui la priſon & la mort indigne qu'il avoit fait ſouffrir à ſon épouſe Princeſſe de leur ſang.

Cependant les ordres du Prince ſont portés dans tous les quartiers de la Ville. Le Citoyen & le Soldat s'excitent à l'envi pour élever le nouveau rempart qui doit les défendre. Le vieux Prince préſidoit à l'ouvrage ; les Chefs donnent eux-mêmes l'exemple, & pourſuivent comme le ſimple Soldat le travail pénible ; les femmes accourent chargées de matériaux péſants. Les enfans même viennent de toutes parts le viſage enflamé, & reſpirant avec peine ſous leurs fardeaux ; le large & profond foſſé qui doit recevoir les fondemens du nouveau mur eſt bien-tôt creuſé ; on pourſuit

l'ouvrage

l'ouvrage nuit & jour. La maiſon voiſine eſt miſe à bas, & par le Maître lui-même, qui voit ſans peine les débris de ſon toit paternel ſervir à défendre ſa Patrie.

L'ouvrage fut interrompu par les cris que les Sentinelles jettent de leurs hautes Tours. Ils voyent au-delà du Pont-ſaint-Loup deux troupes qui ſe chargent. C'eſt ſans doute un renfort qui nous eſt envoyé. Il avance vers la Ville, nous le diſtinguons plus clairement. De Termes prend auſſitôt avec lui cinq cens ſoldats. Sortant de la Ville, il court ſoûtenir les nouveaux amis qui viennent à ſon ſecours. D'Ylliers eſt à la tête de ce renfort. Des rives de l'Oiſe il méne à la France, prête à périr, quatre cens hommes aguerris, qui n'ont point craint de tenter un paſſage difficile, pour aller à de nouveaux dangers. A

leur arrivée les cris de joie rempliſſent la Ville. L'Eſpérance entre avec eux, & fait fuir les allarmes.

Ainſi la jeune Hamadryade, qui anime l'Oranger, lorſque le Lion deſſéche ſes branches, ſort languiſſante, & s'aſſied, fixant ſes yeux ſur ſon arbre qui dépérit: Mais ſi le Ciel s'attendrit à ſes pleurs, & qu'elle en reçoive une douce roſée ou une pluïe fertile, elle rentre dans ſes appartemens ligneux ; &, attirant avec ſes pompes d'argent les ſucs ſalutaires qu'elle filtre & qu'elle ſépare, elle redonne à ſes feuilles flétries & repliées leur fraîcheur & leur éclat. Telle, Aurélia, tu relevois tes eſpérances, lorſque dans tes murs tu reçus tes nouveaux Guerriers. La Confiance aux yeux ranimés, réparut ſur tes Remparts comme une nouvelle Couronne

de laurier qu'on met ſur la Statuë d'un Héros à la place de celle qui s'eſt flétrie, ou comme la terrible bordée d'un Vaiſſeau qui va ſe charger de l'or du nouveau Monde, lorſqu'après avoir foudroyé le Sauvage nombreux qui l'inſulte, il préſente ſur ſon autre flanc les Bouches meurtriéres de ſes Tonnerres redoutés.

CHANT II.

SUR tes Remparts, ô Aurelia, Bellone frémiſſoit, comme ſur les ſommets glacez des Alpes frémit l'impétueux Aquilon; & pareil à la Mer qui reçoit le Rhône rapide, lorſqu'elle excite ſes flots menaçans, Mars répandoit ſa violence & ſa fureur parmi les Légions Angloiſes portées au pié de tes murailles.

Les Assiégés demeuroient surpris de ce que l'Ennemi avoit suspendu ses assauts depuis plusieurs jours. Ce n'est pas pour nous laisser respirer, disoient-ils, que Salisberi en agit ainsi. Qu'attend-il ? L'enceinte dont il nous enferme, n'est-elle point encore assez solide à son gré ? Ou prépare-t'il quelque nouvel ouvrage encore plus formidable ?

L'habile Anglois attendoit un renfort de Troupes aguerries que le Duc de Bedfort devoit lui envoyer, avec lesquelles il se flattoit d'emporter Orleans du premier jour ; & cependant il tenoit ses Soldats tranquiles dans son Camp, & les y laissoit réparer leurs forces.

Le Monarque François avoit formé le dessein de faire enlever par le Comte de Clermont ce renfort de Troupes Angloises,

avec le Convoi de vivres qu'elles eſcortoient. L'Envoyé du Monarque pénétre heureuſement dans la Ville & dans l'Aſſemblée de tous les Chefs, déclare les ordres dont il eſt chargé. Ces ordres étoient, qu'une des troupes choiſies d'Orleans, accoutumées à être la terreur des Anglois, vînt joindre l'Armée du Comte de Clermont, & y porter la confiance & la victoire.

Le jour même que les Troupes devoient ſortir de la Ville, les Bataillons du Duc de Bourgogne rappellés par leur Prince, abandonnérent le Siége. L'Orleannois accouru ſur ſes Remparts, ſuivoit des yeux les Drapeaux déployés, & triomphoit de ſe voir ainſi délivré d'une partie de ſes Ennemis. La délivrance entiére ſuivra, diſoient-ils entr'eux. Notre Ennemi s'affoiblit, & notre

nombre s'augmente. L'entrepriſe qui ſe prépare ne peut encore manquer de réuſſir à notre avantage. Ne voyez-vous pas le Bonheur & ſa douce lumiére qui ſe léve enfin ſur nos têtes?

Ils parloient ainſi, s'enyvrant ſans meſure dans leur joie inſenſée. Déja dans leur ame ils ont couronné les murs des dépouilles des Vaincus. Tel, aux cris de joie de tous ſes Matelots, un Vaiſſeau ſecondé d'un vent favorable, vogue triomphant ſur la plaine tranquile des Mers, comme ſi les flots devoient toujours s'applanir ſur ſon paſſage, & que les Dangers fuſſent retenus pour lui ſeul dans les profonds abîmes.

Tu fûs nommé pour l'entrepriſe, invincible Dunois. Avec toi fûrent choiſis S. Sévére & Cullant. Le premier Capitaine d'une expérience conſommée; le ſecond,

fameux par mille entrepriſes hardies, ſoit qu'il falût faire réüſſir une ſecréte embuſcade, ſoit que par ſa diligence il dût prévenir ou ſurprendre l'Ennemi ou forcer un paſſage en perçant à travers les Légions nombreuſes pour jetter du ſecours dans quelque Ville aſſiégée. Graville le plus boüillant des Guerriers, l'illuſtre D'Orval, le vertueux Châteaubrun, le brave Rochechouard ſont nommés. A eux ſe joignent les deux Stuards à la tête de leurs Ecoſſois intrépides.

Les Troupes diviſées en deux bandes ſortent par deux différentes portes; & pareilles à une petite Eſcorte, qui bientôt s'eſt dérobée, elles traverſent en ſilence les Baſtilles Angloiſes. La nuit favoriſe & cache leur marche. Ainſi le Lion ſort de ſon antre inacceſſible au milieu des hauts rochers,

pour aller choisir sa proie dans le troupeau de la plaine voisine, quoique les Chasseurs aïent environné le bois, quoiqu'ils aïent tendu leurs toiles, & que les chiens ardens à le suivre lui annonçent le danger par leurs clameurs redoublées. Les deux Troupes se joignent à l'Armée que Clermont conduit à pelotons précipités. Ils rempliſſent les vastes campagnes de la Beausse. L'Aurore qui se léve les voit hériſſées de Combattans. Ils courent comme au butin : les Chefs les retiennent à peine.

Fastol, qui se voit surpris & prêt à être enlevé, ne s'oublie pas ; pareil au Serpent qui défend sa tête de vingt replis dans lesquels il s'enferme. Il est secondé du vaillant Rameston, qui, dans les dangers qu'il dédaigne, porte un front intrépide & non étonné, & par le prudent Meurier, qui, ferme dans

le péril, porte ſes yeux tranquiles ſur toutes les reſſources qui attirent la victoire. Ils ſe renferment derriére leurs chariots : leur convoi embaraſſant les défend & les couvre. Ainſi deux Bœufs qui paiſſent l'herbe, & qui ſe voyent attaqués par une troupe de Loups que la faim preſſe & dévore, s'acculent l'un contre l'autre, & préſentant de tous côtés leurs cornes menaçantes, déchirent les plus hardis & les foulent ſous leurs piés péſans.

La Préſomption imprudente, la folle Indocilité, la Diſſenſion nuiſible confond tout dans les Troupes Françoiſes. Le Trouble avec ſes bruits confus annonçoit ces filles turbulentes de Mars inſenſé. Elles n'avoient pour armes que leur fureur : leur ſein découvert montroit la place d'une plaie inévitable.

Mille ſentimens divers partagent tous les Chefs. Les uns veulent qu'on mette pié-à-terre, puiſqu'on tient l'Ennemi enveloppé ; les autres craignent de laiſſer perdre l'avantage à la Nobleſſe Françoiſe apriſe à combattre ſur le Cheval foulant la terre, & retardée par le poids de ſes armes lorſqu'elle combat à pié. Ainſi, diſoient-ils, avons nous péri plus d'une fois. Le tems précieux ſe paſſe en tumulte inutile, au profit de l'Ennemi qui ſe retranche. Il s'éléve des rumeurs pleines d'impatience parmi les Soldats François contre les Chefs qui vont être la cauſe de leur perte. Qu'importe de quelle façon nous combattions, diſoient-ils ? Nous ſommes ſi ſupérieurs en nombre, qu'ils ne peuvent nous échaper. Cullant, indigné de ces diviſions nuiſibles, s'écrie parmi tous ces Chefs : Com-

battons comme il nous plaira : tous ces vains retardemens nous enlévent la victoire. Voyez comme ils ſe ſont déja retranchés derriére leurs chariots ; ils vont les rendre impénétrables. A ces mots, il pouſſe ſon cheval : ſa Troupe eſt emportée ſur les pas de ſon Chef : toutes les autres volent avec la même ardeur : la Gloire les a réünies : la noble Emulation a pris la place de la Diſſenſion funeſte.

Les deux Stuards, ſuivis de leurs braves Ecoſſois, combattent à pié, obſtinés dans leur premier ſentiment. Ils ſe mêlent dans l'embaras des chariots, malgré mille flêches ſans fin décochées, qui tuent autour d'eux tous leurs Soldats : ils s'ouvrent un paſſage : ils ſément le champ d'Ennemis abatus : ils rempliſſent l'enceinte Ennemie de carnage : tout fuit devant les deux Fréres.

Briſanteau, à la tête d'une Troupe aguerrie, s'oppoſe aux Ecoſſois, & arrête leur ardeur. Sous ſes coups eſt tombé le jeune Murray au ſang Illuſtre. Il eſt tombé, il ſe roule, & ſoüille dans la pouſſiére enſanglantée ſes cheveux dorés. ſous Ses coups eſt tombé le vaillant Hume, qui meurt loin de ſa Patrie, en regrettant ſon beau Païs de Lokabire. Fiers Ecoſſois, s'écrie Briſanteau, je ne crois pas que vous repaſſiez les Mers : les plaines heureuſes de la France, que vous cheriſſez tant, vous retiendront à jamais. Lorſqu'il inſultoit ainſi, il eſt percé par la lance de Stüard. Il laiſſe dans les bras de la Mort ſes paroles altiéres ; cependant ſon viſage menaçant conſerve encore ſa fierté homicide.

L'invincible Stüard ſe précipite dans les rangs Ennemis, dont il fait un horrible carnage. D'Aubigny

partage les travaux de ſon Frére. Il a arrêté l'indomptable Glifford, qui combattoit comme un Taureau furieux, malgré la bleſſure profonde dont il eſt atteint. Il le laiſſe ſe débattre & s'obſtiner dans ſa rage inſenſée. Glifford, retire-toi de la bataille, lui diſoit ſon Camarade: tu perds tout ton ſang. Eh! que t'importe, lui répond l'Anglois acharné, ſi je veux périr? (car outré de ſes longs malheurs, il n'avoit jamais ſçû les adoucir en les ſupportant.) Je veux aider moi-même à mes cruelles Deſtinées. J'ai été condamné avant que de naître, je n'ai trouvé que des Amis perfides, des Parens dénaturés pour moi ſeul. Le Malheur eſt entré juſques dans la moëlle de mes os, & s'y eſt attaché : il m'a été comme le vêtement cruel que je n'ai pû arracher. (*a*) Oüi,

(*a*) *Intret, (maledictio) ſicut oleum in oſ-*

oüi, je veux, & je dois haïr de vivre. Fortune impitoyable, c'eſt ici au moins ta derniére diſgrace. La Rage ſanglante allumoit ſes yeux: ſon dernier ſouffle fut un ſouffle d'un déſeſpoir féroce. Tel le Sanglier atteint du trait mortel déracine le chêne ſur lequel il s'appuïe, & bondit de fureur avant d'expirer.

Tout périt ſous les coups des Ecoſſois. Là combat Oniels couvert de ſang : il a reçu vingt traits ſur ſes armes : dix Ennemis ont été terraſſés par le boüillant Guerrier. Ici Lindſei combat contre le formidable Ripellay, qui tombe ſous les coups de ſon Adverſaire. La Terre gémit ſous le poids énorme de l'Anglois abatu. Gordon fait mordre la pouſſiére à Vindſor

tibus ejus, fiat ei ſicut veſtimentum quo operitur, & ſicut zona quâ ſemper præcingitur. Pſal. 108. L'Auteur fait encore alluſion à la robe d'Hercule teinte du ſang du Centaure.

& à Cecill : Vindſor & Cecill deux amis célébres par leur courage & par leur amitié. Ils partageoient toutes leurs peines & tous leurs plaiſirs, ils partageoient les travaux de Mars : inſéparables, ils étoient le Bouclier l'un de l'autre. Vindſor eſt abatu le premier. Cecill, dont la douleur augmente la furie, guide mal ſa lance : Gordon, quoiqu'il en ſoit bleſſé, l'atteint ſous l'oreille : l'Anglois tombe ſur ſon ami, qu'il inonde de ſon ſang. Retirez l'un & l'autre de deſſus les morts & plus heureux que leur Vainqueur, ils relevérent de leurs bleſſures à l'ami, l'ami fut redonné.

Cependant Meurier a diſpoſé ſes bataillons. Par les François, qui combattent ſous la banniére Angloiſe, les fidéles Alliés de la France ſont enveloppés de toutes parts; les Archers meurtriers les enſeve-

liſſent ſous leurs fléches. Stüard diſoit à ſon Frére : Reçois mes adieux, cher d'Aubigny. Heureux au moins de mourir enſemble, & dans la même gloire. Il lui ſerroit la main, & détournoit les yeux, en diſant encore : Ainſi que nous nous ſommes aimés durant la vie, la mort nous unira encore : on nous recueillera ſans doute tous deux dans le même tombeau. Il parloit ainſi, une fléche ſiffle dans les airs & perce ſon ſein généreux. D'Aubigny léve les yeux au Ciel, il brûle de mourir, il refuſe de ſurvivre. Tranſporté .... Mais Bellone lui marque ſa place auprès de ſon Frére. Atteint de la fléche cruelle, il tombe ſur ſon Frére expirant, qui le reconnoît encore. Leurs ames ſont retardées par la douceur de ſe voir réünis, Ils ouvrent les yeux l'un ſur l'autre, & l'un ſur l'autre ils gémiſſent,

ſent. Leurs derniers ſoupirs ſe mêlent encore dans les airs.

Héros que la Guerre a moiſſonnés, qui périſſez ainſi dans une Terre étrangére pour la querelle de la France, puiſſent au moins mes vers ſauver vos noms de l'oubli obſcur, puiſſent les bords où vous êtes tombés retentir dans l'avenir lointain de votre nom & du ſouvenir de vos exploits. Fidelle Ecoſſe, envain l'Ocean te reculant dans le Nord glacé, te ſépare de la France ; tu perſévéres dans une alliance que le Ciel & les impérieuſes Deſtinées n'ont jamais voulu favoriſer.

Tous les chariots dont l'Ennemi s'étoit couvert étoient chargés d'Archers homicides. Albion & tous ſes Dieux (ainſi le permettoit l'Eternel) guidoit les fléches infaillibles ſur les Guerriers les plus redoutés. Tandis que la

France combattoit loin de ſes Dieux protecteurs, qu'Orleans retenoit tremblans ſur ſes hautes tours, comme l'Aigle qui ne quitte point ſon nid & ſes tendres Aiglons, pendant que le Bucheron ébranle à coups de hache le haut chêne qu'elle habite.

Cullant eſt le premier frappé par les Dieux ennemis. Son audace lui fut funeſte. Au milieu de toute l'Armée, dont il ſembloit le plus redoutable ſoldat, il voloit comme un foudre. Ils jettérent un cri de victoire, lorſqu'ils virent le Guerrier redouté atteint de leurs coups. Le trait cruel l'avoit atteint à la joüe. Un nuage ténébreux voile ſes yeux, on l'emporte, on le dérobe à la mort, on l'arrache aux mains avides & ſanglantes de Bellone. Verduſant eſt choiſi. La fléche acérée lui pénétre la gorge. Il tombe, en expirant, dans leſou-

venir de ſa tendre Iſabelle. Iſabelle le doux charme de ſa vie, avec laquelle ils s'étoient promis les feux durables d'Amour, les nœuds ſacrés d'Hymen. Aulieu du lit nuptial, il eſt enveloppé d'ombres funébres, ſes yeux noirs s'éteignent, ſes jouës vermeilles ſe fanent, ſes traits autrefois ſi gracieux ſe flétriſſent & diſparoiſſent ſous la main glacée de la Mort livide. (*a*) La Gréve, d'Ivray, l'Eſcot mordent la pouſſiére. La Mort vole de toutes parts ſur les plus illuſtres Têtes, ſur les plus braves Guerriers; comme lorſque l'orage abat les chênes aux hautes cimes, ſans toucher aux foibles arbriſſeaux.

(*a*) Que de choſes pour parier à cet admirable Vers de Virgile, dont la cadence ſeule eſt attendriſſante.

Ora modis Anchiſiades pallentia miris.

Ænée voit le beau viſage de Lauſus ſe flétrir d'une maniére inexprimable ſous la pâleur de la mort.

Au milieu de tant d'allarmes, le vertueux Châteaubrun portoit son front tranquile; pareil au Triton par la fable imaginé, qui, pendant l'orage éléve sa tête au-dessus des flots, & voit les ondes mutinées s'applanir autour de lui, tel se faisoit voir le pieux Guerrier. A travers mille morts & mille dangers, il suit sa route, qu'il arrose de son sang & de celui des Ennemis, qu'il a abatus en grand nombre. Il est frappé par les Dieux ennemis: il tombe. Ses yeux se lévent vers le Ciel, qu'il a toujours respecté; & la pieté, semblable au brillant Hesperus, descendit sur sa tête, & écartoit autour de lui les noires ombres de la Mort, à laquelle il abandonne sa dépouille vaine: Comme une belle Princesse à qui un Roi est destiné pour époux (a) quitte

(a) *Omnes sicut vestimentum veterascent; tu autem idem ipse es.* Psal. 101.

ſes vêtemens, lorſque l'heure en eſt venuë, & les laiſſe tomber entre les mains de ſes filles, comme une flamme laiſſe ſa cendre & s'éléve pure vers le Ciel.

Le vaillant Rochechoüard avoit pénétré à travers l'embaras des chariots ; le couſin de Meurier, dont la force étoit ſans pareille, s'oppoſe à lui. Rochechoüard le perce de ſa lance, & lui fait vomir des boüillons de ſang. Ainſi puiſſent périr, diſoit le Guerrier vainqueur, tous ceux qui ſervent l'Etranger contre leurs Princes légitimes. Lorſqu'il parloit ainſi, il eſt frappé lui-même par l'impétueux Rameſton. L'acier funeſte pénétre par l'épine du dos juſques dans ſon cœur. Il eſt renverſé de ſon cheval, dans les rênes duquel il demeure embaraſſé. Le cheval généreux bondit, & foule ſon Maître. Là périt auſſi, percé par Hon-

grefort, l'aimable Puilly aux boüillantes ardeurs, deſtiné encore enfant au ſervice des Autels. Il en avoit long-tems médité la haute innocence. Nos cœurs portent l'oracle de nos deſtinées. La bravoure treſſailloit dans ſon ſein : Il brûloit de donner ſes jours à ſa Patrie, de ſoûtenir pour ſa part l'Etat ébranlé.

Dans un autre endroit, le vaillant Dunois combattoit au milieu des chariots renverſés, par leſquels il s'ouvroit un paſſage à l'Ennemi. Il avoit abatu tous ceux qui avoient paru ſur ces foibles remparts. Il alloit de tous côtés, pareil au Ravage même, élargiſſant la route devant la Victoire. Albion s'en effraïe. Il s'approche de Morgan, celui de tous les Anglois qui avoient les fléches les plus certaines, & lui inſpire le deſſein audacieux de per-

cer le Chef redouté. La fléche vole, & ſe fixe dans la cuiſſe du Héros François. Plein d'indignation, il l'arrache. On voit le ſang en ruiſſeler avec abondance. Il gémit de ſe voir enlever la victoire. L'invincible Héros s'en obſtine davantage : ſon ame en conçoit une ardeur plus enflammée. Il fond ſur Gray, qui de ſa taille énorme rempliſſoit un paſſage, & tout ſanglant élevoit ſa voix effrayante : il le perce d'outre en outre. Sa bouche horrible rendit un gémiſſement profond & affreux. Le Ciel vouloit ce jour-là donner la victoire aux Anglois.

L'Eternel qui régne, ſur-tout dans les Batailles frémiſſantes, comme lorſqu'il allume ſa foudre au haut des airs, & que, préſent lui-même, il remplit de ſon tonnerre les Montagnes ébranlées, envoye la terreur dans les plaines

de Rouvray. Là comme une ſombre & épaiſſe fumée qui ſort d'une vaſte fournaiſe & qui bientôt touche les Cieux, l'ombre épouvantable partage les deux Armées. Elle couvre de ſon ſceptre ſombre les Troupes de Faſtol, tandis qu'elle glace d'effroi les cœurs des Soldats François, qui a ſa vûë ſe précipitent les uns ſur les autres dans une fuite honteuſe.

Dans le même tems, Faſtol & Rameſton font ſortir par les deux ouvertures de leurs Retranchemens, leurs Troupes avides de carnage. Bientôt toute la Campagne eſt couverte d'hommes terraſſés, de corps entaſſés ſous les chevaux expirans dans leurs écumes ſanglantes. Clermont veut envain retenir les Poitevins, nouveaux ſoldats non encore aguerris aux combats cruels, non accoutumés à ſoûtenir la vûë effroyable de

Bellone

Bellone troublée, (*a*) & ſes regards ſanglans, & ſa gueule béante pareille à un gouffre, & les couleuvres irritées qui couronnent & ombragent ſon viſage énorme. (*b*) Ils fuyent de toutes parts. Ce Prince renonce à la victoire, & ne ſonge plus qu'à ſauver de l'épée Ennemie ſes Soldats, que peu auparavant il flatoit d'un butin infaillible

Le vaillant Dorval, (*c*) le cimeterre élevé, (car ſa lance s'étoit bri-

(*a*) *Turbatæ Palladis. Virg.*

(*b*) Il n'eſt rien qui faſſe mieux ſentir la grandeur & la force de la poëſie d'Homére, que ſa belle deſcription de l'Egide de Pallas. Il ſemble que dans la main du Poëte ce Bouclier affreux ait une partie des effets qu'il a dans la main de Minerve. Elle (Pallas) charge ſon dos de la redoutable Egide horriblement barrée des ſombres Allarmes qui en pendent tout autour. Le Débat meurtrier, la Fermeté altiére, les Frémiſſemens des Combattans y ſont empreints & vivans, avec la tête énorme d'un Monſtre hideux, l'affreuſe Gorgone épouvantable prodige de Jupiter même. *Iliad.* 5. Je penſe que M. Dacier n'a pas pris le ſens d'Homére.

(*c*) De la Maiſon d'Albret.

ſée contre les Ennemis qu'il en avoit frappés) s'oppoſoit de ſes cris, de ſes efforts au torrent des fuyards : Lâches, où fuyez-vous, s'écrioit-il ! Votre fuite fait votre perte. Si vous craignez la mort arrêtez-vous. Il pouſſe ſon cheval à travers leurs lâches Bataillons. Il commande à ſa Banniére d'avancer. Pluſieurs furent raſſûrés à ſa vûë ; car ſes coups terribles arrêtoient l'Ennemi obſtiné à pourſuivre. Longtems ſuivi de quelques amis fidéles, il arrête Bellone, qui envoyoit ſes fureurs ainſi que des flots inépuiſables. Mais tous ſes amis périſſent à ſes côtés : il eſt lui-même frappé de pluſieurs coups à la fois. Il veut ſe ſoûtenir encore ſous ſon caſque ondoïant, qu'on voit floter incertain pendant quelque tems dans les airs ; il eſt porté par terre comme la Colomne qui ſoûtient

le Trophée Ennemi, que le ſoldat victorieux renverſe : les chevaux foulent ſous leurs piés l'illuſtre Guerrier.

Dunois, à la tête de ſes braves Orléanois, réſiſtoit encore ; & malgré la bleſſure qu'il avoit reçuë, & la douleur qu'elle lui cauſoit, malgré un grand nombre de braves ſoldats qu'il avoit perdus, il gardoit toujours ſa Troupe invincible. Derriére lui, ſe rallient les François effrayés & peu à peu reprennent leur ancien courage. Alors l'image d'Orléans, peut-être en ce moment la proye de l'Ennemi, lui vint dans l'eſprit ; cependant il ne peut ſe réſoudre à laiſſer ainſi la victoire à Faſtol. Le parti de périr lui parut le meilleur. Le boüillant Graville, tout couvert de pouſſiére, & de ſang étoit aux côtés du Prince. Les piques baiſſées, ils méditent de tomber ſur les

Vainqueurs, lorſque Bouſſac parut à la tête de quelques ſoldats qu'il avoit ralliés. Amis, au ſecours d'Orléans, crioit-il de toutes ſes forces! O vaillant Dunois, & vous vaillans Soldats, écoutez-moi! Profitons de ce moment favorable pour nous retirer vers la Ville. La France nous crie de la ſauver, en courant défendre Orléans, qui peut-être eſt preſſé de toutes parts, ſi Salisberi a ſçû notre défaite. S'approchant enſuite de plus près, & voyant le ſang qui couloit de la bleſſure de l'invincible Dunois: O vaillant Prince, lui dit-il, mettez-vous à notre tête, & ramenez-nous dans Orléans! Ici je ſoûtiendrai les efforts des Ennemis, s'ils ont la hardieſſe de nous attaquer. Ce ſage conſeil fut ſuivi; & ſous ces braves Chefs, les Troupes & leurs Enſeignes flottantes prirent le chemin de la Ville. Faſtol con-

tent de sa gloire, & ayant une grande partie de ses Troupes dispersées, ne voulut point essayer de nouveaux combats.

CHANT III.

LA nouvelle de la défaite des François avoit fait sortir de leur azile les Dieux de la France épouvantés. Ils volent dans les airs au-dessus de la troupe Orléanoise, qui revient du combat. Les Dieux la couvrent de leurs aîles, & la Nuit qui tombe des Cieux, favorise encore la retraite des Vaincus. Dunois r'entre dans Orléans. Il s'écrie en présence du Peuple, qui accourt de toutes parts : O, Aurelia ! c'est toi seule qui nous as défendu de périr ! C'est ton salut & celui de tes Habitans qui nous a fait abandonner nos amis tombés sous l'Epée Ennemie, sans

les avoir vengés ! Pardonnez, cheres & illuſtres Ombres. Nous jurons de nous acquitter envers vous des combats que nous vous devons. Nous ne faiſons que différer la vengeance. Et toi, Aurelia, reçois un Défenſeur animé d'une ardeur non encore éprouvée.

Tandis qu'Orléans & ſes Citoïens conſternés recüeilloient dans leurs murs la Troupe de l'invincible Dunois, tous les Capitaines qui étoient reſtés dans la Ville viſitoient les poſtes, & relevoient le courage de leurs ſoldats par ces diſcours : La diſſenſion qu'il y a eûë entte nos Chefs a cauſé leur défaite. Feronsnous toûjours nous-mêmes nos propres malheurs ! Nos fautes font tout le ſuccès de l'Ennemi. Cependant l'invincible Dunois a gardé ſa Troupe impénétrable. Avec nos ſeuls Orléanois il diſputoit la vic-

toire, lorſque la fortune Angloiſe a prévalu. Une bleſſure funeſte, dont il a été atteint, a arrêté ſes progrès. Il raméne pourtant ſa Troupe, ſans qu'on ait oſé l'attaquer. Dans ſa belle retraite, on le prendroit pour un Vainqueur.

Après avoir raſſûré leurs ſoldats par ces paroles, ils ſe rendent chés le Duc de Berri, qui les avoit mandés. Et cependant le Camp des Ennemis retentiſſoit de chants de triomphe, & brilloit de feux, en ſigne de leur joye. Les Forts de la redoutable Enceinte ſe répondoient les uns aux autres par des cris pouſſés juſqu'aux Cieux : Les faîtes des Tours étoient couronnés de mille lumiéres. La nuit cachoit la frayeur de l'Orléanois conſterné.

Les Chefs François aſſemblés chés le Prince, demeuroient plongés dans un morne ſilence. Ils

penſoient à la perte qu'ils avoient faite de tant d'illuſtres Guerriers, à la Nobleſſe nombreuſe qui avoit péri dans cette journée, au malheur que le Ciel vient d'ajoûter à leurs anciennes pertes. (*a*)

Le vieux Fils du priſonnier d'Edoüard rompit ce ſilence par ces paroles : Guerriers illuſtres, dont je me vois environné comme d'une couronne Royale ſous laquelle le puiſſant Monarque s'enorgueillit ; O vrais François ! comment ſupportez-vous ce dernier malheur ! Remplirons-nous les eſpérances de l'Ennemi ? Juſtifierons-nous ces diſcours injurieux & tant de fois répetés de Salisberi ? Laiſſons ralentir la ſubite ardeur du François, dit-il, & le feu dont il s'allume, nous le verrons ſortir brillant en ſa fougue ſoudaine

(*a*) Il pétit dans ce Combat ſix cens Gentils-Hommes.

comme pour le ſpectacle d'un jour de fête ; mais, bien-tôt rebuté par les premiers déſavantages, & incapable de pourſuivre nuit & jour dans une longue patience les âpres & pénibles travaux de Bellone, il ne nous oppoſera plus que des efforts languiſſans. Juſqu'ici il a éprouvé, &, ſi je ne me trompe, il éprouvera long-tems encore que c'eſt-à-vous à lui donner des leçons d'un courage invincible. Lorſque le danger devient plus grand, qu'eſt-ce autre choſe que la carriére qui s'ouvre & devient plus glorieuſe, & demande les plus nobles Champions ? Car je ne ſçai, Guerriers, ſi une gloire commune eſt digne d'être recherchée. Une ſi belle défenſe prouvera à tous les ſiécles que le François, outre l'impétuoſité de ſes premiers tranſports qui le rendent ſi terrible, peut s'obſtiner à

pourſuivre la Gloire, & la ſuivant dans de longs & pénibles ſentiers, l'aller forcer dans ſes retraites les plus inacceſſibles. Oüi oüi, le vrai Courage eſt ſous les coups de la Fortune une fois défiée, comme le Courſier généreux qui s'anime ſous l'éguillon qui le preſſe. Le malheur que nous avons eſſuyé nous étonne aujourd'hui. Chaque jour le diminuera à nos yeux. La Fortune répare elle-même ſes injuſtices à l'égard de quiconque lui ſçait réſiſter.

Toute la Troupe des Guerriers ſe léve à ces mots, & jure de concert une fidelité nouvelle à leurs Maîtres légitimes, à leur Patrie, à leur devoir, à leurs premiers ſermens, à leur gloire qu'ils n'abandonneront pas. Ceux qui ſont morts à Rouvrai, diſoient-ils, ſont-ils les ſeuls qui ſçachent périr pour leur Patrie ? Les rigueurs

de la Fortune irritent & obſtinent le vrai Courage. Orléans, laiſſe tes allarmes de la défaite récente de nos Troupes. Il naît dans nos ames une obſtination nouvelle, un déſeſpoir qui ne ſçait plus céder, une ardeur embraſée pour ta défenſe & ton ſalut.

Ainſi, aux yeux effraïés d'un Détachement des Ennemis qui eſt venu reconnoître un petit bois voiſin de leur Camp, une troupe de Guerriers montrant leurs cimeterres formidables, ſe léve derriére les hayes & les halliers où ils étoient couchez en ſilence. La Terreur ſe léve avec eux. L'Ennemi fuit à pas précipités, & ſe retire en déſordre, & court avertir ſon Général du voiſinage dangereux.

Le Prince reprit la parole & s'adreſſa à Saintraille & à Dorgin, qui étoient de retour : Sages Che-

valiers, leur dit-il, tirez-nous de nos triſtes idées. Vous avez réüſſi à jetter dans l'eſprit du Duc de Bourgogne de la défiance contre le Prince Anglois. La méſintelligence qui eſt entr'eux nous eſt un grand avantage dans cette triſte conjoncture. Nous avons vû les troupes Bourguignones abandonner le Siége : nous avons vû leurs Etendarts quitter le pié de nos murailles, & ramener avec eux leurs Guerriers redoutez. Cet avantage répare le malheur que nous venons d'eſſuyer. Racontez-nous comment vous êtes venu à bout de vos deſſeins. (*a*)

Seigneur, veüille le Ciel, lui répondit Saintraille, conſerver long-tems encore aux beſoins de la France un Prince dont les conſeils ſont ſi pleins de ſageſſe.

(*a*) Saintraille étoit fort agréable au Duc de Bourgogne. Ce Prince s'étoit ſervi de lui & de ſes Troupes dans la Guerre du Haynaut.

Nous parûmes devant le Prince auquel vous nous aviez envoyés. A ſon accüeil prévenant, & à ſa bonté généreuſe, qui fit diſparoître à notre vûë ſa majeſté ſévere, nous reconnûmes le ſang de nos Maîtres. Il nous dit le premier : O Guerriers ! dont le courage eſt ſi célebre dans toute l'Europe, que j'apprendrai avec plaiſir les nouvelles que vous m'aportez du Prince qui vous envoye ! Il vit encore ce vieux Frére de mon Ayeul ! Comment, dans l'âge avancé où il eſt, eſt-il allé s'enfermer dans une Ville aſſiégée ! Je lui euſſe volontiers offert une paiſible retraite dans mes Etats, où loin des rumeurs importunes de Bellone, dans les champs heureux que la Sambre & la Meuſe environnent, ſa vieilleſſe eût joüi d'un doux repos. Là, mille fois j'euſſe été l'embraſſer : Là, mes

yeux euſſent pris plaiſir à recüeillir ſur ſon front les traits chéris de mes Ancêtres. Seigneur, lui répondis-je, puiſque vous me l'ordonnez, puiſque je vous rends les mêmes paroles du Prince qui m'envoïe, puiſque je parlerai pour les intérêts de votre gloire, permettez que je m'explique ſans feinte.

Quels ſont vos projets, ô Prince! & où aboutiront-ils enfin? Vous faites tous vos efforts pour élever la maiſon d'Angleterre, & pour faire deſcendre la vôtre dans la foule des Princes aſſervis. O, Neveux de ce Roi qui étonna le Jourdain par ſon courage, de quel haut rang vous vois-je décheoir! Vous ne ſerez plus cette Maiſon auguſte qui voïoit tout au-deſſous d'elle: Vous aprendrez à avoir des Maîtres. Et vous, Seigneur, il n'étoit point honteux

pour vous de porter vos hommages au Trône dont vous ſortez, d'obéïr à votre ſang, de voir votre Roi comme un Pére au milieu de ſes Enfans nombreux. Si les Princes de votre Maiſon obéïſſent, ce n'eſt que dans leur Maiſon même qu'ils peuvent ſe choiſir des Souverains ; mais aujourd'hui, ô Prince, à la tête de ce nouvel & illuſtre eſclavage, vous courez vous mettre aux piés de l'orgueilleux Etranger, & couvrir de honte tous vos Ayeuls. Mais ſi ce n'eſt pas tout que de perdre ſa gloire, croïez-vous que ce puiſſant Ennemi ne s'acroiſſe pas contre vous-même, & que dans ſon ame il ne dévore pas vos belles Provinces, comme il vient de vous le faire voir par les prétentions que Gloceſter veut faire valoir contre vous? L'habile Bedfort, aux yeux perçans dans l'avenir, à

la politique aſſiduë à ſa trame, retient ſon Frére à preſent, mais de loin ſon ouvrage s'avance, dans lequel vous demeurerez envelopé, Seigneur. Et le Prince qui m'envoïe m'ordonne de vous le dire. Votre Pére n'a-t'il pas aſſez répandu de ſang François ? Quel Démon cruel vous acharne à notre perte ? Hélas ! ſi notre ſang eſt ſi doux à vos yeux, ſi nos malheurs vous ſont agréables, ſoïez enfin content. Il eſt difficile d'ajoûter au triſte ſpectacle de notre miſére. Elle eſt venue juſqu'au point de faire pitié à nos Ennemis mêmes.

Tandis que je parlois, le viſage du Prince s'enflamoit. Avant de me répondre, il me fit lever les yeux ſur un tableau attaché à la muraille, où le maſſacre de Montereau étoit fidélement repreſenté. L'on y voïoit ſon Pére indigne-

ment

ment abatu, le viſage partagé d'un coup de hache : un gros ruiſſeau de ſang couloit de deſſous ſes armes : la poignée du glaive enfoncé dans ſon ſein paroiſſoit au-deſſus de ſa cuiraſſe enſanglantée. Ce ſpectacle cruel me ſuit par tout, me dit-il. Je fais toujours placer devant mes yeux cet horrible & fidéle tableau. Tous les jours, après mille ſoupirs, je jure à ma vive douleur une vengeance éclatante. Non, non, vos Campagnes déſertes & déſolées & blanchies en tous lieux de vos Morts épars ſans ſépultures, vos Villes réduites en cendres ne me ſuffiſent pas, tandis que vous obéiſſez à mon perfide Ennemi. Faites venir des bords du Bœtis ou des rivages Atlantiques un Barbare Maure pour s'aſſeoir ſur votre Trône, ou que le Nord lointain vous envoïe un Tartare ſauvage qui vous

gouverne ; je pourrai alors vous laiſſer en paix, je pourrai alors reſpecter votre Roi plûtôt que le cruel Meurtrier de mon Pére. Auſſi-bien comment ſe montre-t-il ? Tranquile, il ſe cache dans les Pyrenées ou dans les Alpes, & vous laiſſe ſa querelle à ſoutenir. Car pareil au Brigand nocturne qui égorge le Voïageur dans le bois, il n'a ſignalé ſon bras que par les coups d'un Aſſaſſin perfide, qui ſe couvre du viſage d'un Ami bien-faiſant. Qu'il ſe prépare à fuir plus loin. Il n'eſt ni caverne ni rocher qui puiſſe le dérober à ma juſte indignation. Mais non, il eſt tems de mettre fin à notre haîne. Hé bien, Peuples, je vous donne mes intérêts, je renonce à ma vengeance, qu'il vienne, il eſt bien tems, & chacun doit avoir ſon tour. Qu'il vienne ſur le Pont de l'Ouche; & là en-

tre ſix barriéres, je lui promets une réconciliation ſans artifice, mais pareille à celle qu'il fit avec mon Pére ſur l'Yonne.

A ce que vous ajoûtez que l'Anglois ſur vos ruines ſe fait un chemin juſqu'à moi, je répondrai que je ne crains point mes Ennemis, que j'ai toujours ſçû leur faire partager mes allarmes, & ſouvent renvoyer dans leur ſein la terreur entiére.

Je me jettai à ſes genoux, que je ſerrois entre mes bras : Non, Seigneur, lui diſois-je, votre réputation n'eſt point celle d'un Prince ſans pitié. Au repos dont vos Peuples joüiſſent, au bonheur que vous leur faites comme un Dieu bien-faiſant, il faut que nos eſpérances réüſſiſſent, il faut que nos priéres ne ſoient point vaines. Hélas ! ô Prince généreux, la Vengeance a mis devant vos

yeux ſon ſombre bandeau dégoutant de ſang, pour vous cache-le ſpectacle affreux dont elle remplit la Terre. Revenez à vous-même. Ne vous élevez plus ſur nous que pour faire finir nos malheurs, que pour vous repaître de la douce vûë des Peuples ſoulagés dans leurs maux. Lorſque la Vengeance verſe ſon noir poiſon dans le cœur de nous autres Sujets, elle ſe termine peut-être à une ſeule vie; mais des cœurs des Princes, doù ſemble devoir ſortir le bonheur des Peuples, elle ſort comme des hautes Montagnes ſortent les Ouragans impétueux qui ravagent en un moment tous les Rivages que le Soleil éclaire, qui parcourent les Mers & ſubmergent les Flotes entiéres.

Je n'excuſerai point notre Roi, Seigneur, quoiqu'il n'y ait rien que ne puiſſe excuſer ſa jeuneſſe

imprudente, livrée à de cruels Conſeillers, les vrais auteurs de la perfidie, ſerpens empoiſonneurs ſifflans autour de lui ; mais enfin ſi votre vengeance n'eſt point ſatisfaite par l'état humiliant où vous l'avez réduit, que vous ont fait les Peuples qui ſont vos Enfans, ô Princes ? Lorſqu'ils emploïent tout leur ſoin à amaſſer autour de vos fronts les raïons de votre ſplendeur, ne peuvent-ils en attendre que des foudres? Lorſque nous vous donnons & ſang & travaux, lorſque nous vous donnons tout, ne nous devez-vous rien ? Ah ! grand Prince, vous croïez, par les horreurs dont vous rempliſſez votre Patrie, honorer les Mânes de votre Pére & ſon Ombre enſanglantée : vos bienfaits verſés ſur les Peuples affligés l'honoreroient bien mieux. Et ſans doute ſi du creude ſon

tombeau, il pouvoit faire entendre ſa voix, il vous chargeroit bien plûtôt d'expier tant de maux dont il a été l'auteur. Puis-je parler ainſi ? Oüi je le puis avec le plus généreux des Princes. Et croyez qu'en partie le zéle que vous m'avez toujours connu pour votre ſervice, me dicte ces paroles. Renoncez, Seigneur, à votre vengeance, & d'abord & d'aujourd'hui. L'Univers verra dans vous le plus grand de ſes Princes. Certes je ne crois pas que ce ſoit un ſpectacle favorable à votre gloire, que de voir l'Etranger abuſant de votre vengeance qu'il irrite, & la faiſant ſervir à ſes deſſeins. Ayez pitié, Seigneur, de votre Patrie plus humiliée qu'elle n'a jamais été : ayez pitié d'une Ville infortunée, autrefois l'orgueil des plaines Françoiſes, aujourd'hui à la veille d'une deſtruction entié-

re : ne pourſuivez plus une haîne ſans fin contre ſon Prince captif au-delà de la Mer, car la généroſité reſpecte les Malheureux.

Léve-toi, généreux Chevalier, me dit-il alors. Quand tu multiplierois tes priéres, quand ta bouche ſeroit comme la ſource de la Perſuaſion & de ſes ondes inſinuantes, tu n'adoucirois pas ma vengeance, tu n'endormirois pas mon indignation. Plûtôt la Seine prendra ſon cours dans les ſables brûlans de la Lybie : plûtôt le Palais que j'habite, tranſporté dans le milieu de la Haute Biſance, dominera ſur les Mers, avant que j'oublie de venger mon Pére. Non, le Ciel ne m'a point fait un cœur inſenſible. Généroſité, tu dois être l'ame des Princes, tu dois être leur honneur & leur gloire. Je ne ſuis pas éloigné d'éteindre cette ancienne querelle des deux Maiſons de Bour-

gogne & d'Orléans. Mon ſang n'a été que trop inhumain : je puis renoncer à cette longue haîne qui nous ſépare. (*a*) Que le monde le ſache, & qu'il diſe : C'eſt un Fils qui venge ſon Pére. Sa cauſe eſt juſte. Le Ciel a-t-il jamais eu à punir une ſi noire perfidie ?

Le Prince acheva de parler. Dorgin & moi nous nous regardions l'un l'autre : à peine diſſimulions-nous nos eſperances : nos yeux ſe demandoient ſi le moment favorable étoit venu de porter les propoſitions dont nous étions chargés. Je repris la parole : O Prince, lui dis-je, puiſque la Maiſon d'Orleans ne trouve plus tant de haîne dans votre ſein, comment contribuez-vous à lui enlever ſes Etats? Si une fois l'Anglois ſe rend maître d'Orleans,

(*a*) Il ſe réconcilia ſi bien avec le Duc d'Orléans, qu'il paya une grande partie de la Rançon de ce Prince.

croyez

craignez qu'il dédaignera tous nos Princes, & qu'il ſe les aſſujettira à jamais. Le Prince demeura inébranlable à tous ces diſcours, & à tous ceux dont nous le preſſâmes encore.

Tel un Amiral qui a jetté l'ancre dans un de ſes Ports, s'y voit vainement aſſailli par le Flot impuiſſant que la Tempête envoye contre lui. A l'abri des vents il n'en ſera point agité : les bruits de guerre ne le tireront point de ſon havre avant le tems marqué pour ſes projets. S'il met à la voile, il fera le deſtin de la Mer, il en ſera la terreur.

J'ajoûtai, enfin : O Prince ! heureux ſi nous avions pû vous fléchir ! Fidéles à notre Roi, nous avons combattu juſqu'au bout pour ſa querelle, nous lui avons conſervé Orleans auſſi long-tems que nous l'avons pû ; mais enfin,

il faut céder & plier ſous la dure Néceſſité, la Maîtreſſe impérieuſe des choſes humaines. Ne permettez pas que le fier Etranger affermiſſe à jamais ſon Empire, en ſe rendant maître d'Orleans. C'eſt en vos mains que nous voulons dépoſer l'héritage de la Maiſon d'Orleans, qu'on veut lui ravir contre la foi des traités. O Prince! votre ame ne peut jamais nourrir le double deſſein, & de dépoüiller votre Roi, & d'élever l'Etranger. La vengeance peut vous inſpirer l'un; mais l'autre ne ſçauroit être approuvé de votre gloire. Le Prince demeura quelque tems ſans nous répondre. Enfin, nous accueillant encore avec bonté, il nous dit: Généreux Chevaliers, rendez-vous demain chez le Prince Anglois, je penſerai aux conditions que vous m'offrez.

Nous nous y rendîmes, nous

nous rendîmes au Palais de nos Rois habité, hélas ! par l'Etranger. A peine le Prince Anglois nous eût-il aperçûs, qu'il s'écria le visage enflammé : Croyez-vous, Chevaliers, pouvoir venir impunément semer la division parmi nous ? Certes l'artifice est grossier, & je ne crois pas qu'il nous soit difficile de nous préserver de vos piéges. Comment disposez-vous d'une Ville qui n'est plus à vous ? Qui vous a prié de faire mes largesses ? (*a*) Retournez, & craignez tout retardement. Retournez dans votre Ville, & annoncez-y ma venuë avec le châtiment que je réserve à leur folle insolence. Grand Prince, lui répondis-je, leur courage étoit suffisant tout seul. Je leur annoncerai encore la néces-

(*a*) Le Duc de Bedfort répondit, qu'il n'étoit pas d'humeur à battre les buissons pour qu'un autre prît les oiseaux.

ſité de vaincre. Ses yeux étinceloient d'une indignation retenuë à peine par la préſence du Duc de Bourgogne, dont le ſombre chagrin nous promettoit une diſſenſion favorable à nos intérêts.

Bedfort, quel digne Rival as-tu à combattre dans ce Prince, qui joint à la fierté de ſon courage, qu'il a puiſée dans ſon ſang, l'habileté la plus ſouveraine! Je le vois ſemblable au Lion qui ſuit de loin le Loup affamé pour lui enlever ſa proye.

Il n'y a pas long-tems que Bedfort le retenant dans Paris, vouloit lui apprendre la dépendance, & le faire fléchir ſous ſon autorité. Le Prince François écrit ſecrétement dans ſes Etats. On lui envoye une Troupe intrépide. Vergy eſt à leur tête, entre dans Paris, & vole dans le Palais où les

deux Princes conféroient enſemble. Le hardi Guerrier s'adreſſe en ces mots à ſon Prince. Venez, Seigneur, en des lieux où l'on vous rende l'honneur qui vous eſt dû. Philippe ſe relevant alors en ſa fiére audace, & rendant à ſon tour les hauts dédains, dit à Bedfort : Prince entendez le conſeil qu'on me donne. Je crois ne pouvoir mieux faire que de le ſuivre. Il part à ces mots, laiſſant l'Anglois étonné de tant de fierté, & frappé comme d'un coup de foudre de ſe voir braver ainſi dans le ſein même de ſa Puiſſance. Aujourd'hui il eſt dans Paris pareil au Roi de ces bords, & ſuivi de ſix cens Lances, qu'il diſoit deſtiner contre nous. Bedfort par ſes reſſources infinies ſçait toujours ſe l'attacher de nouveau. Ces deux Rivaux dans leurs trames ſecrétes marchent à jeu égal.

Lorſque nous quittions Paris, l'Empereur accompagné de ſes Princes & des Légats du Saint Siége y arrivoit, offrant ſa médiation pour faire finir la Guerre, pour procurer une Paix durable entre les deux Peuples. Mais, hélas ! quelle paix pouvons-nous attendre aujourd'hui de ce fier Vainqueur, qui croit nous tenir ſous ſon joug !

Après que Saintraille eut fini ſon récit, les Guerriers reconduiſirent le Duc de Berri dans ſon Appartement. Ils traverſoient la Salle pour laquelle étoient deſtinées les riches Tapiſſeries que Philippe envoyoit au Prince. L'Art ingénieux y avoit tracé l'Hiſtoire de la Maiſon de Bourgogne. Quelques Piéces en étoient ſeulement attachées, ſoit qu'on n'eût point eu le tems d'achever l'Ouvrage, ſoit qu'il eût demeuré imparfait à

cauſe de la nouvelle qui avoit étonné tous les Eſprits. Le Premier des Bourguignons y étoit repréſenté couvrant ſon Pére à la journée de Poitiers, & écartant l'Ennemi par les coups terribles qu'il portoit & dont il défendoit ſon Roi. Le vieux Prince y jette les yeux, & parle ainſi : De ſi beaux commencemens promettoient-ils de ſi triſtes ſuites ? Croyent-ils par ce ſeul Exploit s'être acquité une fois pour toujours de ce qu'ils doivent à leur Patrie & au Sang dont ils ſont ſortis ? Hélas ! quelles ſanglantes Images préſenterois-tu aux yeux, ô France infortunée, ſi tu voulois tracer le Tableau des maux qu'ils t'ont faits ! Que mes alarmes ſoient vaines ! Que les vents emportent mes prédictions funeſtes ! Puiſſent-ils n'être point l'ordinaire Fleau dont le Ciel ſe ſervira pour

châtier nos Peuples ! Je crains que Rivaux éternels de nos Rois, ils ne les fatiguent par des querelles qui n'auront point de fin, & que ce ſang tranſmis dans les ſiécles reculés ne fourniſſe tous les jours de nouvelles diviſions.

Après ces paroles, le Prince ſe retira, roulant dans ſon eſprit les diverſes alarmes que le jour ſuivant doit apporter.

CHANT IV.

LA Terre reparoiſſoit ſortant des ombres de la Nuit : L'Aurore ouvroit les Cieux azurés ; & la Guerre, faiſant gronder dans tous les deux Partis ſes Tonnerres formidables, répandoit la mort & le fracas.

(*a*) Salisberi a prévenu le jour.

(*a*) Thomas de Montaigu Comte de Saliſberi ou Salisburi.

Il a déja formé ſes Bataillons & leurs Files terribles, dont les armes frappées par les premiers raïons du jour renvoyent contre les Murs d'Orléans un Eclat menaçant. Il court dans tous les Rangs exciter de plus en plus l'ardeur du Soldat, qui brûle d'aller à une Conquête aſſûrée, & de tomber ſur l'Ennemi conſterné.

L'invincible Talbot, ô Saliſbery, fut le premier qui s'offrit à tes yeux. Sur ſes fiers Sourcils l'Intrépidité étoit peinte. Tranquille alors ; mais ſi une fois il a ſaiſi ſa lance, s'il a marché à l'Ennemi, il ne cédera plus, il ne reviendra plus des ſanglans Combats, qu'il n'ait remporté la victoire. Sa Troupe après lui attentive & ſerrée dans ſes Rangs parfaitement gardés, montroit une contenance aſſûrée ſous le Bouclier impénétrable de ſon

Chef. Telle une Machine de Guerre, une monſtrueuſe Hélepole (*a*) roule dans le Foſſé fortement liée dans toutes ſes piéces au tronc ſolide qui a été choiſi dans toute la Forêt Hercinie. A la vûë de ce Guerrier Salisberi admire, & court ſe preſſer de faire donner le ſignal.

Il rencontre ſur ſes pas l'impétueux Arondel au-devant de ſes Bataillons, au-deſſus deſquels il s'élevoit de toute la tête. Son front, brillant de jeuneſſe, ſembloit ce jour-là s'être paré de gloire, & d'audace. Ses beaux cheveux (car ſon Caſque étoit poſé à terre à ſes piés) flottoient

(*a*) Mot dont les Grecs (car ce mot eſt grec) & puis enſuite les Latins ſe ſervirent pour ſignifier une Machine de Guerre. *Et Machinas bellicas*, ελεπολεις, *vocantur*, Plin. l. 19. c. 2. On connoît la fameuſe Hélepole de Démétrius. Dans Homére il y a une comparaiſon ſur la Troupe d'Achille qui eſt aſſés pareille à celle-ci.

ſur ſes épaules. Il regarde de toutes parts ſi l'Armée ne s'ébranle point encore. Il retient à peine ſa fiére impatience, & l'ardeur dont la Guerre aiguillonne ſon ame. Il brûle de ſe voir ſur la Bréche, ou de combattre contre le vaillant Dunois même. Le Général lui adreſſe ces mots.

Cher Arondel, le Duc de Bedfort (je viens d'en recevoir les Ordres) te mande pour un Tournoi qu'il vient d'ouvrir ſur le Rivage de la Seine pour faire honneur à l'Empereur qu'il a reçû dans Paris. Il m'écrit que ſans toi ſa Fête ſeroit imparfaite: que nous n'avons point de Chevalier plus adroit, & qui puiſſe mieux que toi ſoûtenir l'honneur du nom Anglois. Va donc briller aux yeux des plus belles Princeſſes que tu y trouveras raſſemblées, & laiſſe-nous les pénibles Combats.

Je ſuis ſenſiblement pénétré de la diſtinction dont le Prince m'honore ; mais voilà le chemin, répondit le beau Guerrier en ſouriant & en montrant Orleans, voilà le chemin que je tiens pour me rendre où tu m'envoyes. Commençons ces jeux-ci au-plutôt, & nous ſerons encore à tems aux autres.

Le prudent Fils de la belle Salisberi paſſe juſqu'aux lieux où le redoutable Suffolc avoit fait arrêter ſes Soldats, qu'il animoit de ſon ardeur, en leur montrant la Ville qu'il ſe flatte d'emporter enfin. Ses deux Fréres conduiſoient après lui leurs Bataillons aux piques hériſſées. Plus loin l'indomptable Glacidas aux yeux farouches, à la ſombre & cruelle joie, mêle aux pleines aſſûrances qu'il donne qu'Aurelia a vû ſa derniére heure, les menaces, les

insultes, les railleries amères. Et toi, Fastol, enflé de tes succès, triomphant de ta gloire récente, tu ne parlois plus que victoire. Tu t'élevois au-dessus de tous les autres Chefs. Tu te montrois enorgueilli. Quelqu'un des plus sages disoit en son ame : O Homme ! porte modestement les faveurs de la Fortune. Tu ne connois pas ses jeux cruels. Souvent elle prend plaisir à couronner de fleurs ses Victimes. Crains que l'éclat de ta gloire ne serve un jour à éclairer ta honte. (*a*)

Après que Salisberi eut comblé de loüanges le Chef & ses braves Soldats, il arrive à la Troupe aguerrie que commande l'Escale Capitaine renommé, fameux par cent exploits. Bellone frémissant

(*a*) Il ne soûtint pas sa réputation au Combat de Patai. Le Duc de Bedfort le traita d'une maniére indigne, & le flétrit en lui ôtant l'Ordre de la Jarretiére.

autour de lui, ne lui étoit qu'un murmure inutile. Il voloit à travers les dangers comme une fléche qui a choiſi ſon but. C'eſt à ce Guerrier que le Général s'adreſſe par ce diſcours. O le plus ferme Rempart des Anglois! Orleans ne réſiſtera plus à tant de vaillans Hommes. Je vais faire donner le ſignal du Combat. Viens avec moi. Montons à la haute Tour du Pont, d'où nous pourrons voir dans la Ville. Le Guerrier lui répondit : Hâtons-nous, hâtons-nous, tandis que le Soldat plein de confiance & d'ardeur demande le Combat, & brûle de joindre l'Ennemi. Il dit; & ayant mis à la tête de ſa Troupe le jeune Deliſle le généreux Fils de l'invincible Talbot la ſeule crainte de ſon Pére, il ſuit les pas du prudent Montaigu, qui, après être deſcendu de cheval,

alloit au milieu des Bataillons vers la Rive de Loire. Ils montent dans la haute Tour. Salisberi regarde par une des fenêtres qui laissoit voir la Ville à decouvert. Il voit l'Epouvante régner de toutes parts. Il entend les cris lugubres des femmes tremblantes. Il voit cette Ville infortunée captive dans la forte Barriére dont il l'a enchaînée ; & de l'autre côté dans la Plaine, il admire la belle ordonnance de son Armée, & ses Soldats pleins d'ardeur, augure de la victoire.

O France, disoit-il en lui-même, c'est aujourd'hui que tu compteras le premier jour de ta servitude ! Tu ne rompras jamais les fers que je t'ai formés. L'Anglois asseoira son Empire dans le centre de tes belles Provinces. Ces Remparts, tes espérances & ton orgueil, vont être détruits.

Rien n'empêchera déſormais le Vainqueur de te parcourir d'un bout à l'autre, & de courir te ſubjuguer toute entiére. Ainſi l'Epervier ſe jouë ſuſpendu au haut des airs, & prêt à tomber ſur ſa proye, ſans avoir apperçu le Chaſſeur caché entre les feüillages épais.

Tous les Dieux qui prenoient intérêt à la France ſi voiſine de ſa ruine, rempliſſoient les hautes Tours d'Aurélia. Galatés ſur-tout, pareil en ſon vol incertain à l'Aigle à qui l'on a enlevé ſes Aiglons, cherchoit quelque foible lueur de ſalut ou d'eſpérance, & alloit de toutes parts livré à ſa douleur inquiéte. Il découvre alors le plus redoutable Ennemi du Trône François, le vigilant Montaigu, que ſa deſtinée attache trop long-tems à la fenêtre de ſon haut Boulevard. Son front obſcurci

& privé de la lumiére de vie, le livroit entre les mains du Dieu Ennemi. Car le Ciel a disposé les choses ainsi à l'égard de l'Homme placé sur la Terre. Le Tout-puissant, après avoir mesuré le souffle de vie dont (*a*) il anime le sein des Mortels, environne leur tête d'une lumiére salutaire : Signe heureux de la vie que tous les Dieux respectent. Si l'heureuse portion de cette lumiére vient une fois à s'épuiser ou à s'obscurcir autour de nos fronts ténébreux, nous sommes dans ce vaste Univers sans défense au milieu des Dieux Ennemis. Nous sommes comme la Brebis égarée dans

(*a*) *Mensus ubi est* (Deus) *vitam teratis quæ sustinet artus,*
Nostra modò vivâ circumdat tempora luce
Arcenti mortem infestam Divosque nocentes;
At simul obscurat sese, aut extinguitur illa
Vitalis radios, jam certa manemus inermes
Præda hosti sævo capita & devota cruentis
Inferiis.

le bois, & ſéparée du Troupeau à l'approche de la nuit. Ses bêlemens plaintifs ne ſervent qu'à attirer contr'elle le Loup dévorant. Alors les Dieux mal-faiſans peuvent tout ſur nous : Nous leur ſommes abandonnés. Ainſi le Bûcheron marque pour être coupés les Arbres qui ne préſentent aux yeux qu'un feüillage flétri & languiſſant.

Galatés ayant apperçu ſa proye, vole vers les Remparts, d'où partoient mille traits mortels du milieu de l'épaiſſe fumée. Le Dieu inviſible pointe contre l'infortuné Salisberi le Mortier fatal au ſein rempli de peſans cailloux. Le Canonier s'obſtine toujours à revenir au point où il a une fois viſé; juſqu'à ce que ſes yeux s'étant enfin ouverts, il apperçoit le plus grand Auteur des maux de la France. Il ſe hâte d'approcher le

feu fatal. Le nitre s'allume auſſi-tôt dans le ventre affreux de l'Airain, & tel qu'un Démon dans l'inſtant ſoulevé il a rempli les airs de carreaux enflammés. Salisberi eſt tombé. La pierre ſiflant dans l'air lui a emporté un œil & une joüe. L'Eſcale pouſſe un haut gémiſſement, en voyant à ſes piés ſon Ami ſe rouler miſérablement. Les Soldats emportent leur Général noyé dans ſon ſang.

La nouvelle qui s'en répand auſſi-tôt glace d'effroi toute l'Armée. Les principaux Chefs ſe détachent. Ils arrivent preſqu'en même-tems chez le Général infortuné. Ils ſe diſoient les uns aux autres: Ainſi le Ciel mêle les biens & les maux. Hier tout retentiſſoit de nos cris de victoire, aujourd'hui nous ſommes livrés aux pleurs & aux regrets. N'eût-il pas mieux valu avoir perdu la Batail-

le ? Salisberi ſeul nous eût tenu lieu d'une Armée.

Après que la playe eut été viſitée, & que l'Art ſecourable y eut appliqué un baume ſalutaire, le Malade reprend ſes ſens. Il regarde autour de ſon lit ſes Amis fondans tous en larmes : Amis, leur dit-il, après avoir demeuré un moment pour ſe reconnoître, Amis retenez donc vos pleurs, de peur que je ne croye que ma mort n'eſt point aſſés glorieuſe à votre gré. J'ai frappé les grands coups qui doivent ſoumettre la France à l'Angleterre. La Mort, ainſi le Ciel l'ordonne, la Mort ſeule arrête mes ſuccès. Suffolc, Talbot, & toi cher l'Eſcale, je vous remets le Commandement, ſuccédez auſſi à mes projets. Ne vous portez pour Vainqueurs que lorſque vous aurez ſoumis Orleans. La France ſubſiſtera avec

Orleans, comme elle tombera avec lui. Allez, Amis, allez venger ma mort. Puiſſai-je emporter avec moi la nouvelle tant déſirée ! Puiſſent au moins mes os être inhumés dans ces Murs, qui ſembloient devoir être ma proye!

A peine pût-il prononcer ces derniéres paroles. Une ſueur froide glace ſes membres : ſon cœur défaillant l'abandonne. La Mort commençoit déja (*a*) à délier le fil d'argent, les reſſorts fragiles auſquels la vie eſt attachée. Suffolc s'écrie alors : Allons, allons faire pleurer cette mort à nos Ennemis. Que la paſſion de le venger lui ſurvive, & nous tienne lieu de lui-même. Il dit. L'Indignation s'allume de plus en plus dans les cœurs de tous ces bra-

(*a*) *Donec rumpatur funiculus Argenteus.* Eccl. 12.

ves Chefs. Ils courent en remplir toute l'Armée.

Tel le Laboureur porte le feu dans le Chaume qu'il veut conſumer, pour faire concevoir à la Terre une chaleur féconde. Bientôt la flamme dévorante ſiffle à travers les tuyaux nombreux, ſe répand dans la Plaine, & éléve des tourbillons d'une noire fumée mêlés de cendres qu'on voit voltiger dans les airs.

Le Soldat Anglois s'irrite de tout retardement. Déja dans ſon ame il a franchi les Murs, il s'eſt élancé ſur les ruines, il a rempli toutes les ruës d'Orleans de carnage & de vengeance. Aux ſons retentiſſans de la Guerre, la Gloire s'eſt levée déployant ſes aîles éclatantes comme un Bouclier luiſant d'Or. Les Démons ſanglans du Carnage & de l'Obſtination aux bras d'acier volent dans

tous les Rangs. Au-devant de l'Armée la Mort a levé jusqu'au Ciel son Spectre affreux, avec sa Compagne la sombre Peur, tenant sans cesse sa bouche ouverte aux gémissemens, & élevant au-devant de soi comme pour s'en défendre son Manteau lugubre.

Les Bataillons d'Albion ont approché des Murs d'Aurelia, ainsi que les Flots de Neptune qu'on voit recouvrir leurs Rivages, & se répandre jusqu'aux Dunes escarpées. Saintraille, & Thoüars & Villars, & Chabanes défendoient la Bréche. Une grêle de fléches pleuvoit sur les Assiégeans. On n'entend plus que les plaintes des Mourans, le bruit des Armes rétentissantes, les clameurs des Soldats qui s'animent. Celui-là frappé d'une fléche dans le milieu du visage, mesure la terre & est renversé sur ceux qui le sui-

vent : Celui-ci tombe, lorſqu'il affermit ſur les ruines ſon pié mal aſſûré: Là, ceux qui vouloient s'empêcher mutuellement de tomber ſous les coups mortels qui les ont percés, ſont entraînés enſemble dans la pouſſiére. Il y auroit ſans doute bien-tôt plus de Cadavres que de Guerriers ; mais comme, par des Flots inépuiſables, les premiéres pertes ſont reparées, on ſe joint : Les Lances ſe croiſent : On ſe porte des coups mutuels. Déja plus d'un Anglois a péri dans l'Enceinte Ennemie, & plus d'un François eſt renverſé dans le Foſſé. Saintraille, pareil au Bûcheron qui placé ſur le tronc des Arbres abbat de ſa hache les branches des Ormeaux & des Chênes & en couvre la terre, faiſoit trouver la mort à tous ceux qui arrivoient juſqu'à lui. Herbert allongeant ſa pique, la lui

lui porte dans le ſein ; mais comme il combat d'un lieu déſavantageux, & que le terrain manque ſous ſes piés, le fer gliſſe ſans endommager le Guerrier. Saintraille lui porte un coup plus aſſûré. La pointe mortelle eſt entrée par les grilles du caſque dans la tête du fier Anglois. Il perce preſqu'en même-tems le fougueux Morton dans l'endroit où le bras ſe joint au reſte du corps. Le malheureux Etranger lâche ſon épée, ſon bras pend inutile. Seymour montoit tête baiſſée, & préparoit le coup funeſte. Saintraille ſaiſit un gros Rocher que deux hommes des plus forts, tels (*a*) qu'on en voit aujourd'hui,

(*a*) Expreſſions connuës ou façons de parler d'Homére & de Virgile, ſoit qu'effectivement les Hommes d'autrefois eu égard à Homére, fuſſent & plus grands & plus robuſtes, ſoit que ce fût pour rendre l'Antiquité plus vénérable. C'eſt pourquoi les Acteurs dans les Comé-

n'auroient pas même ébranlé. Il le léve, & le pouſſe avec force contre ſon Adverſaire, qui roule ſans vie, & entraîne avec lui ceux qui le ſuivent. Malheur à celui qui ſeulement eſt bleſſé dans cette foule preſſée. Le robuſte Gloceſtre, dont la force étoit ſans pareille, franchiſſoit la Brêche, après avoir percé Canade. Saintraille, qui pouvoit le choiſir à ſon gré, lui appuye ſur ſon caſque un coup de cimeterre. La lame fend l'acier inutile, & partage d'une maniére affreuſe la tête du miſérable Guerrier. Villars, plus loin ſur la même Bréche, tu combattois avec le même avantage. Tu avois renverſé & Glancarne, &

dies des Anciens étoient montés ſur des Cothurnes, qui les faiſoient paroître beaucoup plus grands qu'ils n'étoient. Le vieux Neſtor dit que les Hommes avec leſquels il avoit vêcû autrefois dans ſa jeuneſſe étoient au-deſſus de tous les Guerriers qui faiſoient le Siége de Troye.

Vitacre & Spenſer. Ceux qui viennent après ſe détournent pour éviter tes coups terribles ; mais le braves Delore les reçoit. Ils fuyoient la Lance meurtriére, ils tombent ſous la peſante Maſſuë : Ils craignoient la Faulx homicide de la Mort, ils tombent dans ſon Goufre. Arondel combat contre la Chapelle. Il ſe fait entre les deux Guerriers un choc furieux & terrible. François infortuné, tu touches à ton dernier moment ! Tu as vû le dernier de tes jours ! Mais tumeurs avec une gloire immortelle, après avoir fait périr vingt Adverſaires. Tu tombes ſous le fer du plus redouté Guerrier qu'ait Albion. Heureux alors celui qui ſuivoit Arondel ! Heureux celui qui ne montoit pas à la Brêche du côté où combattoit Saintraille ! Car Arondel pareil au Lion qui a forcé ſa cage & a

rompu les barreaux de fer qui la fermoient, rempliſſoit tout de carnage & d'effroi. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il vit le ſecond Mur qui s'élevoit derriére la Brêche ! Il renverſe & l'Aiguës, & Bidache, & Sénarpont, & des Soldats ſans nom, & le jeune Maziéres dont un coton leger couvroit à peine les jouës ; & qui à l'inſçu de ſa Mére avoit revêtu ce jour-là les armes argentées que ſon Pére lui tenoit préparées. Il oſe s'oppoſer au puiſſant Arondel, qui lui plonge ſa pique dans ſon ſein d'albâtre. Saintraille, qui voit la déroute des ſiens, méne de ce côté ſa Troupe invincible. Où cours-tu, Arondel, s'écrie-t-il ? Ne vois-tu pas l'Enceinte qui t'enferme ? Orleans a ménagé ici un vaſte & honorable Champ pour ſes vaillans Ennemis. Arondel à ces paroles qui frappent ſon

oreille, se relève avec fierté sous son Casque menaçant. Pareil au Chasseur qui est tombé sur sa proye, il fond sur son Adversaire. Saintraille, tu devois périr ; car la lance d'Arondel t'atteignit dans le flanc, elle se rompit dans ta cuirasse, & ne fit qu'une légere blessure, parce que le mouvement de ton corps incliné détourna le Fer & la Mort certaine. Ton coup fut plus heureux, ta lance lui perce la cuisse. Le Guerrier sans défense essaye en-vain de se relever. Il étoit en ton pouvoir, si le fidéle Ecuyer ne se fût mis au-devant de son Maître, & si dans le même tems Talbot, l'invincible Talbot, n'eût accouru, pareil à l'Aigle rapide qui survient au secours de ses Aiglons, & remplit d'effroi le Berger imprudent. Alors le Combat recommence avec une nouvelle

fureur. Villars, Chabanes, Girrouſt, Coaraſe, Gireſme frappent les coups les plus terribles. Talbot a renverſé par terre le jeune La Châtre, l'amour & les délices du vieux Berri dont ſon Pére avoit été Chambellan : Il a renverſé le brave Montcontour, & CHARNI le dernier de ſon nom; tandis qu'Arondel ſe retire, s'appuyant ſur les bras de ſon fidéle Swamton & ſur le tronçon inutile qui lui eſt reſté. Il tourne ſans ceſſe les yeux vers le Combat, en frémiſſant & maudiſſant le ſort cruel qui a rompu ſon coup.

Dunois, qui s'étoit fait porter ſur le Rempart, vit alors le redoutable Talbot, ſoutenu de Glacidas, & de l'Eſcale, de Tampſton, de Beſſet, de Guerard, de Ripellai s'approcher du Mur. Orleans n'avoit jamais vû le danger plus près, & plus preſſant. A cette

vûë le Prince oublie ſa bleſſure, & le péril certain. Il ſe précipite par les Echelles, appellant à grands cris la Mort ou le Salut. Après lui ſe précipitent ſes Amis effrayés du danger où il s'expoſe. Tel, mais bien moins audacieux, du haut des Cataractes du Nil fertile, le noir Ethiopien ferme ſur ſon Radeau ſe précipite avec les Eaux mugiſſantes du Fleuve, (malgré l'affreux Danger entouré de goufres avares,) qui ouvre pour le recevoir (*a*) ſes bras hideux. On croit le hardi Nautonnier enſeveli dans les profondes Eaux; mais bien-tôt on le voit reparoître au loin ſous l'écume, Vainqueur des Ondes terribles, qu'il ſemble maîtriſer, pareil au Dieu de ce Fleuve indompté.

(*a*) *Altitudo manus ſuas levavit.* Habacuc. Et l'Avare Acheron ne lâche point ſa proye, *dit M. de Racine.*

Ainſi parut l'invincible Dunois enveloppé de la multitude Ennemie, & redoublant de tous côtés les coups de ſon puiſſant Cimeterre. A ſa vûe, à ſes coups terribles la foule des Anglois s'ouvre & ſe diſſipe. Généreux la Hire, tu accourus au ſecours du Prince, lorſque Glacidas élevoit ſur lui ſa maſſuë. Ta lance pouſſée avec roideur perce le puiſſant Adverſaire. Tous les Guerriers ſe joignent à toi, comme au Drapeau flottant dans les airs, autour duquel ſe raſſemble bien-tôt toute la troupe des Vainqueurs.

Talbot & Dunois lancérent l'un ſur l'autte des regards pleins de fureur. Celui-ci étoit arrêté par ſa bleſſure, & par ſes Amis qui s'éforçoient de le ramener; & l'autre ſe voyoit retenu auprès de Glacidas, que l'Eſcale couvre de ſon bouclier. Au-devant d'eux, Talbot

couvre la terre d'Ennemis, & de leurs corps entaſſés s'étoit fait comme un Rempart d'horreur. Il avoit même fait chanceler la Hire ſous le coup mal-aſſûré dont ſa hache formidable avoit pû l'atteindre. L'Eſcale fait emporter Glacidas, & ſe joint à Talbot. Ces deux Guerriers font tête à leurs Adverſaires nombreux ; & ramaſſant à tous momens dans leur retraite quelques nouveaux Soldats que Mars avoit diſperſés, ils couvrent & ramenent dans leur Camp leurs Troupes effrayées.

Cependant Salisberi, prêt à expirer, léve encore les yeux, & interroge en ces mots ſon Ecuyer qui étoit auprès de lui: Cher Rüis, tu m'as promis de ne me rien cacher. Apprends-moi le ſuccès de cette journée. Seigneur, lui répondit Rüis, le moment fatal d'Aurelia n'eſt point encore arrivé. Nos

Troupes n'ont jamais montré tant d'ardeur ; mais auſſi nos Ennemis n'ont jamais fait voir une réſolution ſi obſtinée. Ils avoient conſtruit un ſecond Mur derriére la large Bréche faite à leurs Remparts. Arondel & Glacidas ſont griévement bleſſés.

Dès qu'il eut entendu: C'eſt aſſés, dit-il. Tout eſt fini pour moi, & la ſuite de mes projets, & le cours de ma vie. Tout m'échappe & me fuit. A quoi donc ſe réduit ma gloire répanduë dans l'Univers ? Qu'elle ait été comme un vaſte incendie, je ne la vois plus que comme une flame légére prête encore à s'exhaler. Ainſi tout périt & diſparoît à nos yeux comme diſparoiſſent les faîtes des hauts bâtimens, & les ſommets des montagnes, aux yeux du Vaiſſeau emporté dans une Mer ſans nom & ſans rive.

A ces mots il retombe. Ses yeux se ferment, on a entendu ses derniéres paroles. Son dernier soufle se dissipe dans les airs. Salisberi n'est plus. Le Capitaine renommé n'est plus qu'une vaine image.

Avec le bruit de cette mort la consternation & l'horreur se répand dans tout le Camp. Les Esprits sont glacés d'éfroi, lorsqu'ils se représentent la grande perte qu'ils ont faite. Ainsi le vieux Ormeau, qui dominoit sur tous les Arbres de la Forêt, s'il vient à être frappé du feu du Ciel, laisse un grand vuide, une vaste solitude dans la place où il étendoit ses branches touffuës. Son tronc aride effraye le Voyageur dans l'obscurité incertaine. (*a*)

(*a*) Il y a quelques Auteurs, qui ont mis le combat de Rouvrai, ou la journée des Harangs, avant la mort du Comte de Salisberi. Serres dans son Inventaire rapporte même que lorsque ce Comte fut tué, Glacidas au bas

CHANT. V.

A Peine les Troupes Angloises étoient rentrées dans leur Camp, que des Hérauts du Duc de Bedfort y arrivérent. Ils venoient annoncer une Tréve, que les soins de l'Empereur & des autres Princes qui étoient avec lui dans Paris avoient procurée, dans le dessein d'établir une Paix durable entre les deux Peuples séparés vainement par les Ondes bruyantes de l'Ocean qui coule entre les deux rivages.

Bedfort & les Princes François, pour faire honneur à l'Empereur, font publier par toute la France un Tournoi, qu'ils doivent ouvrir sur les bords de la Loire sous les murs d'Orleans. Le Guer-

de la Tour insultoit aux Assiégés, tandis que ses Soldats leur crioient: A mes beaux Harangs!

rier se dépoüille pour un tems de ses pesantes armes, respire enfin après tant de fatigues, & se prépare pour des Jeux, qui sont l'image des sanglants Combats.

Le jour marqué pour la Fête approchoit. Les Princes se mirent en chemin vers Aurélia. Le même char traînoit l'auguste Sigismond avec le Prince Anglois, & les deux Pontifes vénérables, que Rome avoit envoyés comme 2. Anges de Paix. Ils s'entretenoient ensemble, & leurs discours, avec lesquels ils charmoient l'ennui du voyage, rouloient principalement sur la grande affaire qu'on avoit alors à ménager. Un des Pontifes, le Frére respecté du Roi de Chypre, parloit ainsi.

La prospérité de l'Homme est entre les mains du Tout-Puissant. C'est le Tout-Puissant qui éléve les Princes & les humilie à son

gré. La Néceſſité inflexible les conduit & les preſſe dans un chemin tracé long-tems avant eux. Ainſi ſi un Prince croit s'être fait ſa deſtinée & ſe l'être aſſujettie, qu'il craigne que l'Ange vengeur qui eſt auprès de lui ne renverſe en colére l'ouvrage élevé. (*a*)

Le Succès ſe cache dans l'Avenir incertain, & ne dépend point de l'homme. Le plus habile de tous les Princes ſe confond plus d'une fois en ſa ſageſſe, il n'en eſt aucun qui ne faſſe des fautes. (*b*) Mais je veux que l'artifice de votre prudence ſoit irréprochable en

(*a*) *Ne dicas coram Angelo, non eſt Providentia, ne fortè iratus Deus diſſipet cuncta opera manuum tuarum.* Eccl. 5.

(*b*) Les Chroniqueurs n'écrivent communément les choſes qu'à la louange de ceux de qui ils parlent; mais quant à moi. &c. Car il eſt bon à penſer qu'il n'eſt nul Prince qui ne faille bien aucunes fois, & bien ſouvent, s'il a longue vie; & ainſi ſe trouveroit de leurs faits s'il en étoit dit vérité. *Phil. de Comines. ch. 13. du Liv.* 8.

ſes projets ſagement concertés ; les viciſſitudes les plus ordinaires de la vie ſont capables de le renverſer, de tourner même votre ouvrage contre vous, & de vous faire tomber dans le piége que vous aviez dreſſé ſous les pas de votre Adverſaire.

Les Politiques, les Guerriers, en pourſuivant leurs projets, ne doivent-ils pas demeurer dans une juſte crainte, avec plus de raiſon encore que le Laboureur qui a confié ſes eſpérances à la terre? C'eſt envain qu'ils ſe tourmentent & qu'ils s'agitent, ſi la Fortune ne délie en leur faveur l'heureux Succès qu'elle tient ſous ſa main lié de mille nœuds.

Sageſſe humaine, tu n'es qu'un Roſeau fragile prêt à ſe rompre ſous la main de celui qui s'y appuye: tandis que l'Ambition folle, la Témerité inſenſée s'eſt vûë cou-

ronner plus d'une fois. (*a*)

L'Heureux Sylla, qui ſe voyoit l'Arbitre de l'Univers, ſuivoit toujours ſa premiére idée dans toutes ſes entrepriſes (*b*), & ſe délivroit d'une plus pénible Sageſſe; comme ſi à ſon côté un Dieu eût penſé pour lui. Sans doute que comme le cheval eſt ſous le frein de de l'habile Ecuyer, ils ſont tous ſous la main du Tout-Puiſſant, qui ſelon ſes deſſeins divers laiſſe proſpérer le Sage ou l'Inſenſé, la bonne cauſe ou la mauvaiſe, celui qui mérite ſa gloire ou celui qui en eſt indigne.

O ſage Bedfort, répondez-nous! vous dont la Sageſſe ſemble préſi-

(*a*) *Spera in baculo arundineo ſuper quem ſi incubuerit homo comminuens ingredietur manuum ejus.* 4. Reg. 18.

(*b*) Dans ſes propres Commentaires, dans leſquels il dit encore à Luculle à qui il les adreſſe, de conter ſur tout ce que ſes ſonges lui auroient montré plus que ſur toute autre choſe.

der

der ſur les Evénemens! Vous qui connoiſſez l'Element dangereux & perfide ſur lequel les hommes expoſent leurs projets! Que de hazards, que de tempêtes ſoudaines, que d'écüeils ſecrets contre leſquels ne peuvent rien ni la bonté du Vaiſſeau ni l'art du Pilote! Dieu n'a-t-il pas évidemment combattu pour vous contre la France par une ſuite de malheurs qu'il a déchaînés contr'elle? Jamais Royaume (*a*) a-t-il plus ſouffert de la longue infirmité de ſon Roi, des diviſions meurtriéres de ſes Princes? La ſouveraine Puiſ-

(*a*) Qui voudroit bien regarder aux cruelles & ſoudaines punitions que Dieu a faites ſur les grands Princes depuis trente ans en ça, on y en trouveroit plus qu'en 200. auparavant. Et par-là la Puiſſance de Dieu devroit être bien connüe & entendüe, & ſous les coups qu'il donne ſur les Grands, plus cruels & plus peſants, & de plus longue durée que ne ſont ceux qu'il donne ſur les Petites gens. *Liv.* 8. *ch.* 17. *Phil. de Comines.*

ſance a demeuré incertaine ſur la tête de deux jeunes Dauphins ; & lorſqu'elle a paſſé ſur le troiſiéme, une Mére en ſa capricieuſe averſion pour ſon Fils le fait dépoüiller de ſon héritage, & ce jeune Prince auquel ſon malheur n'avoit point laiſſé trop d'amis, lorſqu'une heureuſe réconciliation ſe prépare, ſe porte à la plus noire perfidie, indigne de ſon rang, & bien éloignée des ſentimens qu'il porte dans l'ame. Le Tout-Puiſſant, le Tout-Puiſſant du haut des Cieux frappe les Peuples les uns par les autres, & ſe joüe des vains projets des hommes.

Le Maſſacre de Monte-reau.

Ainſi parloit le Pontife. Ainſi il faiſoit deſcendre des Cieux la Parole ſacrée qui inſtruit les Rois. Cependant les Princes étoient arrivés dans le beau Déſert de Fontainebleau, & admiroient les vieux Ormeaux de ſes vaſtes Forêts. De-

vant leurs yeux fuyoient de toutes parts des troupes de Cerfs depuis long-tems paiſibles habitans de leurs retraites ſauvages. Les Princes ne venoient plus les y pourſuivre, ils ne venoient plus remplir de leur terreur ces Forêts profondes. Les Alarmes avoient paſſé dans les Villes & dans les Campagnes des humains, au ſon des Clairons embouchés par la Guerre homicide. L'Ange de Mort, portant ſa tête au-deſſus des plus hautes tours, décochoit ſans fin ſes fléches meurtriéres. Les Dieux Ennemis faiſoient une chaſſe cruelle contre l'Homme. (*a*)

(*a*) *Darus Debellator in mediam exterminii partem deſilivit, & ſtans replevit omnia morte, & uſque ad calcem attingebat ſtans in terrâ.* Sap. 18.

Intrarat Pavor anxius Urbes
Et Campos hominum. Lituo Bellona vocabat
Cœdem atram. Turreſque altas ſuperemi-
net ingens
Angelus ipſe homicida, infeſtans; omnia telis;
Mortaleſque agitat venantûm turba Deorum.

Le Pontife reprit la parole, il parloit en ces termes contre la gloire inhumaine qu'on cherche dans les Conquêtes.

Donnons des loüanges immortelles à la Juſtice, qui pareille au Lion dont on a troublé le repos ſe léve pour ſoûtenir ſes droits; mais que l'Ambition injuſte demeure à jamais en horreur. Elle qui ne craint point de ſe déclarer l'Ennemie de la Nature humaine, d'être comme la Peſte cruelle par qui la Terre n'a point aſſés de ſépulchres pour ſes Morts. Les Conquérans courent après un vain bonheur, qui plus il eſt pourſuivi, plus il ſe hâte de fuir devant eux; car où eſt-il celui qui content enfin a arrêté ſes progrés? Ils meurent tous en la fureur premiére qui a une fois ſaiſi leurs eſprits, en la ſoif dévorante qui les a une fois brûlés.

Qu'ils ne s'enorgueillissent point des vains titres accumulés sur leurs têtes par les vils Esclaves qui les adorent. Le Tout-Puissant leur Maître peut seul leur donner leur nom. Ils en sont les Démons nuisibles & les Licteurs barbares. Ils sont Esclaves armés de foüets pour châtier selon les ordres. Qui appella des extrêmités du Nord les Alaric & les Attila, pour abattre & briser Rome orgueilleuse ?

Eh ! que peut demander un foible Mortel qui commande à un Peuple nombreux ? Il est comme le Dieu des Hommes sur lesquels il est élevé. Que prétend-il donc, insatiable & pareil au Monstre qui placé sur le Rivage la gueule ouverte voudroit envahir l'Ocean & toutes ses eaux ?

Heureux, Heureux le Prince occupé du bonheur de ses Sujets. Il sera l'image du Roi des Cieux,

qui ordonne au Soleil de porter sa chaleur féconde sur la Terre, & d'en tirer des richesses toujours nouvelles.

Le saint Pontife représentoit ensuite aux Princes la désolation que le Musulman portoit dans les Terres des Chrétiens. Il leur mettoit devant les yeux la Méditerranée entiére troublée & remplie de ces nouveaux Vainqueurs, & leurs Etendarts impies arborés sur tous ses Rivages. Qui peut voir d'un œil tranquile détruire ainsi le culte de l'Eternel? Qui pourra demeurer insensible, disoit-il, aux cris de la Religion qui gémit dans les fers? Les Princes Chrétiens sont dépouillés les uns après les autres. Tout périt devant le Géant redoutable, qui dans sa démarche puissante peut atteindre bien-tôt jusqu'aux Peuples les plus reculés. Dans tous les tems les

Peuples ſe ſont prêté des ſecours mutuels contre les Torrents impétueux des Barbares, qui vouloient chaſſer les légitimes Habitans de leurs anciennes demeures. Au lieu de nous déchirer les uns les autres, uniſſons-nous contre l'Ennemi impie, qui renverſe nos Autels, & blaſphême le Dieu de nos Péres.

Le ſaint Pontife, en parlant ainſi, pareil à l'Ange de l'Eternel, élévoit ſon front tranquile comme le vieux Atlas, qui éléve ſon ſommet dans une Région pure au-deſſus des Orages qui menaçent la Terre.

Le Cardinal de Sainte-Croix parla enſuite. Son front chargé de rides cachoit la Politique profonde, comme une eau ſombre qui couvre les Abîmes, comme la Cime aride d'un Mont ſourcilleux qui reçéle dans ſes antres creux

les eaux vives qui vont arroſer la plaine & la rendre féconde.

Grand Prince, diſoit-il à Bedfort, comment la Nation que vous voulez aſſujettir depuis un ſiécle, n'eſt elle point aujourd'hui votre conquête aſſûrée, après les Batailles ſanglantes dont vous avez écraſé ſes Peuples, après le carnage inoüi dont vous avez rempli ſes Campagnes? Maîtres depuis long-tems de leurs deux meilleures Provinces, il ſembloit qu'il vous eût été facile de vous emparer d'un Royaume que les diviſions opiniâtres expoſoient à être la proye du premier qui y eût tourné ſes armes. Vous avez fait valoir des droits que les Peuples ont pû reſpecter. Le plus puiſ-
Le Duc de Bourgogne.
ſant de leurs Princes, qui eſt comme leur ſecond Roi, ſoûtenoit votre querelle avec ardeur. Cependant ce Peuple inépuiſable en ſol-
dats

dats,& indomptable en ſon courage, fait paroître de toutes parts ſon zéle pour ſes anciens Maîtres, & montre à ſes Vainqueurs de longs travaux à eſſuyer avant de ſe voir forcé à paſſer ſous la Domination Etrangére.

De quel œil, avec quels ſentimens ſecrets croyez-vous que les Princes François vous voyent enlever à la maiſon d'Orléans la forte Place que vous aſſiégez? Ne penſent-ils pas, & n'ont-ils pas lieu de penſer que vous voulez les détruire les uns après les autres? (*a*) Vous ne trouverez jamais un Allié fidéle, ni dans le Duc de Bretagne, qui ne ſe laiſſera point enfermer de toutes parts comme dans une priſon étroite, ni dans le fier Bourguignon, qui même aujourd'hui ſe montre prêt à vous

(*a*) Le Duc de Bedfort n'avoit pas été de l'avis de mettre le Siége devant Orleans.

dédaigner, & qui ſans doute un jour ſe laſſera de pourſuivre ſa vengeance pour votre profit & contre ſon propre ſang. Tant que votre Ennemi pourra partager avec vous les ſuccès, tous les Grands qui dans ces troubles goûtent le doux plaiſir d'être Maîtres, pourront ou vous ſervir ou vous ménager; mais il n'en ſera pas ainſi, lorſqu'il leur faudra changer leurs anciens Maîtres pour de nouveaux. Vous devez aujourd'hui, Seigneur, craindre vos conquêtes. Vos victoires peuvent vous nuire, & tourner à votre déſavantage; & ſi par des revers que l'homme n'a jamais pû prévenir, la Fortune paſſe du côté de votre Adverſaire, vous verrez la France ſous ſon joug mutinée faire relever contre vous tous les habitans de ſon vaſte Empire. Oüi, ſi votre Domination incline, je puis en

prévoir la chûte & la ruine entiére. O Prince ! heureux qui ſçait connoître le juſte point juſqu'où peut être élevé l'édifice que le fondement peut ſupporter ! Mais ſouvent le ſuccès comme une vapeur nuiſible enyvre & trouble la Sageſſe, & c'eſt ſur-tout en ces conjonctures, que Dieu laiſſe les Maîtres de la Terre ſe confondre en leurs projets ambitieux. Quelque ſolide que ſoit l'ouvrage de votre Puiſſance, ſi une fois on vient à y faire ouverture, il peut être emporté tout entier. Car qui ſçait ce que l'Ennemi pourroit entreprendre contre vos Peuples épuiſés par une ſi longue Guerre, & conſternés par la révolution ſoudaine ? Eh que ſeroit-ce, ſi la Mort, qui eſt à la porte de tous les hommes, venoit vous enlever à tous vos projets, comme elle a enlevé le Capitaine infortuné qui ſe flattoit

d'emporter Orleans? Que deviendroit votre jeune Roi & son Empire, qui seroit tel qu'un Vaisseau sans Pilote durant la Tempête? Qui pourroit soûtenir après vous le poids de vos desseins nombreux & tenir les fils multipliés de la toile que vous ourdissez? Oüi, oüi, dans ce désordre l'Ennemi pourroit tout oser, pourroit porter dans votre Isle les mêmes allarmes ou de plus vives encore que celles qui le pressent aujourd'hui, & par un chemin qui ne lui est pas inconnu, aller, pour ne rien dire de plus, aller ébranler votre Thrône même. (*a*)

Ah! Seigneur, aujourd'hui arbitre de la paix, combien glorieuse

(*a*) *Et notum quà monstrat iter feralibus armis*
Reddere posse vices; solioque nisi audet avito,
Aut certam trahere, aut dubiam tentare ruinam.

pouvez-vous vous l'assûrer? Ne voulez-vous point joüir vous-même de vos travaux, & tandis qu'il en est tems encore, les soustraire à la Fortune volage, comme le Pére de famille, qui après avoir enfin fermé sa vigne, tranquile la cultive & en cüeille lui-même les doux fruits? Après quelle gloire nouvelle courez-vous encore, vous qui en avez par dessus les vœux des Mortels? La Prudence & la Sagesse & la Valeur aux aîles brillantes des plus belles couleurs portent votre nom jusqu'aux extrêmités de la Terre. Ajoutez à votre gloire des projets plus illustres & plus approuvés. Qu'une plus belle Carriére lui soit ouverte contre le barbare Ennemi du nom Chrétien. Relâchez de vos droits en faveur de l'Europe entiére dont vous êtes l'espérance, en faveur de l'Eglise qui vous im-

plore à grands cris, en faveur de l'Illuſtre Empereur qui s'employe pour faire ceſſer vos longues querelles. Faites, Seigneur, que ſa préſence ſacrée, que ſon front reſpecté calme le ſouffle affreux de Bellone déchaînée, & que la Paix naiſſe brillante comme le Soleil, qui perce & diſſipe la nuë obſcure.

Les diſcours des Pontifes ne faiſoient aucune impreſſion ſur l'ame de Bedfort, qui avoit toujours devant les yeux Orléans enchaîné, & ne voyoit que ſa proye. Ainſi le vieux Ormeau, quoique Borée & Aquilon ſoufflent pour le renverſer s'enracine d'avantage, & élévant dans les airs ſes rameaux nombreux perſévére à vouloir régner dans les Forêts. Ainſi l'Iſthme inébranlable aſſis ſur des Rocs, qui deſcendent juſqu'au noir Tartare, réſiſte aux flots des deux Mers, & ſe refuſe à la faci-

lité du Commerce. (*a*)

Les Princes arrivent enfin sur ces bords renommés par toute la terre sur lesquels l'infortunée Aurélia éléve ses Remparts ruinés. Ils demeurent frappés d'étonnement à la vûë de la redoutable Enceinte. Quel homme, disoient-ils en eux-mêmes, a pû tenter cette haute entreprise? Quels Peuples ont pû l'exécuter? O France! nous voyons ici sous nos yeux la véritable image de ta situation. Une formidable Puissance sur ses appuis solides s'avance contre toi, tandis qu'on voit tes espérances se détruire & t'abandonner.

Bedfort s'arrête sur le Rivage où les Anglois lui ont préparé un

(*a*) Il y a dans le Latin, résiste à l'un & à l'autre Neptune.

Ac veluti cum intercludit Commercia terris
Tunsus utroque latus Neptuno inamabilis
Isthmus.
Et stat cautè suâ extremo fundatus Averno;

magnifique logement. Les autres Princes ſont tous reçus dans la Ville. Berri reçoit l'Illuſtre Sigiſmond. Ces deux anciens Amis s'embraſſent. La douce Amitié avec ſa joye ſincére brille dans leurs yeux. Berri dans la Cour du Roi ſon Frére avoit reçu plus d'une fois Sigiſmond en des tems plus heureux. Ils ne peuvent retenir leurs larmes ſur les malheurs qui déſolent la France, ſur ſa gloire obſcurcie, ſur les Guerres cruelles qui la déchirent.

O mon Frére, diſoit Berri, en élévant ſes yeux vers le Ciel! O le plus ſage des Princes! Toi qui avois relevé la majeſté du Trône François, qui y avois fait revenir ſon ancienne ſplendeur, quel ſpectacle ſeroit-ce à tes yeux que les fiers Etrangers qui nous humilient! La Nation Germanique, ô Empereur, n'avoit point de plus ſûr Ami, de plus fidéle Allié. A ſa

mort, quel ſouvenir cruel! tenant d'une main ſon Fils encore enfant, il recommandoit à ſes Fréres aſſemblés autour de ſon lit d'entretenir avec ſoin votre alliance & d'enſerrer les nœuds tous les jours. Mais, helas! dans quelles routes inconnuës la Providence nous diſperſe & nous égare! Pareils au batteau que le courant emporte loin du bord où le Nautonnier vouloit aborder. Puiſſent nos neveux, s'ils peuvent voir leurs maux cruels domptés enfin par un ſort plus favorable, (*a*) goûter la ſageſſe de ce conſeil.

Il parloit encore, lorſque les Princes François & Dumaine & d'Alençon avec Vendôme & Richemont entrérent pour le ſaluer. Après leur careſſes mutuelles, le vieux Fils du priſonnier d'Edoüard leur dit: O Princes! comment le

(*a*) *Bonis enim à gaudiis malum perit odioſum domitum.* Pind. Olymp.

Trône de ſaint Louis peut-il être renverſé, lorſqu'avec tant de Princes il pourroit ſe voir inébranlable comme un édifice ſoûtenu par cent Colonnes ! Quel ſpectacle ſe prépare ! En vos appareils ſuperbes, vous ferez rouler vos Chars ſur l'aréne ſous les yeux du nouveau Maître qui va régner ſur vous.

A ces mots, Sigiſmond prit la parole : O Princes, diſoit-il, éloignez ces idées funeſtes ! Votre valeur fera toujours la terreur de votre Ennemi & l'eſpérance de vos Peuples. La fête qui ſe prépare ſera le préſage d'une plus longue joye & de la paix qui fera refleurir vos Provinces. Ainſi l'on voit le Ciel ſoûrire à la Nature alarmée, par le ſpectacle raviſſant de ſon Arc admirable, & par ce charme invincible tenir ſuſpendus tous les élemens prêts à ſe confondre.

Les Princeſſes dont la préſence devoit embellir la fête s'étoient arrêtées à Blois. Dans le même tems que l'Orient s'ouvroit à l'Aurore qui ſortoit des Cieux parée de ſon écharpe d'or, le Château ouvrit ſes portes. Les Princeſſes en ſortirent pareilles aux Divinités de la Terre. Elles ſont emportées dans leurs chars, ſous leſquels la Terre retentit avec un bruit ſourd. Elles voyent bien-tôt les Murs de la Ville infortunée.

Pendant que la Fête ſe prépare, & que le tumulte remplit & les ruës & les portes & le rivage poudreux & les avenuës, un Etranger à l'aſpect vénérable ſuivoit les bords fleuris de la Loire, & ſe déroboit cherchant le ſilence & la ſolitude. C'étoit le ſçavant Chriſolore Poëte célébre d'Athénes, qui étoit venu chercher un azile en des climats éloignés des fureurs

du Musulman barbare. Les Princes lui avoient demandé pour leurs Fêtes ses chansons immortelles. Il étoit suivi du jeune Philelphe avide des sons ses enchanteurs que le sage Vieillard tiroit de sa Lyre Divine. Ils s'assirent sur l'herbe, sous les feüillages épais au bord des eaux. Chrisolore chantoit ainsi. (*a*)

A qui te comparerai-je, ô Divine Poësie? Tu es le plus noble son de l'ame & de toutes les vertus qui l'habitent, du milieu desquelles on te voit naître comme une Venus nouvelle, comme une autre Pandore que tous les Dieux ont comblé de leurs dons. Ton lan-

(*a*) *Cui te, Musa, parem dices, animœque & quas fovet harum.*
Virtutum ipsa anima & dulces sibi jungit alumnas.
Nobilior Sonus! inde decens Venus altera nobis.
Exoriare aut dono omni cumulata Deorum,
Filia Vulcani?

gage deſcendu du Ciel ne craint point qu'un autre langage puiſſe lui être égalé. La Nature préſente à tes yeux ſon miroir de pur criſtal. Les Graces aux joües vermeilles t'apportent leurs fleurs nouvelles, & Venus y ajoute ſa régle d'or.

Si quelques vertus plantées par la main du Créateur germent dans le cœur des Mortels, c'eſt à toi, ô Fille du Ciel, à les hâter de paroître. Au commencement, elle raſſembloit autour d'elle les Peuples charmés par ſes doux accords. Alors elle chantoit l'Eternel qu'elle ſeule peut chanter. Elle donnoit aux jeunes Enfans des ſons harmonieux, qui honoroient la Vertu, qui couronnoient l'aimable Innocence. Elle chantoit & la Juſtice & les Loix ſalutaires, & la généroſité pour ſes Amis fidéles, & les tendres reſpects des Enfans pour leurs Péres, & l'Hymen aux

nœuds ſaints & inviolables, & le noble Courage qui ſe ſacrifie pour la Patrie, & la Pitié pour les Miſérables, & la Modération au front tranquile, aux richeſſes inépuiſables, avec ſa ſœur la Patience inaltérable dont les regards paiſibles n'ont jamais été obſcurcis par la ſombre Envie.

Ainſi que notre ame peut recüeillir les douces odeurs que les fleurs répandent dans les airs, qu'elle peut entendre les ſons & leurs divers accords, & que la Nature & ſon ſpectacle magnifique, les Cieux & leur vaſte étenduë lui ſont préſens. Ainſi dans la retraite la plus ſacrée, (*a*) dans un ſentiment plus intime, toues

(*a*) Comme entre les cinq Sens naturels un chacun eſt bien deſtiné & approprié à un certain ſujet ſenſible .... le ſentiment de l'ame doit avoir un ſpectacle, un mouvement, une affection qui ſoit propre, particuliére & naturelle. *Plutarq. contre Epic. ch.* 11.

les Vertus s'offrent à elle, & leurs traits Divins ne lui ſont pas étrangers. Elle voit, elle goûte, elle ſent la Vérité & ſon éternelle lumiére. La Juſtice telle qu'un rayon qui vient des Cieux, telle qu'une fleur détachée du ſceptre du Tout Puiſſant, & la Généroſité qui quitte la Terre ſur ſes aîles de pourpre aux yeux du Peuple qui l'admire, & la Bonté bien-faiſante belle comme le Soleil.

Quel ſon, quel langage ira donc fraper les touches divines auſquelles répond la bande immortelle des Vertus ? (*a*) Tes accens vainqueurs produiront ces merveilles

(*a*) Conſidérez ſi l'ame ne manie point les choſes Céleſtes par ces accords & mouvemens qui ſont en elle ... dont la premiére & principale puiſſance eſt viſiblement inſérée en l'ame, qui ſe montre elle-même accordante & obéiſſante à la meilleure & plus divine partie, toutes les autres y conſentant auſſi ..... à raiſon de quoi ..... les Théologiens du tems jadis, qui ſont les plus anciens Philoſophes, ont mis ès mains des Dieux des Inſtru-

O divine Poëſie ! toi qui as des ſons qui peuvent rendre l'Univers attentif. ! Avec ton aide la Vérité entrera triomphante dans nos cœurs ; telle qu'un Roi l'amour & les délices de ſes Sujets dont il eſt le Pére, qui revient de ſa Frontiére dont il a repouſſé l'Ennemi, & au bruit de tout ce que la joie a de tranſports, de tumulte & de pompe, r'entre dans ſa Ville couvert de gloire, & va ſe placer ſur le Trône que ſes Peuples lui élévent à l'envi. (*a*)

mens de Muſique. *Plutarq. de la Création de l'ame* 29 & 30. Telle eſt la ſublime Philoſophie de Platon. Poëſie charmante, pourvû que la Métaphore demeure ainſi générale & qu'elle ne ſoit pas continuée par une allégorie pénible & ſombre & difficile à ſuivre.

(*a*) Ce ſont les magnifiques idées de Pindare. Tantôt les Muſes annoncent & devancent le Vainqueur traîné dans ſon Char rapide : Tantôt elles lui élévent un Veſtibule avec des colonnes d'or, elles lui ouvrent les Portes ſacrées des Hymnes, elles le font monter avec elles dans leur Char.

O Philelphe, Philelphe ! en quels lieux crois-tu que m'ayent ſuivi les Filles défolées de Mnemoſine, ces Divinités célébres de la fameuſe Athénes, leſquelles j'emporte avec moi fugitif de ma Patrie ? (*a*) Ecoute ce langage obſcur, dans lequel je m'enveloppe. Ecoute ces chants que je confie à ce Rivage ſolitaire. Vieux Palais de Thébes tant vantée, & vous antiques Monumens de la magnificence des Rois de Perſe, qui montrez encore après tant de ſiécles vos Colonnes entiéres & la longue ſuite de vos Portiques ; pourquoi ſous la terre enſevelis ne vous cachez-vous plutôt aux yeux groſſiers de vos Peuples ſauvages ? Peut-être en pluſieurs années un ſeul Voyageur, peut-être

(*a*) L'Auteur fait alluſion à Enée, fuyant loin de la Patrie, chargé des Dieux de Pergame.

un Cytoyen d'Athénes qui fera naufrage ſur vos côtes, viendra vous admirer ; & ne pouvant ſe raſſaſier des graces durables qui ſont encore errantes dans vos débris, viendra regréter tant de merveilles qui paroiſſent gémir dans le ſein odieux de la Barbarie.

Chantez-nous quelqu'une de vos chanſons ſi célébres, me dira peut-être avec un dédain ſecret quelqu'un des Grands yvre du fol orgueil que ſes richeſſes lui inſpirent. Lui chanterai-je le Sage ſoûtenant d'un viſage égal les coups & les faveurs de l'aveugle Fortune, & refuſant de tenir d'elle ſa Couronne ? Il ne m'entendra point. L'Arbre de Minerve ne vient point dans tous les climats. Muſes, ſuivez-moi donc dans mes retraites ſolitaires. Ne me ſuffit-il pas de vos ſons enchanteurs ? Suſpendus dans les airs, ils retombe-

ſont dans mon ame comme une douce roſée qui r'anime l'Oranger languiſſant : Venez aux accens vertueux dont vous me nourriſſez. Déja, les Ruiſſeaux voiſins retardent leur penchant trop rapide. Déja les Chênes & leurs cimes verdoyantes paroiſſent ſenſibles à vos divins accords. Ainſi le Laboureur ſe délaſſe de ſes travaux pénibles, ou paſſe ſes jours de fête ſous l'épais ombrage de ſon vieux Ormeau l'ancien plaiſir de ſes Péres.

Chriſolore ſe léve après avoir fini ſes chants, & reprend le chemin de la Ville. O divin Poëte ! lui diſoit Philelphe, quels accents inconnus juſqu'ici viens-tu de me faire entendre ! Si notre Poëſie gardoit tous les traits que tu lui donnes, Reine majeſtueuſe, elle enleveroit les hommages des Mortels ; mais au contraire com-

me Captive deshonorée par l'Ennemi, elle ne ſçait plus que ſervir. Elle n'a plus ſes antiques ſons ſouverains des cœurs ; & marchant en ſa cadence vaine comme ſi elle étoit embaraſſée d'entraves, elle n'a plus que des parures relevées par leur clinquant. O mon Fils ! lui répondit Chriſolore, le Tout-puiſſant a doté l'homme avec magnificence; mais l'homme a ſçû corrompre tous les préſens du Ciel & les empoiſonner. Il abuſe de toi tous les jours, ô divine Poëſie ! comme de tout ſon autre langage : Si cependant c'eſt encore toi-même, lorſque tu n'as plus cette bouche féconde en merveilles. Si dans une coupe pleine d'eau tu verſes comme une teinture légére quelques gouttes d'un vin précieux, pourras-tu dire que c'eſt le vin de Chio, que c'eſt la merveilleuſe ſéve de Lesbos ?

O Muſes ! montrez une fois aux Mortels votre Sanctuaire !

En parlant ainſi, ils arrivent aux lieux où ſur un vaſte Amphiteâtre les Princes, les Princeſſes, les Héros & les Guerriers célébres s'aſſembloient à tout moment. Chriſolore ſe place ſur ſon ſiége. Il reſſembloit au Fils de Latone, que la Fable nous dépeint aſſis ſur la double Cime & environné de Héros, qui ſollicitent des Couronnes durables, & demandent que leur gloire ſoit marquée du ſceau immortel des Muſes.

Il prit en ſes mains ſa Lyre d'or. Il chanta d'abord l'Eternel (*a*)

(a) *Tùm Jehovam canit : Illius, illius omnia plena !*
Hunc ſonat ex imo fundo & nigris màre vaſtum
Vorticibus, Luxu & Tellus Regina ſuperbo.
Sublimique polo patris ſacra nuncia ſummi,
Sydera procedunt radiantùm more Deorum.

Tout eſt plein de ſa gloire, diſoit-il. Vaſtes Mers, ſa loüange ſort du ſein de vos profonds Abîmes, du fonds bruyant de vos Gouffres. La Terre ſe revêtira de magnificence pour l'annoncer. Les Aſtres la repétent ſans ceſſe dans leur longue courſe, pareils à une aſſemblée de Dieux éclatans.

Ovid. Metam. Pind. Olymp. Il dit enſuite, après avoir changé les cordes de ſa Lyre. O Muſe! remplis ma coupe d'un vin délicieux, je le préſenterai aux Rois; donne-moi des chanſons immortelles, j'en couronnerai les Guerriers, je chanterai leurs exploits.

Plaines de Créci, Rives de la Somme, comment tombérent ſur tes bords tant de Princes belliqueux, qui marchoient au combat pareils aux Enfans du Dieu de la Guerre? Les vaſtes Campagnes ont été couvertes d'armes dorées, les Champs d'Altilia ont

bû le ſang des Rois. Les eaux du Fleuve ont été cachées ſous les cadavres qui rempliſſoient ſon lit. Une Riviére de ſang couloit au-deſſous, la Mer en reçut les ondes enſanglantées. Parmi tant de Morts illuſtres, parmi tant de Guerriers moiſſonnés par Bellone, puis-je t'oublier, ô vieux Luxembourg, ô vaillant Roi de Bohéme ! Le Vieillard intrépide, quoiqu'il fût entiérement privé de la lumiére du jour, brûloit encore (ô prodige !) de la ſoif de combatre. Malgré les priéres de mille Princes, malgré les larmes de ton généreux Fils, tu prends en main la lance : déja conduit entre deux Guerriers, qui trembloient pour leur Roi, tu marches à l'Ennemi. Le ſon de tes armes appelle la Victoire. Il a fait mordre la pouſſiére à plus d'un Combatant. Mais le Démon de la Guerre eſt parve-

nu juſqu'à lui. Le Héros tombe. La Gloire eſt auprès de lui, & le reçoit dans ſes bras, & l'envelope dans ſon drap de pourpre. Ainſi une lampe dans le moment qu'elle va s'éteindre rend une plus grande lumiére. Ainſi le Ver précieux qui fait la ſoye, après avoir fourni ſa carriére, après avoir achevé ſa trame d'or, s'y enſevelit comme dans un tombeau Royal. Comment cet exemple, ô François! ne vous rendit-il pas invincibles? Que peut le Courage contre les Deſtinées cruelles? Que peut-il ordonner de plus que de mourir?

Et toi, généreux Edoüard, quels furent les ſentimens de ton ame attendrie, lorſque tu vis dans la plaine ton vaillant Fils ſe précipiter dans les hazards comme un Lion impétueux, porter par tout la mort, forcer la victoire, & bien-tôt après courant de tous côtés pour faire ceſſer

ceſſer le carnage inhumain, chercher au-delà de la victoire une gloire nouvelle, & paroître du milieu des horreurs comme un Dieu bienfaiſant. Tel le Roi des Airs, non content de fuir ſur ſes aîles puiſſantes loin des yeux des Mortels, s'éléve encore juſqu'à la Porte des Cieux. O Pére fortuné ! l'abondance de ta joie remplit tes yeux à cette vûë de douces larmes. De la Colline où tu étois porté, tu deſcendis ſuivi de tous tes Combattans au-devant de ton jeune Héros. Tu voulus toi-même honorer ſa victoire. Que la Couronne eſt belle de la main d'un Pére témoin de la vertu de ſon Fils ! Par ton ordre les Trompettes firent tout retentir de ſa gloire. Tes Soldats portérent ſon nom juſqu'aux Cieux.

Ainſi chantoit le ſçavant Chriſolore. L'auguſte Sigiſmond re-

tenoit à peine ſes larmes au récit de la mort de ſon illuſtre Ayeul. Le deſir de la gloire & de la loüange légitime s'élevoit dans les cœurs. Heureux, diſoient les Guerriers en eux-mêmes, heureux celui dont le nom eſt célébré par cette bouche divine! Heureux celui à la gloire duquel ce divin Poëte s'intéreſſe!

Il chanta enſuite la cruelle Emulation qui étoit entre les deux Peuples, que tant de liens devoient unir. (*a*) Il invoque ſur eux & ſur leurs Campagnes déſolées, la Paix ſalutaire portant en ſes mains les Epics dorés, & montrant ſur les

(*a*) Céſar, en parlant de l'Angleterre, dit que les bords de l'Iſle étoient habités par les Gaulois. Les deux Peuples (l'Anglois & le François) ſe mêlérent beaucoup depuis Guillaume le Conquérant, depuis qu'ils demeurérent ſi long-tems Maîtres de la Guienne & de la Normandie, & pendant toutes ces Guerres.

collines le Pampre verd & la Grappe vermeille.

Mais, ô divin Poëte, que tes accords étoient touchans, lorſque tu chantois la Religion captive ſous des Maîtres cruels & barbares! Tes accens plaintifs égaloient ceux du Fils d'Helcias pleurant nuit & jour ſur la triſte Sion, qui dans l'épuiſement où elle étoit ne pouvoit plus ſoûtenir ſes mains (*a*) languiſſantes, & de ſes foibles & pénibles ſoupirs repouſſoit à peine la Mort. Car tu chantois un Monſtre, dont la gueule ouverte comme l'Enfer, dévoroit l'héritage du Fils de l'Eternel. Tu chantois les Solemnités du Seigneur abolies, ſes Prêtres captifs, des cendres qui couvroient la Terre où peu auparavant ſes

(*a*) *Vox Filiæ Sion in te morientis & expandentis manus ſuas.* Jerem. V°.

Temples s'élevoient vers le Ciel : Dieu lui-même fuyant devant ſes Ennemis. Hélas ! diſois-tu encore, de quelque côté que je porte mes regards dans ce vaſte Univers, je vois l'Eternel irrité & les Anges de ſa fureur répandus en tous lieux.

Enfin, il chanta les Muſes, ſes chéres délices fugitives devant les Enfans des Scythes inhumains. Elles ſont ſemblables, diſoit-il, à une belle Princeſſe du Sang de France, que le Roi de Cypre ſe reſſouvenant de ſes anciens Foyers, de ſon ancienne Patrie, a demandée en mariage, & qu'une tempête a ſurpriſe en pleine Mer. Elle redouble ſes plaintes : Périrai-je enſevelie ainſi dans les profondes eaux, s'écrie-t-elle ! Héhas ! je ſerai peut-être jettée ſur quelque Bord ſauvage, où je me verrai le joüet d'un Peuple inſolent & bar-

bare. O Ciel ! conduis mon Vaiſſeau parmi des Peuples qui aiment la juſtice, qui cultivent les Loix, & qui après m'avoir recueillie honorablement, me renvoyent dans la maiſon de mon Pére, ou dans celle de mon Epoux.

Telles furent les chanſons du divin Poëte. Les applaudiſſemens s'élevoient de toutes parts, parmi leſquels le ſage Athénien conſervoit ſon ame tranquile, & regrettoit cependant ſes retraites profondes, dans leſquelles il ne ſe voit point obligé de flatter ou de ſervir. J'y retrouverai ma liberté, faiſoit-il repéter à ſa Lyre lorſqu'il étoit ſeul, j'y retrouverai une Muſe honorable telle qu'une Fille de Prince accoutumée à ſe plaire en ſes propres Vergers, & qui déployant ſa robe chamarrée d'or, ſe proméne à ſon gré dans ſes allées diverſes, ou s'aſſeoit à

l'ombrage de ſes Tilleuls charmans. (*a*)

CHANT VI.

LES Princes & les Guerriers avoient quitté leurs ſiéges, pour reparoître avec toute leur pompe. L'Embaras tumultueux renvoyoit de la Ville ſes profondes rumeurs, ſes longs frémiſſemens.

Après un court eſpace de tems les Cors de chaſſe Rivaux, des Trompettes Guerriéres, redou-

(*a*) *Ibo noſtra ubi Terpſichore, ſibi libera regnat,*
Principe nata velut ſuâ per viridâria pandens,
Quæ eſt induta ſtolâm diſtinctam purpurâ & auro;
Atque ut fert animus modò lenta ſub arbore pergens,
Strata modò ad ſpacia & poſitas longo ordine quercus.

blant leurs ſons éclatans, il s'éleve du côté de la Ville un tourbillon de pouſſiére qui dérobe le Rivage. Puis on apperçoit un Char ſuperbe emporté bien-tôt ſous les yeux des Spectateurs. Il étoit traîné par huit Chevaux de la couleur & preſque de la taille du cerf qui court dans les forêts, & qui portoient ſur leurs têtes des bois rameux que l'induſtrieux Ouvrier avoit revêtus d'or. Appris à dédaigner les Fleuves menaçans, à dompter ſous leurs piés les Flots écumeux, ils pouvoient dans leurs courſes rapides défier les Vents mêmes.

Au fond du Char, ſur un haut ſiége que ſoûtenoit une Aigle éployée portant dans ſon bec une fléche à la pointe d'acier, étoit aſſis l'illuſtre Empereur. La joie duë à la Fête comme ſous une voile retenuë paroiſſoit ſous

la majeſté de ſon front, brilloit dans ſes regards comme le Soleil qui éclate dans les extrêmités de la nuë. Sur le devant du Char trois jeunes Princes étoient debout, & ſoûtenoient ſur leurs épieux des rets de ſoye verd & or. Ils avoient chargé leur dos de l'arc & du carquois rempli de fléches. Le Prince qui étoit au milieu des deux autres aux bras nerveux. (*a*) (Car ils les avoit découverts comme il convient à l'équipage de Chaſſeur,) à la voix puiſſante, à l'air reſpirant les Batailles, étoit le Fils de l'infortuné Roi d'Epire. Caché ſous

(*a*) Alexandre Caſtriot Fils de Jean Roi d'Albanie, connu ſous le nom de Sçanderberg. Sa force étoit prodigieuſe. Il avoit accoutumé de combatre le bras nud. L'éclat qu'il fit dans le monde doit être rapporté à quelques années après le Siége d'Orléans. On a pris dans ce Chant la même liberté à l'égard d'autres perſonnes Illuſtres, ou de quelques événemens remarquables.

le nom d'un Prince étranger, & connu seulement de l'Empereur, il venoit d'arriver pour solliciter les Princes Chrétiens contre le cruel Amurat. A sa droite se faisoit remarquer le belliqueux Marquis de Misnie, (*a*) l'Ami inséparable de son Empereur, & à sa gauche l'illustre Prince des Transilvains au front noble & paisible. Bien-tôt il remplira aussi la Terre de ses Exploits. Sa gloire ira jusqu'aux Cieux. (*b*)

Un second Spectacle attire les yeux. Vingt chevaux pareils à ceux de Neptune, & plus blancs que la neige, & degoutans encore de l'onde humide, sortent

(*a*) Ce Marquis de Misnie, qu'on appelloit *Frederic le Belliqueux*, est l'Auteur de la Maison de Saxe d'aujourd'hui. Sigismond lui donna la Saxe au préjudice des Princes qui restoient de la premiére Maison de Saxe.

(*b*) Le fameux Huniade Vairode de Transilvanie.

du ſein de la Loire. Ils portoient ſur leur dos des Tritons, leſquels embouchant leurs trompes recourbées rempliſſoient le rivage de ſons que les antres ſourds ſembloient renvoyer. Par de longs cordons d'argent, le brillant Attelage tiroit une Barque flottante encore ſur le ſable. Les plus habiles Ouvriers de la Seine & de la Tamiſe y avoient employé tout leur art. Autour du riche Bateau ils avoient repréſenté une Mer, & ſes Eaux, & des Sirénes qui de leurs belles épaules ſembloient fendre les flots. Dans les roües, qui étoient cachées, des reſſorts dociles balançoient le Vaiſſeau, comme ſi ſe baiſſant & ſe relevant au gré des ondes il eût flotté ſur la plaine humide. Une belle voile d'azur que le zéphir enfloit, défendoit les rayons du Soleil. François, vous vîtes alors le Vain-

queur redouté de Verneuil pareil aux Rois! (*a*) La Magnificence, la Gloire, l'Autorité aux dignes regards l'environnoient. Il cachoit alors ſous un front ſerein l'ouvrage qu'il médite, la trame qu'il pourſuit nuit & jour. Cependant il avoit peine encore à diſſimuler ſa fierté ſévére. Dans la Gondole Angloiſe, ſe faiſoient remarquer Warvic le Capitaine le plus expérimenté qu'euſſent alors les Anglois, & le Duc D'Yorc qui renfermoit (*b*) ſous une vie tranquile & amie des plaiſirs, l'Ambition qu'il nourrit dans ſon ame, & Luxembourg qui joint au Sang le plus Illuſtre la gloire de mille exploits. De nouveaux Princes furent annoncés par mille Trom-

(*a*) Le Duc de Bedfort.

(*b*) Richard Duc D'Yorc qui commença les fameuſes diviſions de la Roſe Blanche & de la Roſe Rouge.

pettes dont les éclats multipliés ébranloient les airs, & sembloient y demeurer suspendus. Douze chevaux d'un noir parfait & luisant, a la tête relevée, au souffle courageux traînoient rapidement sur la terre qui en retentit un Château qui montre ses fortes Murailles, & ses hautes Tours, & ses Remparts inaccessibles. Tout à coup dans le milieu du Cirque, parmi un bruit de plusieurs tonnerres, la Citadelle s'évanoüit, ses piéces diverses tombent sur le sable. La fumée épaisse se dissipant, laisse voir les Princes François couchés sur un tertre de verdure, sur un gazon naissant que la foye avoit parfaitement imités. Leurs lances sont à leurs piés. Deux Palmiers d'or s'élévent des deux côtés ; & joignant leurs branches, forment sur eux une belle couronne, un ombra-

ge d'honneur. A leur Tronc ſont ſuſpendus les cuiraſſes & les boucliers. Les deux Princes ſur leſquels toutes les Princeſſes ont les yeux : c'eſt Du Maine, & d'Alençon. Ceux des deux côtés, c'eſt Vendôme Capitaine renommé, dont le noble front ſoûtient également ſa haute origine, & laiſſe augurer ſes glorieuſes deſtinées ; (*a*) & Richemont, dont la grande ame ſe peint en ſes nobles regards. (*b*)

Cependant le Pavillon du Duc de Bourgogne brille ſur le Rivage, & pareil au nuage vermeil de l'Orient éclairé des premiers rayons du jour, éclatoit en ſes voiles de pourpre que le Soleil qui les perçoit ſembloit allumer. Porté ſur quatre roües d'argent

(*a*) D'où deſcendent nos Rois.

(*b*) Frére du Duc de Bretagne, & Connétable de France.

pur, qui dans leurs mouvemens rapides rayonnoient de mille feux. Il étoit tiré par dix chevaux de couleur Iſabelle, tous ayant leurs piés d'une vive blancheur, tous ayant leurs crins treſſés avec des cordons d'or, tous relevés avec fierté, hâtant ſous eux les travaux de leurs jambes légéres. Ils venoient tous des bords du Bœtis, des Campagnes que le Xénil arroſe, des Haras du Roi qui régne dans Grenade, & qui en avoit fait préſent au Prince, lequel à ſon tour avoit envoyé au Roi Maure les plus beaux Tapis de ſes Manufactures. Les Courtines du Pavillon étoient relevées de tous côtés, excepté dans les fonds, par des Cordons aux glands d'or. Huit Colomnes d'argent déliées & travaillées avec beaucoup d'art ſoûtenoient le Dôme couvert d'une broderie d'or qui répan-

doit par-tout ſes rameaux ſuperbes. De riches Aigrettes agitées par les zéphirs flottoient au-deſſus. En-dedans, le Pavillon ſembloit avoir été tendu par les Graces mêmes d'un beau ſatin plus blanc que la neige, où ſous l'or & la ſoye paroiſſoient par un heureux miracle toutes les beautés de la Nature, & les dons dorés de Cerés, & les préſens variés de Flore, & les fontaines aux flots argentés, aux rives fleuries, & le raiſin ſous ſon pampre verd, & les fruits nouvellement cueillis de Pomone.

Moins gracieux eſt le ſéjour des Dieux du Printems, endormis ſur une colline verdoyante des Iſles fortunées, ſous une nuë argentée, & parée des couleurs brillantes d'Iris.

Une harmonie divine rempliſſoit les airs. Les ſons enchanteurs

endormoient le Tumulte. Les plus douces voix mêloient leurs accords aux inſtrumens divers. Attentif & charmé le Silence avide en rempliſſoit tous ſes ſens.

Philippe paroiſſoit au milieu de ſon Pavillon. Son Collier de diamans qui jettoient un éclat infini faiſoit reconnoître le Prince. La ſplendeur de la Maiſon de France obſcurcie ſur la tête des autres Princes, & ſur celle du Monarque même, brilloit en lui ſeul. Ainſi un Arbre autrefois la gloire des forêts qui ſe voit dépoüillé de tous ſes rameaux juſqu'à ce qu'ils pouſſent de nouveaux rejettons, montre ce qu'il étoit par la ſeule branche qui reſte ſans être endommagée, pareille elle ſeule à un grand arbre. L'Europe n'avoit point de Potentat qui égalât le Prince en richeſſes, en gloire & en puiſſance. Il étoit accompagné

pagné du Comte de Nevers Prince de ſa Lignée, & des deux Lions des Alpes, le Duc de Savoye, & le Prince qui régne dans Orange & dans ſes délicieuſes Campagnes.

Des Murs d'Aurélia, naguére le triſte theâtre de Bellone, & qui en montre encore toutes les horreurs, on pouvoit voir la pompe magnifique des Princes, & leurs Fêtes brillantes. Quelqu'un du Peuple parloit ainſi du haut de ſes Remparts : Quelle étrange diverſité méne les choſes humaines! Les Deſtinées enferment l'homme dans leur cercle qui revient tous les jours, Deſtinées preſque toutes ſiniſtres, parmi leſquelles, s'il en eſt quelque heureuſe, elle eſt comme le ſoûrire d'un Malade ſur ſes joües exténuées.

Muſe, dis-moi les Princeſſes &

les Dames qui embellirent cette Fête. Plutôt on compteroit les fleurs que le Printems fait éclore. On remarquoit dans leur nombre la Reine de Sicile (*a*) la plus heureuſe des Méres, revérée de tous les Rois, célébre par ſa ſageſſe & par ſa prudence. On y voyoit auſſi la Mére du Roi des François. Ses regards étoient ſombres, ſes joües étoient flétries. Elle attiroit peu les yeux. On ne les levoit ſur elle que pour déteſter ſes funeſtes caprices. Voyez cette Mére injuſte, diſoit-on, elle eſt la cauſe de tous nos malheurs & de la Guerre ſanglante qui déſole nos Rives.

A ſes côtés étoient la Reine d'Angleterre ſa Fille, belle ainſi qu'une Reine doit l'être, d'une

(*a*) Ioland d'Arragon Mére des Rois de Sicile, du Comte Dumaine, de la Reine de France.

beauté que la Majeſté couronne. Avant ſon Mariage la France croyoit pouvoir fléchir & captiver le Roi Anglois, en faiſant briller à ſes yeux les graces de la Princeſſe. Il en fut épris d'amour : J'aurai cette belle Princeſſe, dit ce Roi le plus fier des Princes aux ſiens dont il étoit environné ; je l'aurai, & pour ſa dot encore le Royaume de ſon Pére. La mort rompit les projets du redoutable Conquérant & le cours de ſes victoires. La belle Reine avoit perdu ſon Epoux depuis cinq hyvers. Du haut de ſon ſiége elle ſuivoit des yeux un Chevalier Anglois, le beau Tudor. Elle ſuivoit des yeux l'Aigrette de diamans qui brilloit ſur ſon caſque, & dont elle lui avoit fait préſent ; car ayant pû deſcendre à d'indignes amours, elle s'étoit unie par un mariage ſecret

(*a*) à ce Chevalier au nom jusqu'alors inconnu. La Fille du vieux Roi de Portugal, la Ducheſſe de Bourgogne brilloit dans les plus riches atours. Elle étoit nouvellement mariée au Duc ſon Epoux, dont la Flotte triomphante l'avoit amenée des Rives lointaines du Tage doré, des bords où l'Univers commence. (*b*) Bruges fut remplie de leurs Nôces magnifiques. L'Océan en admira l'appa-

(*a*) Owen Tudor Ayeul de Henry VII. Roi d'Angleterre.

(*b*) Afin de faire une plus ſenſible alluſion à la conquête de la Toiſon d'Or des Argonautes. C'eſt ſans doute à l'occaſion de ſon Mariage avec Iſabelle de Portugal que le Duc de Bourgogne inſtitua l'Ordre de la Toiſon d'Or. C'étoit le troiſiéme Mariage de ce Prince. Je m'étonne qu'on puiſſe aller chercher ailleurs l'occaſion qui donne lieu à la naiſſance de cet Ordre. Il fut inſtitué la même année du Siége d'Orleans en 1429 au mois de Janvier: mais c'étoit le mois de Janvier qui ſuivit le Siége. L'année ne commençoit alors qu'à Pâques.

re il ſuperbe. Le Prince pour ſignaler ſes amours, pour les rendre à jamais célébres, choiſit dans ſa Cour nombreuſe les plus renommés Guerriers, & les décora d'un Collier d'honneur, & d'une Toiſon d'Or qui flottoit ſur leur Baudrier. Les Princes & les Rois tinrent à honneur de s'en voir parés. La Princeſſe s'entretenoit avec ſes deux Belles-ſœurs les Ducheſſes de Bedfort, & de Guienne, (*a*) qui lui nommoient les Chevaliers qui paroiſſoient dans la carriére.

Ne crains pas que je puiſſe t'oublier, ô d'Alençon, la plus belle des Princeſſes ! Lorſqu'on te voyoit auprès de ton Epoux,

(*a*) Sœurs du Duc de Bourgogne; la Ducheſſe de Guienne étoit mariée au Comte de Richemont. Elle ne quitta point ſon nom de Ducheſſe de Guienne, qu'elle portoit à cauſe de ſon premier Mari, Fils de Charles VI. Roi de France.

Epoux le plus beau des Princes ; tout le monde applaudiſſoit à une ſi heureuſe alliance, lorſque tu brillois en tes joües de roſes, lorſqu'il élevoit ſon front généreux. Auprès d'elle étoit l'infortunée Comteſſe de Hollande. L'amour dont elle avoit été le joüet miſérable lui avoit treſſé une longue chaîne de malheurs. (*a*)

Trois jeunes & belles Princeſſes s'etoient raſſemblées en un même endroit, comme les trois Graces qui aiment à ſe trouver enſemble, comme trois fleurs d'une beauté exquiſe qui ne ſont point faites pour être ſéparées. Celle-ci, dont les yeux reſpirent la douceur, c'eſt l'aimable Penthiévre. (*b*)

(*a*) Son Hiſtoire eſt trop longue pour être inſerée ici.

(*b*) Nicole de Bretagne Comteſſe de Penthiévre, en qui finit la maiſon de Blois qui avoit diſputé ſi long-tems la Bretagne. Louis XI. acheta d'elle les Droits qu'elle avoit à cette Duché.

Dans elle finit la gloire d'une Maiſon illuſtre, & la longue ſuite de tant de Héros. Elle étoit promiſe au jeune ſaint Sévére, qui dans les couleurs de ſa Maîtreſſe ſuivi de ſes beaux Pages, preſſoit les flancs d'un cheval, qui bondiſſoit ſur l'aréne. Celle-là, c'eſt la jeune Dinan, qui dans ſa taille admirable s'élevoit comme le droit palmier. Son cou d'albâtre ſembloit être le miracle récent du Sculpteur charmé de ſon propre ouvrage. Sa beauté ſera funeſte à ſon Epoux, qui périra par le noir complot de ſon Rival criminel. (*a*) Aimable Prince, il charmoit tous les cœurs par ſon air de bonté répandu ſur ſon viſage. Seulement ſon front paroiſſoit obſcurci par une ombre légére, que l'Infortune qui avoit aſ-

(*a*) Il y a des Hiſtoriens qui parlent mal de la vertu de cette Princeſſe, il y en a d'autres qui en parlent avantageuſement.

fisté à sa naissance y avoit laissé. Il se faisoit alors distinguer dans son char aux roües d'argent, dans le superbe équipage de son Frére. Sa noblesse nombreuse l'environnoit.

Entre ces deux belles Princesses tu brillois, belle d'Armagnac, tendre Enfant par les Jeux & les Ris embelli, aux regards lumineux comme l'Aube du jour. Hélas! Ne benis point le Ciel de ces présens funestes! Puisses-tu n'être point si belle aux yeux de ton Frére! Malheureux Prince! choisis parmi les Filles du Roi, qui te recherchent: Marque ta conquête parmi les plus belles Princesses, qui te souhaitent toutes pour Epoux. (*a*) Seulement détourne les yeux de celle que le crime seul peut t'associer. Pareil à un Roi, il paroissoit

(*a*) Il l'épousa enfin publiquement, ce qui lui attira bien des malheurs. Le Pape l'excommunia, le Roi lui enleva ses Etats ou ses terres.

dans

dans ſon char magnifique accompagné de ſes quatre Barons.

Les Comtes de Foix, d'Albret & de Cominges ſuivis de leurs Vaſſaux nombreux rempliſſoient le champ. Enſuite parûrent en leurs trains ſuperbes & Rohan neveu de pluſieurs Rois, & Vaudemont au ſang illuſtre, & le puiſſant Tancarville, & les Châtillon, & les Montmorenci, & les Dreux, & les Courtenai, qui comptoient en ſoupirant des Rois parmi leurs Ancêtres, & Perdriac qui avoit fait périr indignement un célébre Guerrier qu'il ſurprit ſur les rives verdoyantes d'Eraut (*a*). Et le

(*b*) Perdriac de la Maiſon d'Armagnac qui tua le Marechal de Severac contre lequel il étoit indiſpoſé, parce que le Maréchal avoit légué tous ſes biens au Comte d'Armagnac ſans lui en faire part. Il le fit tuer au château de Ganges dans le bas Languedoc. Le château de Gange appartenoit alors à la Maiſon de Pierrefort dans laquelle une d'Armagnac étoit entrée.

Maréchal de Rais (*a*), qui effaçoit les Princes-mêmes par ſon luxe & par ſa dépenſe. L'Impie ! Il ne connoiſſoit aucun frein dans ſes débauches. Du Ciel dont il bravoit le Dieu qui y habite, il paſſoit en la Terre; & dans le ſein palpitant de jeunes enfans ravis à leur Mére, & qu'il égorgeoit dans les cavernes ſecrétes, il cherchoit un heureux avenir. Tel le Voyageur égaré dans la nuit obſcure implore quelque foible lueur, & roule cependant dans les noirs précipices, dans les torrents bruyans en leurs antres ténébreux.

La troupe des Guerriers qui dé-

(*a*) Ce Maréchal étoit de la maiſon de Laval. Il conſuma en folles dépenſes plus de deux cens mille Ecus d'or dont il avoit herité à 20. ans. Quelque part qu'il allât, il menoit une troupe de Femmes, de Comediens, de Muſiciens, de Devins, de Sorciers, & nombre infini de chevaux de main. Il fut condamné à être brûlé vif dans la prairie de Nantes,

fendoient Orleans mêlés avec les fiers Combattans qui l'aſſiégeoient, & qui ſe donnoient des marques d'une eſtime mutuelle, attire tous les yeux. Un murmure flateur ſe répand par-tout comme un vent favorable. Leur haute vertu fait diſparoître tout le vain ſpectacle. Les Princes eux-mêmes ſont attentifs à les admirer. Ainſi un Monarque puiſſant ayant fait amaſſer à grands frais les buſtes des grands Hommes, en orne ſa galerie exhauſſée, & place ſous ſes yeux la gloire de pluſieurs ſiécles.

Vous vous mêlâtes parmi eux, la Fayette, Gaucour, Barbazan. Vous leur portâtes un nouvel éclat, Héros illuſtres dont la France conſacra les noms chéris au bas des Trophées de ſa liberté: Capitaines renommés, ſoit qu'il fallût captiver la Victoire par la ſageſſe impérieuſe de vos conſeils, ſoit

qu'il fallût la forcer par une fermeté inébranlable.

Quels furent les autres Guerriers dont ces Fêtes montrérent la fuite redoutée? Je nommerai le Bâtard d'Alençon le plus intrépide des Guerriers, & Maillé que ſon Roi appelloit du titre glorieux de ſon Etendart, & Coetivi, & Coningant & Rembures, & la Faille qui fit conſumer au pied des Murs de Montargis l'Anglois déſeſpéré, & celui qui manqua de peu la plus riche proye Fermanville, & Fragence qui perça ſeul juſqu'aux Drapeaux Ennemis & y troubla la Victoire qui s'y tenoit retirée depuis long-tems; & ceux dont la valeur défendoit la Moſelle & le Rhône, Baudricourt, & Groſlée; & Roüault, & Jalognes, & Tiembroue, & le jeune Loheac; qui n'achevoit point encore ſon quatriéme luſtre, & qui depuis pluſieurs

printems avoit mérité les premiers honneurs de la bravoure; & Giron, & la Paliére, & S. Simon, Guerriers qui méritez chacun votre couronne; & toi jeune & sage d'Aubusson, à qui de si glorieuses destinées sont promises (*a*). Car le songe que ta Mére avoit fait, lorsqu'elle étoit prête à te mettre au monde, étoit connu de tous. Elle croyoit être en pleine Mer, & se voir attaquée dans le Vaisseau où elle étoit, avec bien des Princes & des Rois tels qu'on conçoit que le sommeil les représente confusément. La Mére voit sortir son Fils du sein des Eaux, & de l'éclat seul de son glaive dissiper les nombreux Pirates. Ce songe fut souvent répété au Jeune-homme, qui dans son cœur géné-

(*a*) Ce fut ce Grand Maître de Rhodes qui défendit sa Ville contre la formidable puissance de Mahomet II.

reux ſentoit ſécrétement ſon courage aſpirer à de grandes choſes. O! pourquoi ai-je entrepris une ſi longue courſe? Pourquoi ne puis-je m'arrêter parmi tous ces Guerriers, pareil au Voyageur preſſé, qui trouvant en ſon chemin un valon delicieux voudroit y fixer ſon ſéjour, & quitte à regret la longue allée des Saules plantés ſur la rive d'un Canal tranquille, & le pommier qui s'étendant à l'entour dans un cercle parfait, reléve ſes branches vers le Ciel, & l'éternel Oranger qui montre aux yeux réjoüis ſon fruit doré, & le Grenadier chargé déja de ſes fleurs éclatantes.

Cependant n'ai-je point encore à dire? Et ceux qui devançoient leur Roi victorieux (*a*). Maillé, Beauvau, Coſſé, Clerambaut, & les Ventadour, les Darpajou,

(*a*) Le Roi de Sicile.

les Joyeuſes, les Latour, les Polignac venus du bord du Rhône; & ceux que la Somme envoyoit, les Longueval, les Reucourt, les Maucourt, les Moüy; & ceux des Pirenées, qui gardoient pour leur Roi un ſecret penchant, qui ne ardera pas à ſe montrer. Duras, Montferrand, l'Anglade, & toi trop incertain pour le parti que tu as une fois choiſi, infortuné l'Eſparre, (*a*) avec ton couſin Madaillan dont la haute généroſité pour ſes Amis fidéles fut célébre; & les Beaumont, & les Grammont toujours Adverſaires, & les deux Caumont, qui ayant pû ſe voir diviſés, ainſi qu'il ne convient pas à des Fréres, peuvent combatre ſous des Enſeignes oppoſées & Ennemies. Et vous, Bretons fidéles, Maleſtroit, Dinan, Beaumanoir, Molac, d'Araugour, & tant

(*a*) Il eut enfin la tête tranchée à Bordeaux.

d'autres, (car les puis-je tous dire?) brillans dans leurs Blasons divers, montés sur leurs coursiers superbes, sur lesquels résonnent les armes éclatantes d'or.

Du côté des Anglois se faisoient remarquer les Montberon, les Bournonville, les Lisle-Adam, les Candale, & les Surienne parmi les Comtes de Kent & d'Hutington, les Mowbrai, les Charleton & les Bohum, Guerriers que décoroit la Jarretiére de la belle Comtesse de Salisberi; comme si au redoutable Baudrier de Pallas, on joignoit le Ceste gracieux de la Mére des Amours.

Les Guerriers de la Cour de Bourgogne se distinguoient par leur magnificence. Celui que tu vois remarquable entre tous les autres, c'est Toulongeon un des plus grands Capitaines qu'ait l'Europe, & de l'expérience la plus

consommée. Près de lui voyez l'indomptable Vergi, avec de Vienne, Châtelus, & Beaufremont, & le vieux Roubaix Chevalier célébre, chéri de tous les Princes qui prenoient plaisir à lui faire conter les Batailles diverses où il s'étoit trouvé : (*a*) & la funeste journée de Nicopolis, qui vit périr sur son bord étranger des légions de Noblesse Françoise, comme s'il n'en périssoit pas assés dans leurs propres Campagnes : & la malheureuse expédition d'Afrique, & les

(*a*) Sous cette sépulture est le corps de.... qui traita & conclut la noble Alliance & Mariage entre M. le Duc de Bourgogne & Madame Ysabeau Fille du Roi Jean de Portugal sa chiére Compagne, & passa les périls mortels de plusieurs Batailles arrêtées contre les Infidéles, c'est à sçavoir en Hongrie, en Barbarie, lorsque le Siége fut devant la Cité d'Afrique ; en Prusse contre les Létaux (sans doute les Lithuaniens) par deux voyages qu'on dit Rezes & en Cypre.... Mort en 1449. à l'âge de 80. ans. Epitaphe rapportée. *apud Gallo-flandriam Buſclivi.*

guerres opiniâtres des Chevaliers du Nord, & la sageſſe de Jagellon, & le courage indomptable de Vitold (*a*), qui n'avoit pas craint de ſe meſurer au fier Vainqueur de Bajazeth. Il racontoit comment, avec les Princes Chrétiens d'Orient, il avoit vû la Cour barbare du Conquérant du Jaxarte, (*b*) & le terrible ſpectacle que le Roi des Ottomans priſonnier y offroit aux yeux. Ce miſérable & ſanguinaire Vainqueur (*c*) dans les plaines de Nicopolis, enfermé dans une cage de fer, ne vivoit que de vils reſtes qu'on lui jettoit comme à un chien enchaîné. A ſes yeux ſa Femme Princeſſe du ſang Royal

(*a*) Ou Witocq, qui perdit la bataille contre Tamerlan.

(*b*) Le fameux Temir ou Tamerlan.

(*c*) Bajazeth, qui fit égorger après la Bataille de Nicopolis qu'il gagna, un nombre infini de Chrétiens. Il ne mourut qu'environ l'année 1410.

ſervoit toute nuë l'inſolent Vainqueur ; & préſentoit les coupes. Le Tyran, lorſqu'il montoit à cheval, fouloit ſous ſes pieds le Roi vaincu, & le preſſant dans la pouſſiére, ſe relevoit triomphant dans ſon orgueil barbare. Hélas ! diſoit le vieux Chevalier, juſqu'où le Tout-Puiſſant peut-il humilier les Rois ! Il ne peut mieux préparer ſes châtimens ſévéres, que lorſqu'il fait ſuccéder à un haut dégré de gloire les humiliations honteuſes. Sagedo Hiſt. des Turcs.

Bedfort, dont la jalouſie ſe réveille à la vûë des Princes & des Guerriers François, & qui d'ailleurs nuit & jour attentif à ſes projets en portoit par-tout les penſées, & agitoit dans ſon ame au milieu même des Jeux ſes diverſes entrepriſes, pareil à l'Aigle qui ſemble ſe joüer dans les airs, & cependant attache ſes yeux perçans

ſur ſa proye ; s'adreſſe ainſi aux Princes, qui étoient dans le pavillon magnifique de Philippe. De l'Onde incertaine ſur laquelle je ſuis porté, Princes, recevez-moi ſur vos Bords heureux, ſur votre Rivage enchanté. Vos plaiſirs mêmes, Seigneur, (il parloit au Duc de Bourgogne) reſpirent la grandeur & la gloire du Prince qui les a ordonnés. Si Aglaé avoit tendu le pavillon (*a*), ſi Venus devoit l'habiter, il ne pourroit être ni plus gracieux, ni plus ſuperbe.

Dès que le Prince Anglois eut pris place, il parla ainſi. Tandis que ſous les yeux des Princeſſes les autres Guerriers rompent leurs lances, preſſent les flancs de leurs courſiers, font voler leurs chars dorés ſur le ſable, faiſons-nous des Jeux plus dignes de nous. Combattons pour des prix auſ-

(*a*) Une des Graces.

quels il nous ſoit plus glorieux d'aſpirer, acquerons avec plus de gloire des Provinces entiéres. Cette Ville, (il montroit Orléans) la derniére eſpérance de notre Ennemi, ne ſe défendra pas longtems contre mes armes. J'ai mené juſqu'ici l'Empereur & ſes Princes, afin qu'ils viſſent de leurs yeux & notre puiſſance, & l'extrémité où j'ai ſçû réduire cette Ville célébre. L'ouvrage étant auſſi avancé qu'il l'eſt, je ne crois pas qu'ils puiſſent me propoſer de l'abandonner. Non, Princes, ſongeons ſeulement à nous délivrer une fois pour toujours d'une guerre importune.

Environnons de tous côtés ce Royaume, qui ne peut plus ſe défendre. Partageons entre nous ſes belles Provinces. Du pied des Alpes, ô Princes, étendez-vous juſqu'au Rhône. Puiſſent même ſes flots rapides couler dans le milieu

de vos Conquêtes! Et vous, généreux Philippe, tandis que je m'étendrai vers la Mer, vous des Campagnes qui voyent naître la Seine avancez vos progrès au delà de la Marne & de la Saone. (*a*)

Albion entendit le complot des Princes. (car dans le plus haut des airs les Dieux peuvent recueillir les paroles des Humains.) Cette Fête ne devoit donc me causer que de vaines alarmes, s'écrie-t-il transporté de joye, & tous ces projets de Paix se dissipent dans les airs. Bedfort, mériterois-tu de gouverner ta fiére Nation, si tu pouvois te laisser fléchir, si tu pouvois abandonner comme un Enfant facile des desseins qui te couvrent de gloire? Je ne veux point que sans moi la ruine de la France s'achéve. Je veux aussi donner

(*a*) Le Duc de Bedfort lui fit offrir la Champagne & la Brie.

mon coup à cet Arbre, qui déja prépare ſa chute. Le Monarque François léve une redoutable Armée parmi ſes Peuples dont la Méditerranée termine les Campagnes. J'irai l'arrêter, j'irai enlever cette derniére & unique reſſource qui reſte à mon Ennemi. L'Amour, l'Amour me rendra encore ici ſes bons offices. Je me tranſporterai dans ſon Empire. Je ſçai qu'il ne me refuſera pas. Allons, je laiſſe volontiers l'image des Combats, puiſque bien-tôt je dois en revoir de véritables.

O France ! le ſpectacle amuſant des Princes, le riche appareil de leurs Fêtes cachoit donc à tes yeux ta ruine prochaine! Ainſi par une chaleur accablante les Nymphes prennent le frais dans un bois écarté, tandis que ſous l'Horiſon le pluvieux Vent du Midi eſt allé chercher l'Orage.

Albion, plein des eſpérances qu'il a conçûës, ſe tranſporte aux climats où le perfide Amour a établi ſon Empire. Là, dans un calme profond des Charmes partout répandus s'attachent à tous ceux qui approchent de ces bords l'Air chargé des plus doux parfums y porte juſques dans l'ame une ſécréte (*a*) langueur, & l'Indolente enchantereſſe. Ce n'eſt qu'ombrages ſecrets, que rives charmantes, que prairies éternelles ; mais les fleurs y portent partout les poiſons les plus ſubtils. Un large Canal tranquille comme la glace la plus unie partage ces belles Campagnes, & épand ſon onde tranſparente, qui ſe cache aux yeux elle-même pour laiſſer voir tout ſon gravier. Sur la Rive enchantée

(*a*) *Statim ventus quievit atque malaciâ fuit cum veneti ſilentio ; ſopivit autem fluctus Dæmon.* Hom. odyſſ. 12.

le

le Démon dangereux a placé ſon Trône, ſur lequel il eſt aſſis à demi couché ſur des roſes nouvelles. Les plus vives fleurs compoſent ſa couronne, la tendre jeuneſſe brille ſur ſes joües riantes. Sur ſa tête s'éléve comme un dais gracieux une gaze de pluſieurs couleurs pareille à l'écharpe d'Iris. Un Zéphir aux aîles argentées & tranſparentes ſoûtient ce voile gracieux, & paroît l'enfler de ſa douce haleine. Le Démon perfide voulant par-là déguiſer ſon origine, appelle la belle (*a*) Iris ſa Mére, & nomme ſon Pére l'aimable Zéphir : Tandis que ce fut le Vent brûlant du Midi, qui, embraſſant dans les airs une nuë noire & chargée de la malediction céleſte & des ardeurs criminelles de la Terre, lui fit concevoir le Mon-

(*a*) *Iris mixta zephiro genuit illi Cupidinem.* Apud Plutarch. *de Amore.* 26.

ſtre funeſte, qui ſous des traits impoſteurs ſe montre le Rival indigne du pur Enfant de l'Olympe azuré, du véritable Amour qui porte en ſes mains les liens ſacrés.

Sous le Thrône du Dieu eſt une priſon obſcure, un antre ténébreux. Sous ſes pieds il en preſſe le ſoupirail, avec lequel il renferme mille Monſtres qui brûlent de s'échaper. Là, la Paſſion aux yeux ſanglans, aux joües tremblantes, pourſuit ſans vouloir rien entendre les fureurs qu'elle a une fois conçûës. Là, gémit la Jalouſie, qui ſe dévore elle même nuit & jour, elle tient ouverts ſes yeux enfoncés. Les Soupçons nombreux l'entourent. Là, ſont emportés dans une roüe qui tourne ſans ceſſe, les Caprices bizarres, qui ſe cherchent, & ſe fuyent les uns les autres. Celui qui n'eſt point ſenſible à de juſtes

vœux, pourſuit le fugitif, qui trouve à ſon tour un rébelle. Celui-ci rebuté par un autre, qui ſe hâte de s'échaper vers l'ingrat Objet qui tourne ſes yeux d'un autre côté, où il n'éprouve lui-même que des dedains dont un autre le venge ſans être plus heureux.(*a*) C'eſt ainſi que l'odieux Démon, banniſſant avec ſoin toute flamme mutuelle, ſe fait un cruel jeu d'aſſortir de cette façon pleine de malice les Cœurs miſérables qu'il tourmente.

Le fier Albion s'humilie en la préſence du Dieu dont il implore le ſecours. Sa bouche cherche alors les accens flateurs, les paroles engageantes. Tel l'âpre Tyran des Monts (*b*) Riphées,

(*a*) *Sic viſum Veneri cui placet impares*
Formas, atque animos ſub juga ahënea
Sævo mittere cum joco. Horat. *Ode ad Tibull.*

(*b*) *Parat ille decentes,*
Hîc tibi blanditias & mollia verba, Cupido!

ſi jamais il a aimé la Nymphe Orythie, oublioit ſa rudeſſe ſauvage, & ſentoit expirer ſon ſouffle impétueux aux piés de ſa belle Amante, pareil au léger Amant de Flore. O puiſſant Dieu dont tout l'Univers reconnoît l'Empire, diſoit Albion, dont l'aimable Puiſſance enchaîne toute la Nature! c'eſt à toi à qui je dois mes Conquêtes, & la honte de mon Ennemi. Achéve, ſi tu prends quelque plaiſir à te voir ſi ſouvent implorer par le Fils du vieux Océan. Le Monarque François des extrêmités de ſon Royaume méne contre moi de redoutables Légions. Endors-le par tes charmes amoliſſans, retiens-le Captif & inutile dans tes liens, enyvre-le de tes plaiſirs. Ainſi puiſſent les

Qualis Ryphæus Boreas, ut fabula finxit,
Perflat Orythiam tenuiſque ſuſurrat amores
Omnia vel zephiro ſimilis tibive, alme Favoni,
Et ponit fera corda venitque tepentibus alis.

extrémités de ton Empire être toujours les mêmes que celles de l'Univers. Puiſſes-tu toujours tenir dans tes mains les Deſtinées des Peuples, & faire à ton gré les révolutions diverſes.

Fils renommé de l'Océan, lui répondit l'Amour, je ne veux point me faire un mérite de t'obliger, lorſque tu me rends un ſervice ſignalé. Que demandé-je autre choſe que de me faire d'illuſtres Eſclaves parmi les Humains, comme le Chaſſeur ravi de joie lorſqu'on vient lui montrer la plage où repoſe ſa proye? Jy trouve encore à combattre une vertueuſe Princeſſe, dont la ſageſſe m'offenſe. Qu'avec ſa beauté elle ſe montre une redoutable Rivale, qu'avec ſa vertu elle ſoit comme le Bouclier qui défend ſon Epoux, nous verrons à qui de nous deux reſtera la victoire.

Albion, ayant trouvé l'Amour favorable, quitte le Rivage enchanteur ; & déployant ſes aîles puiſſantes, hâte dans les airs ſon vol impérieux. Ainſi un Bâtiment Anglois, après avoir établi ſon commerce chez l'Aſiatique, amoli dans ſes beaux climats, reprend la route d'Europe, & fend les flots chargés de richeſſes de l'Orient, & rempli de la joie de tous ſes Matelots. Tel Albion fendoit les airs. Les ſons de la Trompette céleſte frapérent ſon oreille. Les éclats de l'airain ſonore étoient portés dans toutes les parties de l'Univers, pour en convoquer tous les Dieux, pour les appeller à une Fête qui doit être célébrée dans les airs au-deſſus de la tête des Princes, au-deſſus d'Aurélia. Le fier Génie ſe hâte de s'y rendre.

Les Etoiles réparoient l'abſen-

ce du Jour chaſſé par la Nuit, qui parut à ſon tour avec ſa robe d'argent. Les Dieux étendirent entre la Terre & eux une ſombre nuë pour ſe cacher aux yeux des Mortels. Il eſt arrivé plus d'une fois que lorſque les Dieux des Nations s'etoient ainſi aſſemblés dans les airs, les Peuples ont vû à travers la nuë qui s'étoit déchirée comme une Aſſemblée confuſe de Combatans qu'ils avoient peine à diſcerner. Faciles à s'effrayer, ils croyent que les Malheurs & les Guerres ſanglantes leur ſont prédits. A cette fois ils euſſent pû en tirer un triſte augure. L'événement eût répondu à leurs alarmes, quoiqu'il eût dû ſembler que la Joie paſſant de la Terre dans les Airs promettoit des jours heureux. Mais ſouvent derriére un beau Jour le triſte Avenir ſe cache, & prépare les maux.

Sous la main des Dieux les nuës prenoient mille couleurs diverſes, mille figures différentes. Là, elles ſe façonnent en Chars éclatans, en Caléches galantes : ici en Gondoles ornées de Voiles d'une couleur de roſe vermeille, en Nacelles, au haut deſquelles flottent mille riches Banderoles.

Autour de la vaſte Place qu'occupoient les Dieux, des nuës diſpoſées comme de hauts Murs & pareilles aux glaces les plus éclatantes, ramaſſoient la lumiére des Etoiles & de Diane qui n'avoit jamais eu tant d'éclat. Un jour charmant éclairoit ce Cirque admirable & immenſe. Les nuës ouvertes dans les quatre coins donnoient entrée aux haleines des Vents ; leurs ſoufles ménagés alloient animer toutes ces figures infinies en nombre.

D'un côté on voyoit ſur le Sol ſolide

ſolide d'une nuë glacée, des Traîneaux rapidement emportés. Plus loin les Dieux des Iſles & des Riviéres, couronnés de roſeaux dans leurs Bateaux dorés, & peints de mille couleurs, dans leurs Canots admirables & déliés ſur leſquels étoient des Paraſols précieux, dans leurs Chars formés par des Conques plus belles que la nacre, & que la perle, ſe faiſoient traîner par des Dauphins bondiſſans, par des Crocodiles qui gémiſſoient comme des enfans plaintifs, par des Baleines qui faiſoient avec leurs narines un flux & reflux de l'onde, par des Monſtres Marins aux yeux enflammés, aux bouches fumantes. Célébre Ville de Neptune, tu ne vois rien de ſi beau dans ton Golphe, lorſqu'une Flotte gracieuſe de mille Poupes dorées ſortant de tes Canaux

nombreux accompagne leur Prince, qui vient au nom de l'Etat épouſer Amphitrite, & lui donner l'Anneau nuptial ; tandis que les Nymphes de la Mer dans leurs grottes profondes, ou ſur la ſurface des Eaux dans les Plages lointaines, vont célébrer la fête de leur Reine.

Dans l'éloignement, d'autres Dieux avoient élevé des Pyramides, dont la hauteur ſe perdoit dans les Cieux. De monſtrueux Coloſſes du plus bel albâtre s'élevoient ſur leurs piédeſtaux d'agathe magnifique, que varioient mille veines d'or. En comparaiſon de ces figures énormes, le célébre Apollon de Rhodes, quoiqu'entre ſes jambes écartées il vît paſſer les plus gros Vaiſſeaux, n'étoit qu'une ſtatuë ordinaire. Un Mont plus prodigieux qu'Atlas, façonné en figure de puiſſant

Génie, portoit ſa tête juſqu'aux Aſtres. Sur la vaſte paume de ſa main droite, il tenoit une grande Ville, (*a*) (la Terre n'en voit point de pareille en grandeur) & de ſa main gauche il formoit un Mole qui fermoit un Port rempli des plus gros Vaiſſeaux.

Dans un autre endroit, les Dieux avoient répandu de vaſtes Campagnes, des Forêts profondes dans leſquelles les bêtes timides fuyoient devant les Chiens qui rempliſſoient les bois de leurs clameurs. C'étoit une choſe admirable de voir comment l'haleine des vents qui fourniſſoit la vie à toutes ces figures diverſes, précipitoit la fuite du Cerf agile, dont le bois reluiſoit comme l'E-

(*a*) On propoſa à Alexandre de lui faire une Statue du Mont Atlas. D'une main elle eût tenu une Ville, & de l'autre une grande Riviére.

méraude, & du lourd Sanglier emporté à travers les Ravines escarpées.

Mortels, voilà ce que nous sommes. Un peu de vent enfle nos fibres & nos ressorts fragiles. Un souffle léger anime nos corps, qui ne sont qu'une vapeur un peu plus condensée, qui ne (*a*) sont qu'un nuage à qui le Ciel a donné un peu plus de consistance. Voilà ce qu'est tout ce vain spectacle de la Nature, dont les objets divers, comme phantômes légers, se dissiperont bientôt avec les momens qui les ont

(*a*) *Mortales ! Paribus rerum sic vivimus, umbris.*
Inspirat vitam totos infusa per artus
Aura levis, teretesque fibras durataque corda,
Nebula particulas veluti solidescat inertes.
Sic creat aut tenues formasque vagantes
Natura & scindenda modò spectacula fingit,
Fabula mendaci dum ludit imagine veri.

vûs ; la même Fable, ou le même jeu fourniſſant tous les jours de nouvelles chiméres. (*a*)

Le ſpectacle des Dieux fuyoit avec la nuit devant le Soleil, & fit avec elle le tour de la Terre, juſqu'à ce qu'il revint ſur Orléans, où il ſe diſſipa entiérement au-deſſus de la ſombre nuë qui l'avoit caché aux yeux des Humains ; & qui demeurant encore étenduë dans les airs, voiloit le Ciel & les Etoiles.

Cependant l'Empereur & les

(*a*) *Spiritus pertranſibit in homine, & non ſubſiſtet. Ventus eſt vita noſtra, & vapor admodicum parens. Præterit figura hujus Mundi.*

Si aſcenderit in Cælum ſuperbia hominis & caput ejus nubes tetigerit .... qui cum viderant dicent : Ubi eſt ? Velut ſomnium avolans non invenietur, tranſiet ſicut viſio nocturna. Job. 20. *& in Scrip. paſſim.*

A conſpectu (Domini) *fugit Terra & Cælum, & locus non eſt inventus eis.* Apocal. 20. *Vide* 2. Petri.

Et omnis Inſula fugit, & Montes non ſunt inventi. Ibid. 16.

Princes Etrangers faiſoient de vains efforts pour fléchir l'eſprit obſtiné du Duc de Bedfort, pour le porter à relâcher de ſes prétentions, à écouter des propoſitions raiſonnables, à prolonger la Tréve ; tout étoit inutile. L'Anglois ſe montroit inéxorable ; & malgré tous ſes détours, laiſſoit voir aux yeux perçans des Princes l'ambition qui le dévore, & le deſſein qu'il pourſuit nuit & jour de faire paſſer la France entiére ſous ſon joug.

CHANT VII.

L'Amour avoit attendu cette nuit pour exécuter ſes deſſeins, & tenir la promeſſe qu'il avoit faite au Fils de l'Océan. Le Démon perfide vole vers les bords de la Vienne où le Monarque François paſſoit dans ſon Char à la lumiére des flambeaux qu'on avoit allumés pour chaſſer la Nuit obſcure. Avec le Prince étoit Clermont. La Trémoüille, tu y étois auſſi, & toi fidéle Tanneguy, le ſincére ami de ton Maître. Jamais plus ſombre Nuit n'a couvert la Nature, diſoit le Roi des François. Le Ciel ne brille point de ſes feux accoûtumés. Je ne vois jamais l'obſcure Nuit, je ne léve jamais les yeux vers le Ciel, que l'idée des choſes ſurprenantes que le vieillard Arriſien me fit

voir, ne ſe retrace à mon eſprit étonné. Ses paroles frappent encore mon oreille. Si nous n'arrivons point encore, je vous les raconterai, comme je vous l'ai promis, à préſent que la vaſte Campagne ne nous préſente plus ſes objets variés. Tanneguy s'informa des Conducteurs : Nous n'arriverons pas ſitôt, lui répondirent-ils, nous venons de paſſer le Pont de la Vienne. Le Soleil qui s'eſt couché ſans nuage, ne nous promettoit pas une nuit ſi noire. Dès que leur réponſe fut entenduë, le Monarque commença ainſi.

J'étois dans ces Climats fortunés, placés entre le Rhône rapide & les hautes Pyrenées. Leurs Peuples fidéles s'armoient de toutes parts pour ma querelle, & me montroient un zéle qui ne reſtera pas ſans récompenſe en des tems plus heureux. Dans un

voyage que j'y entrepris vers le Païs des anciens Arriſiens, j'allai pourſuivre un jour ſur les ſommets applanis du haut Gebenna les Daims timides & les Sangliers de ſes vaſtes Forêts. Tandis que de ſes hautes cimes je regardois dans la plaine immenſe, que je prenois plaiſir à voir la Mer au loin blanchiſſant, que je portois mes regards vers des Peuples divers, on me fit remarquer l'habitation champêtre d'un ſaint Vieillard ſituée ſur le penchant qui regarde la Valée riante.(*a*) Dans ſa retraite profonde, où il vit ignoré, me diſoit-on, il garde comme un Dragon vigilant ſes précieux tréſors, l'Innocence & la Vertu. La douce Joie eſt toujours dans ſes yeux. Contemplant ſes moiſſons jauniſſantes, le doux fruit de ſes travaux, il léve la tête comme

(*a*) Où eſt ſitué le Vigan.

un Roi fortuné & paiſible. On dit que la Sageſſe eſt deſcenduë dans ſa demeure, & que le Ciel communique ſouvent ſes ſecrets à cet innocent Habitant de la Terre.

Soit que le récit de ſon bonheur me ravît, tel qu'un jeune Arbre preſſé par le feüillage épais des Ormeaux voiſins cherche un heureux jour où dans un air plus libre il puiſſe placer ſa tête verdoyante; ſoit que Roi ſous un triſte diadême que les Soins rongeurs, les Soucis inquiêts comme inſectes importuns aſſiégent ſans ceſſe, j'euſſe envie de voir un plus heureux Roi couronné des mains paiſibles de la Nature; ſoit que le Ciel eût mis dans mon ſein ce déſir preſſant, je tournai mes pas vers la demeure du Vieillard, où nous arrivâmes bien-tôt, après avoir erré quelque tems dans ces lieux ſauvages. J'ordon-

nai à ma ſuite de s'éloigner. J'entrai ſuivi d'un ſeul Ecuyer ſous le toit ruſtique. Nous vîmes le Vieillard dans le fonds de ſon jardin, diſtribuant à ſes plantes les eaux fécondes. Dès qu'il nous eut apperçus, il ſe hâta de s'arranger avec décence, & précipitoit au-devant de nous ſa démarche lente. Sur ſon front tranquille brilloit une ſimplicité majeſtueuſe. Une liberté ſéante prêtoit à ſes maniéres des graces naturelles. O Prince ! dit-il, en inclinant profondément ſa tête vénérable, quel Hôte pour un ſi pauvre foyer ! Cependant ce n'eſt point ſans les ordres du Ciel que vous êtes venu dans ces lieux reculés. Je fus ſurpris de n'avoir pû demeurer caché. Le témoin qui me ſuivoit s'éloigna de nous par mon ordre. Venez vous délaſſer, reprit-il, ſur ce gazon, dans ce

cabinet de verdure, entre ces Orangers qui embaument l'air tout-autour ; car c'eſt-là ma plus riche demeure. Sur nos pas mille fleurs aux couleurs diverſes portoient ſur leurs tiges récentes leurs tréſors embaumés. Un calme heureux y annonçoit l'Innocence. Nous nous aſsîmes ſur l'herbe. Le Vieillard aimable fit ſervir une collation champêtre, & des fruits conſervés avec ſoin dans le froid hyver, & les premiéres libéralités du Printems ; tandis que dans des coupes de criſtal il verſoit un vin bel & pur comme l'onde claire, où pétilloient à tout moment des étincelles d'or. O ſage Vieillard! lui diſois-je, ô digne Habitant de ces lieux paiſibles ! une habitation ſi charmante feroit mes délices. Ici loin des Ennuis importuns je rendrois à mon eſprit toute ma liberté : ici tomberoient

tant de ſoins divers, poids aſſidu & inſupportable ; & comme un homme délivré, je reſpirerois heureux en goûtant la pure lumiére du Ciel. Mais dans la ſuite quels plaiſirs, quels aſſés dignes ouvrages rempliroient de ſi longs momens ? Hélas ! ne s'agit-il que d'oublier la vie comme dans un ſommeil qui nous dérobe aux Soins pénibles ?

Il ne ſe ſentit point offenſé de mes paroles. La modeſtie étoit ſur ſon front, & la douceur ſur ſes lévres. O Prince ! me répondit-il, je cultive le modique héritage que j'ai reçu de mes Ancêtres, qui rend à mes travaux de quoi fournir à mes beſoins. Je tâche d'y faire habiter la Juſtice. Je n'y entends point les plaintes de l'Orphelin chaſſé. Tandis qu'aſſez d'autres s'empreſſent à ſe diſputer l'Empire ſur leurs Fréres,

la Providence m'a tenu dans ces lieux éloigné du reſte de la Terre, où la cupidité & l'ambition font naître tous leurs divers tourmens, & les ſoins infinis dans leſquels ils s'affligent. Ici je vis pour le Dieu de mes Péres, pour le Dieu qui m'a formé. C'eſt mon Pére, & mon cœur attendri l'invoquera avec confiance. C'eſt mon Dieu, & je m'humilierai à ſes yeux anéanti dans la pouſſiére. Mes premiéres & mes plus douces occupations ſeront de raconter ſes merveilles, de publier ſa miſéricorde élevée juſqu'aux Cieux. Puiſſe ſa crainte vivre toujours dans mon ſein ! Avec elle je marcherai plus glorieux que ſi les Etoiles du Ciel formoient ma Couronne. Voyez ces Jardins & ces Champs que ma main cultive. Ils me fourniſſent & dequoi me nourrir, & dequoi m'occuper.

Je remplis quelquefois mon loisir en lisant les Ecrits des anciens Sages de la Terre. J'y trouve comme dans de vastes déserts des fleurs d'une beauté vive, des plantes salutaires. Mais que sont-elles enfin, ces imparfaites idées de leur sagesse tant vantée ? Elles sont pareilles à ces chimères incertaines que la crainte fait naître aux yeux des Bergéres timides que le Maître de la Bergerie a laissées seules avant le jour. Tout leur paroît ou Monstre, ou Spectre, ou Ennemi; jusqu'à ce que le Soleil, & la lumiére plus vive montre à leurs yeux réjoüis la Campagne riante, & l'aimable verdure. C'est dans les ouvrages de Dieu, c'est dans les vastes Cieux que je lis la magnificence de sa gloire. Il l'a voulu ainsi ; & dans le moindre grain de la poudre légére, il a mis un

Psal. 18.

poids insupportable aux Sçavans superbes, à ces Géans audacieux. Il a tissu un Labyrinthe dont ils ne sortiront jamais. Il a fermé toutes nos routes, pour ne nous laisser ouverte que celle qui méne à la Vertu, qui d'elle-même naît sous nos pas. La Vérité qui y conduit, brille éclatante comme le Soleil. Tel le Pilote observe, pour guider sa route, ou le Pole étoilé, ou le Midi lumineux. Ibid.

J'écoutois attentif, tandis que comme une pluïe abondante il multiplioit ses paroles pleines de sageſſe. O fortuné Vieillard ! lui répondis-je, ta réputation est au-dessous de ta vertu. Je voi que la Sageſſe est descenduë en ces lieux, & que le Ciel te l'a envoyée pour être ta Compagne fidelle. Puisse-t-elle te montrer tous les jours son visage ravissant, & t'enyvrer de

ses

ſes attraits ! L'Eternel ne rejette point les priéres de l'Innocence. Elle eſt auprès de lui comme une Fille bien aimée, qui peut tout auprès de ſa tendre Mére. O Saint Vieillard ! porte-lui tes vœux en faveur de la France, & de ſon Roi infortuné. Juſques à quand ſa main demeurera-t-elle appéſantie ſur nous ? Juſques à quand nous frappera-t-il dans ſa colére comme pour nous détruire ? Sa volonté eſt-elle que je deſcende du Trône de mes Ancêtres, & que mon Peuple ſubiſſe le joug de l'Etranger ? Je ſçai que du haut des Cieux il change les Rois & diſtribuë les Empires. Nous léverons de puiſſantes Armées, nous aſſemblerons toutes nos forces ; & d'un ſeul de ſes regards il nous diſſipera comme l'Aquilon diſſipe la fumée légére. En ce moment je vis le Vieillard im-

mobile. Sa taille parut plus grande. Ses yeux ouverts ſembloient lire dans l'avenir. Il fit entendre ces mots. O Prince ! avant ta venuë le ſon de tes piés avoit frappé mon oreille. O Roi des François ! j'avois entendu ta démarche. Ceux qui chantent comme dans la victoire, ceux qui triomphent comme s'ils partageoient le butin, ſeront humiliés, & la Fille déſolée reprendra ſa gloire premiére. Ainſi l'a dit l'Eternel. Ainſi l'a prononcé celui dont la miſéricorde s'étend ſur mille Générations. Tu poſſéderas le Trône du ſaint Auteur de ton origine. Tes Ennemis fuiront devant toi, comme ſi l'Ange du Seigneur les pourſuivoit. Que le glaive dévore les Habitans de la Terre, & que la peſte achéve ce que la faim n'aura point conſumé. (a) Viens,

(a) Quelque tems après une cruelle peſte

& je te ferai voir de plus grandes choſes.

Ces accens majeſtueux ſe gravoient dans mon eſprit d'une maniére ineffaçable ; & je demeurai ſaiſi de reſpect, de crainte, & d'étonnement.

Je me laiſſois conduire; & cependant la Nuit répandoit partout ſon obſcurité, & mille Etoiles brilloient ſur nos têtes. Il me diſoit plus doucement (car il n'étoit plus agité de tranſports divins) : la Terre a diſparu, & la Nuit couvre nos campagnes ; mais de quels feux admirables les Cieux, les vaſtes Cieux ne ſont-ils pas allumés ? L'Eternel eſt au haut de l'Empirée, tandis que les Aſtres rayonnans, les Enfans de la Lumiére, (*a*) la Milice céleſte

joignit ſes ravages aux malheurs de la Guerre.

(*a*) *Cum me laudarent Aſtra matutina, & jubilarent omnes filii Dei.* Job. 38.

veille autour de ſon Trône ; juſqu'à ce qu'il ſoit ordonné à l'Aſtre du jour, dans lequel le Très-Haut a mis ſon Pavillon Royal, de commencer ſa carriére brillante. Mais voyez cette affreuſe Cométe à la lumiére ſanglante, à la chevelure terrible, entre le Sagittaire & le Scorpion. Ses raïons ſiniſtres annoncent les malheurs. Sur ſon vaſte Globe cizelé par la main du Tout-puiſſant, les Deſtinées de la France ſont gravées ; & les Idées du Créateur, avec les Images des choſes futures y vivent animées d'un léger ſouffle. (*a*) Les Intelligences céleſtes

(*a*) L'Auteur avoit traité cet endroit-ci de deux façons : Voici la ſeconde. C'eſt-là qu'étoit le Berceau de la Nature & les ames qui devoient paroître dans l'Univers retenues alors dans une ſubſtance légére & déliée, juſqu'à ce qu'elles en fuſſent détachées pour habiter les corps mortels. Ainſi le gland du Chêne ouvrant ſon ſein y montre l'Arbre qu'il va produire, développant déja ſes eſpé-

viennent tous les jours en adorer les ſacrés caractéres, tandis que le Génie qui y préſide fait tourner la Planéte ſur ſon axe, & avec elle le crayon des Siécles à venir. Tel un Peintre habile, tel un Sculpteur célébre trace aux yeux de ſes Diſciples, qui s'efforcent de comprendre les premiers traits, le crayon informe des merveilles qu'il médite. Toujours ſuſpenduë dans les plus hauts Cieux, elle fuit les regards des Humains. Aujourd'hui l'Eternel a changé ſa route, & lui a commandé de s'approcher. O jeune Prince ! les yeux du Tout-puiſſant ont tou-

rances & la ſemence qui lui eſt confiée.

On ſçait que Saint Auguſtin panchoit à croire que les Ames furent créées dès le commencement. L'Ame, dit-il, fut créée au moment & de la même maniére que le jour le fut au commencement des tems ; & elle demeura cachée dans les Ouvrages de Dieu, juſqu'à ce que le Créateur la fit couler dans le corps qu'il forma du limon de la Terre.

jours été ſur toi. Il t'a appellé à l'Empire dont tu te voyois ſi éloigné. Il affermira ton Trône. Il te délivrera de tes Ennemis. L'avenir obſcur te ſera dévoilé, & tu verras la ſuite de tes Enfans & de tes Succeſſeurs. Reconnois, ô Roi, ſes bienfaits. Rends-les à ton Peuple depuis ſi long-tems, ô Princes, la triſte victime de vos fureurs.

Cependant il m'avoit conduit juſquau haut de ſa maiſon dans un pavillon qui laiſſoit voir une grande partie du Ciel. O prodige ! J'en ſuis encore dans l'étonnement. La Planéte formidable étoit deſcenduë ſous nos yeux, & nous préſentoit ſon Diſque enflammé. Un nuage épais ouvert ſeulement devant nous pour que nos regards puſſent aller juſqu'à elle, la cachoit au reſte de l'Univers. O ſage Vieillard ! m'écriai-

je, quel miracle frappe mes yeux épouvantés ! Quel charme a tiré des Cieux cet Aſtre ? Quelles ſont ces figures animées & vivantes que je voi naître ſur ſa face éclatante ? (elles reſſembloient à ces légéres images qu'on voit ſe peindre en un Globe de pur criſtal) Quelle eſt cette (*a*) Bergére, ſi cependant c'eſt une Bergére ? Quel eſt ce Troupeau timide qu'elle pouſſe devant elle ? Quoi ? Je voi les Légions de mes Ennemis miſes en fuite ! Leurs croix rouges les découvrent à mes yeux. Parle, ô ſage Vieillard, eſt-ce quelque Ange ſecourable que le Ciel doit m'envoyer ? Je vois encore un Roi victorieux ſur ſon Trône r'affermi. J'en vois un autre au ſombre & perfide regard : je le vois ourdiſſant en ſecret ſa trame dangereuſe, & tendant ſes

Charles VII. lui-même.

Louis XI.

(*a*) La Pucelle d'Orléans.

lacets ſous les pas de ſes Ennemis. Mais où s'eſt-il renfermé ſeul & ſans ſuite, ſans cour, ſans amis, ſans témoins? Il n'a d'autre compagnie que les Soupçons importuns, les Soucis rongeurs, les pâles Alarmes. Un jeune Héros brille couronné des lauriers de la Victoire. Il porte ſur ſon front la noble audace ; pareil au Courſier vainqueur de tous ſes Rivaux qui paroît au-delà de la Borne, & levant ſa tête aux crins ondoyants, reſpire le courage qui anime encore ſes flancs généreux.

Charles VIII.

O Prince! me dit alors le Vieillard, tu vois un de tes Neveux. Il pourſuivra ſes Conquêtes rapides juſqu'au Rivage Adriatique, juſqu'à la Mer de Sicile. Le bruit de ſes armes ira juſqu'au Muſulman effrayé ; & ſi ſes Ennemis veulent lui fermer le retour, il enſanglantera ſa route de leur ſang répandu.

répandu. Il la ſemera de leurs cadavres épars. Donne ici des larmes à la triſte deſtinée de ſon Fils, (*a*) à ſa mort prématurée. Déja ſon Peuple chéri environnoit ſon Trône, comme un Autel protecteur. Déja ſon Sceptre fleuriſſoit dans ſes mains comme un Rameau verdoyant, comme un Lys qui dans ſon ſein ouvert montre ſon or précieux.. O France ! le Ciel te protége, & te chérit. Le Monarque qui ſuccéde remplit de ſi douces eſpérances. Il ſera le Pére de ſon Peuple. Voi comme il le regarde croître ſous ſes ſoins Paternels ; & comme il prête une oreille attentive au Miniſtre fidéle, (*b*) qui tel qu'une ſage Minerve lui fait goûter ſes

Louis XII.

(*a*) La poſtérité de Charles VII. finit dans la perſonne de ſon Petit-Fils Charles VIII. La Couronne paſſa à la Branche d'Orléans.

(*b*) Le Cardinal d'Amboiſe.

François I. conseils vertueux. Voyez ce noble Monarque qui s'avance contre un Rival trop heureux ; & cet autre qui périt dans un jeu, image de la Guerre, tandis que l'Hymen sous de tristes auspices couvre de son Voile doré les plus beaux des Epoux sur leurs Trônes réunis. Heureux, jeune Prince, quoique tu tombes au Prin tems de tes jours comme une fleur bien-tôt desséchée ! Heureux de n'avoir point vû tant de maux ! Heureux si ton sort est comparé à celui de ton Epouse infortunée (*a*) ! Ici le Vieillard leva les mains vers le Ciel, & soupira long-tems. O mon Pére ! lui disois-je saisi d'horreur, ô mon Pére ! quelle est cette sombre lueur qui éclaire ces Cadavres flottans sur le fleuve ensanglanté ? O vûë

Henry II.

François II.

(*a*) L'infortunée Reine d'Ecosse.

odieuſe, s'écria-t-il ! O Nuit funeſte, qu'un tourbillon ténébreux te dévore ! Puiſſes-tu n'être point comptée dans la ſuite des années ! (*a*) O Reine cruelle ! ô Prince inſenſé ! la Religion à qui tu veux ſacrifier détourne avec horreur ſon viſage ſacré. Eplorée elle refuſe à grands cris, elle rejette de toutes ſes forces tes Victimes qu'elle abhorre. O Sion ! de quelle nuit épaiſſe Dieu te couvre-t-il dans ſa colére ! Il a jetté dans la pouſſiére la célébre Reine des Peuples. Il ne s'eſt plus ſouvenu du ſcabeau de ſes piés, & ton Dieu eſt devenu à ton égard comme un cruel Ennemi. A cauſe des péchés de ton Peuple, à cauſe des crimes de tes Prêtres cette grande playe t'a été faite. Ce ſcandale

Charles IX.

Jerem.

(*a*) *Noctem illam tenebroſus turbo poſſideat, non conſultetur in menſibus.* Job. 3. La Nuit de la Saint Barthelemy.

ſanglant à jamais a été mis à ta porte. Race ſanguinaire! c'eſt dans le ſang le plus ſacré qu'ils courent ſanctifier leurs mains. Un Roi tombe ſous un fer parricide. Encore, ô honte! un autre Roi eſt immolé. La France redemande ſon Pére, les larmes de ſon Peuple ne le rappelleront pas à la vie.

Henry III.

Henry VI.

Louis XIII. & ſon Miniſtre.

Comme l'Aſtre de la nuit, qui ſe léve pour le Voyageur, & diſſipe les horreurs des ténébres, une lumiére moins funeſte nous montra enſuite un Homme impérieux qui défendoit le Thrône. Il le cimentoit avec le ſang, & y plaçoit ſon Roi reſpecté.

Louis XIV.

Aprés lui l'Aſtre des Deſtinées nous fit voir un Roi armé de puiſſance, couronné de ſplendeur. Vous voyez, me dit le Vieillard, le plus auguſte des Rois. La Victoire lui portera des moiſſons de Lauriers. Il ſçaura ſoûtenir ſeul

les efforts de l'Europe entiére liguée contre lui. Ses revers-mêmes (*a*) augmenteront sa gloire. Il s'éléve au-dessus de cent Héros qui l'entourent. Quels traits de grandeur porte un de ces Héros qui se fait distinguer! Il ressemble à quelque Enfant des Dieux. Au son seul de ses Armes, les Rois pâlissent sur leurs Trônes, & verront leurs fortereſſes (*b*) s'ébranler. Un second paroît dans ses rets infaillibles embaraſſant & captivant (*c*) Bellone frémiſſante, accoutumant au joug Mars indompté. Qu'ils demeurent semblables ces deux Rivaux dans la carriére de l'honneur, aux célebres Ju-

(*a*) Par la fermeté avec laquelle il les soûtiendra.

(*b*) Monsieur le Prince, & Monsieur de Turenne.

(*c*) Métaphore prise de la maniére de combattre de ces Gladiateurs que les Romains nommoient Rétiaires.

meaux Enfans de Léda, qui partageoient la gloire & la renommée. Sur leurs pas marche un Sage qui porte à la Victoire un front plus grand qu'elle? Celui-là un compas à la main, celui-ci l'amour des Soldats, & l'autre la terreur assûrée du Germain, & ce dernier porté entre les mains de la Fortune qui soûrit à son audace. La France qu'il a sauvée ne sçait que le couronner. (*a*) Sous ce régne fortuné tout brille d'un nouvel éclat. Les ouvrages de la Paix ne le cédent point aux exploits de la Guerre. Mille Vaisseaux sortent de nos Ports, & nous raportent les richesses des climats reculés. Les Arts, ces Génies aimables & bienfaisans volent de tous côtés sur nos Rivages chéris. Au pied des Pyrenées les deux Mers se joignent sé-

(*a*) Messieurs de Catinat, de Vauban, de Vendôme, de Luxembourg, de Villars.

parées envain par de longs eſpaces. Que de Bâtimens ſomptueux font briller leurs cimes dorées ! Dans cette vallée profonde la Nymphe de la Seine en pleurs demande quel Dieu ſupérieur lui enléve ſes eaux. Elle les ſuit ſur l'âpre montagne où elles ſont forcées de monter. Elle les ſuit dans le large Canal porté ſur ſes ponts exhauſſés. Marly.
Mais quelle eſt ſa joye, lorſqu'elle ſe voit avec ſes ondes jailliſſantes dans les Jardins des Dieux, en ces vaſtes Jardins peuplés d'habitans enchantés, tels que ceux que la Fable dépeint, lorſque Deucalion ſurpris de ſes propres miracles vit naître de ſes pierres informes des Hommes qui reſpiroient l'air, & faiſoient voir dans leurs yeux animés un feu récent & une naiſſance nouvelle ! L'Idolâtre étonné croiroit que la terrible Egide a paſſé dans ces Forêts,

& a fixé dans la pierre les piés des
Verſail. Habitans diſperſés, & les Faunes,
les. & les Sylvains, & les Nymphes qui voudroient ſe cacher aux yeux qui les ont ſurpriſes.

Vois-tu, ô Roi des François! ce Pontife auguſte environné d'un Peuple avide d'entendre? Sous ſa Mitre ſacrée, il ſemble le Docteur de l'Univers. Son langage eſt ſplendeur, ſa parole eſt magnificence. Il eſt digne de recueillir (*a*) les traces lumineuſes que l'Eternel a laiſſées dans tous les Siécles. A ſes côtés un autre Pontife ôte à la Vertu ſon voile nuiſible. Il en découvre tous les charmes. Il la prend par la main, & l'introduit à la Cour des Rois. Ses paroles ſeront comme les pleurs de l'Aurore ſur l'herbe naiſſante. Elles ſeront ſemblables aux tranquilles

(*a*) Monſieur de Meaux, & Monſieur de Cambai.

eaux du Méandre, qui dans leurs détours infinis entendent ſur leurs Rives fleuries les Cignes mélodieux.

O François! l'une & l'autre gloire vous ſera duë, ſoit que dans vos écrits la grandeur à l'origine céleſte vous plaiſe davantage, ſoit que vous aimiez mieux la beauté aux graces maîtreſſes des cœurs.

Cependant la Planéte hâtant ſa révolution animoit les Années à venir. Une lumiére pure telle que celle de l'Empirée ſe levoit ſur le Trône François. Voyez, continua le Vieillard, voyez les faveurs du Ciel ſe fixer à jamais ſur le Trône de ſaint Louis. La Vertu y eſt aſſociée. La Sageſſe ſous la figure d'un Vieillard vénérable habite au pied du Trône, & le Roi qui y eſt aſſis eſt le Paſteur & le Pére de ſon Peuple. L'éclat paiſible de ſon Diadême donne un prin-

Louis XV.

Mr. le Cardinal de Fleury.

tems perpetuel aux Champs fortunés qu'il tient ſous ſon ſceptre floriſſant. Si Bellone & ſes nuages confus viennent troubler de ſi beaux jours, il aura bien-tôt diſſipé l'orage. Il envoyera ſes Légions invincibles paſſer le Rhin, traverſer les Alpes, & preſſer de toutes parts l'Allemagne alarmée dans toutes ſes vaſtes contrées. La Guerre, ce Monſtre qui une fois échapé ne connoît plus de frein, obéïra au nœud impérieux qui ſçait la captiver, & la Paix ramenée preſque dans l'inſtant, & portant ſur ſes aîles l'Alliance déſirée, (*a*) renaîtra brillante comme le Soleil au milieu de ſa courſe. Le Rhin accoutumé depuis ſi long-tems à porter à l'Océan avec ſes flots le murmure & les frémiſſemens des deux Peuples toujours prêts à

(*a*) Voyez dans le cinquiéme Chant l'entrevûë de l'Empereur avec le Duc de Berri.

s'entredéchirer, aimera également l'un & l'autre de ſes Rivages, & verra le Germain invincible redevenu enfin après tant de Siécles le Frére du Gaulois belliqueux. (*a*) Il le verra ſe remettre avec une pleine confiance à la foi de ſon nouvel Allié ; & dégarniſſant ſa Frontiére, dépoſer en ſes mains les clefs de ſes Villes, comme ſur un Autel inviolable. O France ! tu es défenduë par les ſommets glacés des Pyrenées & des Alpes juſques aux Cieux élevées, par les deux Mers & leurs gouffres profonds. Le Peuplier glorieux & le Laurier immortel forme ſur toutes tes Rives une haye impénétrable & redoutée. Je vois encore la Juſtice borner tes limites, & tracer autour de toi ſon enceinte reſpectée,

(*a*) Quelques Auteurs croyent que les Germains ont été appellés ainſi par les Latins qui les appelloient les Fréres & les Germains des Gaulois.

(*a*) ſi digne de la grandeur de ton Roi, de la haute ſageſſe de ſon Miniſtre & de la majeſté de ſon Empire.

(*a*) Heureuſe eſt la République qui a la Juſtice pour limites, diſoit Pompée contre ce qu'un Roi de Sparte avoit dit qu'heureux étoit l'Etat dont les frontiéres avoient pour bornes la Pique & l'Epée.

L'Auteur en m'envoyant ce morceau que je lui avois demandé, y ajouta ce vers de Virgile.

Et mihi præteritos referat ſi Jupiter annos;
Qualis eram, &c.
Interea ventura gerens annoſque ſequentes,
Volvitur aſtrum ingens; hîc lux puriſſima Olympi;
Illuſtrat ſolium Francorum. En aſpice Regnum,
Ut viget aſſiduâ curâ cœlique favore.
Hîc ſociam regni Virtutem, hîc dum ſenit almi,
Aſſiſtit placidum referens Sapientia vultum,
Sublimem in ſolio Paſtorem cerne Patremque,
Seu puro affulget Diademate ſidus amicum,
Exortum populis, ſeu ditat vere perenni
Gallica quæ Sceptro fovet ac beat arva virenti.
Si Bellona furens nimbo ſe obvolverit atro
Nigram hyemem pellet citius ſolemque reducet.
Littora ad Eridani ſimul & trans flumina Rheni
Bella gerat mala, queis omnis Germania latè

Le Roi des François racontoit enſuite comment la nuë épaiſſe ſe raprochant, ſe referma tout-à-fait & de ſon voile impénétrable couvrit l'Aſtre merveilleux, comme le rideau qu'on tire ſur la ſcene, & ſur

Palleat & vaſtis penitus turbetur in arvis.
Bellum atrox, monſtrum quo non immitius ullum eſt
Aut frani magis impatiens ubi carcere rupto
Graſſatur tamen incaſſum effera colla rebellans
Et dura imperia admittet nodoſque valentes;
Almaque pax aderit Phœbeo illuſtrior orbe
Et niveis alis optataque fœdera portans;
Rhenuſque Oceano ſolitus vehere omnibus undis,
Inſanos fremitus populorum æſtuſque feroces
Stagnanti Rivo jam littus paſcat utrumque
Germanumque ſuum Fraterna in fœdera cernet
Cum Gallo redeuntem & amantem tradere ſeſe
Et fines vacuos atque oppida Relligioni
Jurata fidei velut inviolabilis ara.
Inferni ſuperique Maris munimine tuta
Gallia Pyrenen atque altas objicis Alpes;
Littoribuſque tuis ſeptum immortale locarunt
Populus herculea & circum undique plurima laurus;
Et te jus ſanctum luſtravit limite puro
Quem velis imperii & majeſtas ſplendida Regis.

ſes décorations diverſes. Ainſi, s'il eſt permis de comparer les grandes choſes aux petites, ainſi en ſon cabinet obſcur un Diſciple d'Hermés nouveau Prométhée par un feu comme dérobé du Ciel fait paroître toutes les fleurs du Printems en les r'animant de leurs cendres renfermées dans ſes phioles de criſtal. Alors paroiſſent aux yeux étonnés les nébuleuſes idées, les phantômes légers de la Tubéreuſe à la haute tige, du Lys Royal, & de la Roſe aux piquantes épines, & de la tendre Anémone qui craint encore de s'épanoüir même après ſa ruine, juſqu'à ce que ces pâles ombres, ces manes légers s'évanoüiſſant bien-tôt, ſe baiſſent & ſe perdent de nouveau ſous leurs cendres.

CHANT VIII.

LE Monarque des François parloit encore, lorſque dans ſa ſuite nombreuſe on entendit de toutes parts qu'on s'étoit égaré. Comment nos yeux ſe ſont-ils trompés, diſoient-ils? Nous voici arrivés dans un pauvre Village appellé Fromenteau. Deux heures entiéres ne ſuffiroient pas pour nous remettre dans notre chemin. C'étoit l'Amour qui avoit égaré le Monarque. C'étoit lui qui, lorſque les deux chemins s'étoient offerts, avoit caché le véritable, & ſous d'épaiſſes ombres l'avoit dérobé aux yeux. Le Prince, malgré l'obſcure nuit, veut continuer ſa route, & ordonne d'aller le reprendre.

Le perfide Démon, qui voit ſon projet prêt à avorter, ne s'oublie

pas. Déja les Chevaux frapés faiſoient tourner le Char dans le ſentier pénible. L'Amour ſe place ſur le timon, qui ſe briſe ſous les efforts du puiſſant Dieu. Puiſqu'il plaît ainſi à quelque Génie Ennemi, dit le Roi, en ſe débaraſſant du Char fracaſſé, n'allons pas plus loin. La Trimouille, écoute, renvoye mes Gardes. Défends à ceux qui reſteront, de dire qui nous ſommes. J'ai ſouvent pris plaiſir à errer ainſi, & à me mêler avec les heureux Habitans des Campagnes, ſans me faire connoître & ſans porter parmi eux l'embaras d'une grandeur gênante. Réſervés ſans doute à de plus grands travaux, eſſayons le léger ennui qui nous eſt préparé. Une nuit a bientôt diſparu pour faire place au jour qui doit ſuivre. Qui eſt-ce qui craindroit de ſe faire un jeu d'une peine légére ?

Le Monarque, en parlant ainſi, avoit tourné ſes pas vers le Château qui domine le Village. Un vieux Domeſtique fidéle ſerviteur de ſes Maîtres vient au bruit, & demande ce qu'on veut à une heure où la Nuit noire depuis long-tems avoit répandu le ſilence ſur la Terre, & alloit bientôt amener le Repos. Ce ſont des Voyageurs égarés dans la nuit, lui répond-on, qui prient qu'on leur donne le couvert. A ces mots la porte s'ouvre, en rendant ſur ſes gonds un long & ſiniſtre gémiſſement. Le Maître eſt abſent, dit le ſage Domeſtique. Il n'y a dans la maiſon que ſa jeune Sœur, ſous la conduite d'une vieille Parente. Cependant peut-on ne pas vous recevoir ? C'eſt ici la ſeule Maiſon qui puiſſe vous loger. Tout le Village n'eſt habité que par des Payſans miſérables, retirés dans

leurs Mazures couvertes de chaume.

Au bruit qui se faisoit dans la Cour, la belle Fromenteau quitte avec précipitation son ouvrage auquel elle étoit assiduë en la compagnie de la vertueuse Sorel. Les pelotons de ses belles laines se répandent de tous côtés dans la chambre. O ma Mére! s'écrie-t'elle, c'est sans doute mon Frére qui est de retour. Je cours l'embrasser, & je vous l'améne. Dans ce moment entra Dervieux, celle de toutes ses filles qu'elle chérissoit davantage. Mon Frére est de retour, chére Dervieux, lui dit-elle. Parle, que veulent ces sombres nuages répandus sur ton visage? Il semble que tu as à nous annoncer quelque chose de fâcheux: Vos yeux vous trompent, lui répondit Dervieux en soûriant. Des Voyageurs égarés dans la Cam-

pagne demandent à être reçûs. Le Char dans lequel ils étoient traînés s'eſt briſé près du Village. Il eſt facile de juger à leur air & à leur ſuite que ce ſont des Gens de grande naiſſance.

Il faut les recevoir, répondit la vertueuſe Tante. Allez leur préparer leurs appartemens. Allez donner vos ordres pour tout ce qui pourra être ſervi à ces nouveaux Hôtes. Et vous, chére Agnés ma Fille, ce ſera ſur vous ſeule que dans l'abſence de votre Frére roulera le ſoin de les recevoir, & de les entretenir ; car pour moi les incommodités de mon grand âge me condamnent à une retraite entiére. Je vous vois déja quelques embaras timides, qui ne vous rendront que plus aimable, ſi cependant vous ſçavez éloigner de vous la timidité groſſiére. Que ces Etrangers jugent en vous voyant

de ce que vous êtes, de votre naiſſance & de votre éducation. Ah! ma Fille, bientôt l'Hymen ſans doute allumera pour vous ſon flambeau. Puiſſent alors les graces de vos maniéres, puiſſe la ſageſſe de vos paroles vous aſſûrer le tendre amour de votre Epoux! Puiſſent ſes Amis reſpectueux dire entr'eux, après vous avoir vûë: Le Ciel a donné à cet Epoux une Femme parfaite. Quels ſont les ennuis que ſa préſence aimable ne diſſiperoit pas? Elle eſt dans la maiſon de ſon Mari comme un Oranger au riche feüillage qui réjoüit les yeux par ſon éternelle verdure. C'eſt pour toi ſeule, ô ma Fille! que je retarde de vieux jours qui ſe précipitent. Tu es mon ſeul tréſor, tu es la ſeule lumiére qui réjoüit ma vieilleſſe. En diſant ces mots, ſes yeux ſe rempliſſoient de larmes; & elle embraſſoit l'aimable Fille en la tenant preſſée ſur ſon

ſein, comme ſi elle eût dû la perdre pour long-tems, comme ſi elle recevoit ſes tendres adieux. La jeune Fromenteau elle-même ſentit ſon cœur friſſonner trois fois d'une crainte inconnuë. Après avoir donné un baiſer à ſa chére Tante, elle parut dans ſa démarche légére comme la Colombe la plus chérie qui préſente au Soleil ſes plumes d'or, & ſe proméne ſur les toits verniſſés. Acanthe, la fidelle Acanthe, demeure auprès de la vertueuſe Sorel. Chére Acanthe, lui dit-elle, je vois bien que mon eſprit ſe reſſent des infirmités de la vieilleſſe. Malgré moi mes yeux ſe rempliſſent de larmes. La foible vie qui ſe cache dans mon ſein glacé ne tardera guére à ſe diſſiper. Si mon ſouvenir t'eſt cher, aye ſoin après moi de ce tendre Enfant. Elle ſera ſans ſecours & ſans expérience. Puiſſe ſa beauté ne point faire ſon mal-

heur! Qu'elle ſe ſouvienne de mes leçons, qu'elle ſe ſouvienne auſſi de ſa chére Adelaïde. En parlant ainſi, elle répandoit encore des larmes. Elle ſe léve pour aller recevoir les Etrangers. Acanthe la conduit & la ſoûtient dans ſa démarche pénible; tandis que la belle Fromenteau, qui avoit paſſé dans ſon appartement, mettoit à la hâte ſur ſa tête ſon plus beau voile, & ſe faiſoit donner une robe plus ſéante. Accompagnée de ſa chére Dervieux, elle entre dans la ſalle où les Hôtes avoient été conduits, où Adelaïde les avoit déja reçûs. Ils ſe lévent auſſi-tôt, & s'avancent au-devant d'elle, ſurpris comme ſi une perſonne Céleſte ſe fût montrée à leurs regards. Belle Fromenteau, tu parûs en ta taille avantageuſe comme le haut Cyprès. Tu parûs comme la Roſe précoce, qui annonce

la saison nouvelle, & se montre sur sa haute tige dans les jardins encore dépoüillés. Tu répondis avec sagesse, une pudeur modeste tenoit tes yeux baissés. Tu les ouvris ensuite avec grace; ils (*a*) parurent remplis de la pure lumiére du Printems. Tes Hôtes te placérent sur le plus beau siége aux côtés d'Adelaïde. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer ta beauté. Ils ne pouvoient en retirer leurs yeux. L'aimable Innocence est sur son front, disoient-ils en eux-mêmes. Toutes les graces sont sur ses lévres. Ses paroles sont pleines de sagesse. Elle joint l'esprit à la beauté.

Non, vous n'êtes point une Mortelle, lui disoit le Monarque François. Reine sans doute de mille Génies qui vous servent & qui

(a) *Vivo igne & lumine puro*
Fulserunt quali ver gratius Æthra serenat

vous obéiſſent, vous avez établi ici votre Empire. O ! qui que vous ſoyez, Mortelle ou Déeſſe, traitez favorablement vos Hôtes, que d'heureuſes ténébres ont égarés & conduit ſur vos bords. La belle Fromenteau, répondit en ſoûriant : Les lambris communs ſous leſquels vous êtes reçûs ne vous montrent que trop que vous êtes chez une Mortelle. Elle ſe tût, & rougit encore d'en avoir peut-être trop dit. Je connois mieux votre ſort, reprit Clermont, Princeſſe infortunée, objet de mille Rivaux. Un Ennemi vous retient captive en ces lieux reculés. Parlez, nous ſçavons des paroles qui peuvent diſſiper tous les charmes, & nous avons aſſez de courage pour ſurmonter tous les obſtacles que votre Ennemi pourroit oppoſer à votre délivrance. Ah ! généreux Chevaliers, reprit-elle, vous péririez

riez tous dans votre entrepriſe téméraire. Le Tyran qui me garde ſe joüe de tous les efforts humains.

Tel étoit le langage que tenoient à la charmante Fille ſes illuſtres Hôtes. Tel le Berger dans le Bois pendant les ſoirées nouvelles du Printems excite par le ſon de ſon chalumeau le Roſſignol qui ſe tait, & lui arrache ſon tendre ramage. Ou tel le ciſeau du Sculpteur ajoûte encore les derniers agrémens à la Statuë d'une Nymphe qui ſembloit être achevée.

Tandis que ſur cet aimable entretien la Nuit précipitoit ſes ſombres momens, dans la ſalle voiſine on dreſſoit la table. Dès qu'elle fut couverte de ſes mets, la Compagnie alla s'y placer. Les jeunes Pages ſe montrérent. Tu parûs, blond Hyppolite, & toi riant (a) Clermont & toi le plus beau

(a) Clermont Tonnerre.

de tous, & le plus chéri de ton Maître, aimable Durfort. Mais ce n'étoit plus toi. Tu dormois parmi les Equipages, assoupi par l'Amour même qui t'avoit dérobé ta figure. Lorsqu'il se regardoit dans les glaces, il se plut lui-même à se voir ainsi déguisé sous tes traits charmans. Il avoit ton front d'albâtre, tes vives couleurs, ta longue chevelure de couleur de fleur d'Hyacinthe, & ta démarche active.

Sous ce déguisement le Dieu perfide présentoit les Coupes, & versoit la liqueur vermeille. Il avoit mêlé son poison le plus subtil dans celle qu'il présenta au Monarque. A peine le Prince, après avoir reçû dans son sein la liqueur empoisonnée, eut-il levé les yeux sur la belle Fromenteau, qu'il sentit un feu inconnu dans ses veines. Son cœur s'attendrit,

ſon viſage s'enflamma, ſes yeux animés n'eurent plus de regards que pour elle. Il s'enyvre à longs traits des charmes divers qui s'impriment dans ſon ame, ſoit que dans un timide embarras la belle Fille choiſiſſe les aimables réponſes qu'on lui arrache, ſoit qu'elle léve ſes yeux remplis de douceur & d'une vive lumiére, ou qu'elle les tienne baiſſés, plus parée de ſa modeſtie que d'un voile d'or, ſoit qu'avec un ſoûrire gracieux elle ouvre aux Amours & aux Graces ſes lévres de roſe (*a*).

Elle-même reſſentit bientôt de pareilles ardeurs. Le beau Page, qui receloit le perfide Génie, avoit

(*a*) Il y a dans le Latin : Soit qu'avec un ſoûrire aimable elle ouvre ſa bouche comme une Roſe nouvelle, par laquelle elle attire mille Graces, & tout un eſſain d'Amours.

Seu riſit amabile pandens
Ora Roſam veluti grato ſplendore recentem
Quâ veneres mille examenque acquirit Amo-
rum.

passé de son côté. Avec la liqueur elle avoit reçû dans son ame le dangereux poison. L'Amour même de sa baguette invisible la frappa sur le sommet de la tête. Aussitôt un léger nuage descendit dans ses yeux. L'Enjouëment s'y peignit comme la lumiére d'une lampe dans la vague incertaine. L'amour du plaisir vint la réduire. La confiance couvrit sa timide pudeur. Elle se glorifie dans sa beauté; & son ame charmée s'enyvroit de l'encens flateur qu'on lui présente. Ainsi avant le retour des Pleïades, Flore trompée par quelque beau jour ose se montrer avec sa robe semée de couleurs diverses. L'Hyver aux rides glacées reparoît bientôt, la Déesse effrayée se renferme, & toutes ses espérances périssent dans un moment.

La belle Agnès levoit les yeux sur le jeune Monarque, dont elle

entendit bientôt les regards ; & cependant le feu ſecret qui la brûle s'augmente à tout moment dans ſon cœur. Les vins les plus rares, conſervés avec ſoin depuis pluſieurs années, furent ſervis. La charmante Fille prit elle-même la Bouteille dans ſa main, & en verſa à tous ſes Hôtes, ſemblable à une Naïade gracieuſe. Les flots du vermeil Breuvage tomboient de ſa belle main dans le pur criſtal. Seulement, lorſqu'elle en verſoit au Roi, ſon embaras parut, & à ſa main incertaine, & dans ſes yeux qu'elle baiſſa auſſitôt.

O la plus belle des Filles! lui diſoient ſes Hôtes, rien ne manqueroit plus aux plaiſirs que votre préſence fait naître en ces lieux, ſi nous pouvions entendre les accens de votre voix! Car voyons, diſoient-ils en eux-mêmes, ſi quel-

que grace a pû échapper à cette Fille divine. Elle ne ſe fit pas prier long-tems. A ſes tendres accords entendus dans un profond ſilence, aux cadences légéres de ſa douce voix, tous les Conviés faiſoient paroître ſur leur viſage le charme vainqueur qui tomboit dans leur ame.

Elle chantoit ainſi. Chantons la paix & le repos dont on joüit dans les Campagnes. Leurs heureux Habitans voyent couler dans un cours paiſible leurs jours fortunés avec les clairs ruiſſeaux qui partagent leurs prairies fertiles. Chantons auſſi Bacchus Pére du ſage Enjouëment & de l'aimable Confiance, nous encourageant parmi nos Conviés, & de ſa liberté couvrant le doux tumulte des Feſtins. Elle chanta enſuite les Ris & les Jeux épouvantés de toutes parts par la Guerre, & recueillis

par les Buveurs ſous leurs treilles. Elle chanta enfin la gloire des Guerriers. Sur qui une belle Fille attachera t'elle les yeux, diſoit-elle? Pour qui fera-t-elle des vœux ſecrets? C'eſt pour ce jeune Lion qui revient des champs de Bellone, & porte ſur ſon front généreux le mépris de la mort, & l'ardeur pour la gloire. Dans ſon foyer obſcur il n'attendra point la fin de ſes jours languiſſans. Il les ſacrifiera à ſa Patrie. Il les donnera à ſon Prince. En chantant ainſi, elle détournoit les yeux; mais ſon cœur ſçavoit bien à qui elle eût voulu adreſſer ce langage.

On quitte enfin la table, & tous portent à la belle Fille qu'ils environnent le tribut des louanges diverſes qu'elle avoit méritées. Mais bien-tôt Adélaïde ſe léve, & après avoir ſalué tous ſes Hôtes, après leur avoir ſouhaité qu'un doux

ſommeil vienne les refaire de leurs fatigues, elle ſe retire, & amene avec elle ſon admirable Niéce.

La jeune Fromenteau court ſe renfermer dans ſon appartement. Là dans un ſilence profond, elle rappelle en ſon eſprit ſes divers entretiens. Elle condamne en rougiſſant encore, & ſon timide embaras, & ſon ſilence. De tant de penſées qui s'offrent alors, elle eût voulu qu'au moins quelques-unes ſe fuſſent préſentées à ſon eſprit, lorſqu'elle étoit parmi ſes Conviés. Enſuite en quittant ſon voile, elle regarde dans la glace fidelle de ſes miroirs, ſi elle avoit mérité de plaire. Elle projette de ſe parer de ſes plus beaux atours, ſi le Soleil lui fait encore revoir ſes Hôtes; mais n'oſant ſe flater de cette vaine eſpérance, elle hait ſa ſolitude. A quoi me ſert ma jeuneſſe & ma beauté, diſoit-elle,

ſi je l'enſevelis dans ces déſerts inconnus ?

Belle Fromenteau, lui diſoit Dervieux, dans quelle rêverie profonde paroiſſez-vous plongée ? Que vous eſt-il arrivé dans ce repas où j'ai vû les yeux de tous vos Hôtes attachés d'admiration ſur vous ? Si vous vous reprochez ou quelque diſcours timide, ou d'avoir montré quelque embaras incertain, il a été couvert & reparé avantageuſement par toutes vos graces. Chére Dervieux, lui répondit en rougiſſant la jeune Fromenteau, il eſt difficile qu'une jeune Fille ne montre quelque embaras parmi des Etrangers. Ne crois-tu pas qu'ils le pardonnent à ma jeuneſſe ? C'eſt ainſi qu'elle diſſimuloit la vive bleſſure de ſon cœur.

J'ai eu une penſée, lui repliqua ſa chére Dervieux qui en

ſoupçonnoit davantage. Votre Frére aura vanté votre rare beauté parmi ſes amis, dont quelques-uns ſeront venus ici pour la connoître par eux-mêmes ; car ces lieux reculés ne ſont le chemin de nulle-part. A votre tour, quel eſt celui qui plairoit le plus à vos yeux ? La belle Fromenteau ſe plut à cette penſée, & l'approuva dans ſon ame. Couchons-nous, dit-elle enfin, tu ne ſçaurois croire combien je ſuis laſſée de la gêne où m'ont tenuë ces Etrangers.

Dès que ſon lit l'eut reçuë, elle ſe livra à toutes ſes idées. La flateuſe image de ſon Amant étoit ſans ceſſe préſente à ſon eſprit. Elle ſe repréſentoit la jeuneſſe floriſſante du Prince, & ſon air de grandeur qui ſembloit l'annoncer, & ſes yeux remplis de feu, & la nobleſſe de ſes maniéres.

Hélas ! disoit-elle, il tenoit sans cesse les yeux attachés sur moi ! S'il ressentoit les mêmes ardeurs, si c'étoit celui qui m'est destiné pour Epoux, si mes jours unis aux siens m'attachoient à lui jusqu'à la mort qui nous renfermeroit ensuite dans le même tombeau ! O Ciel ! puisses-tu m'être avare de toute autre faveur, si tu remplis aujourd'hui le désir de mon ame !

Elle passoit ainsi les sombres momens de la nuit, pareille à la fidelle Tourterelle qui remplit son nid de ses gémissemens secrets, & attend avec impatience de voir renaître l'Aurore, pour aller chercher sa tendre Compagne, & du haut des Ormeaux des Forêts la rappeller de ses cris redoublés.

Le Démon cruel qui persécute jusqu'au bout, le Démon perfide dont les prestiges sont infinis, mé-

ditoit encore une nouvelle trahiſon contre la Fille innocente. Il s'étoit inſinué dans la chambre où elle repoſe. Lorſque la nuit ne voyoit point encore le terme de ſa carriére, il ſe change en oiſeau nocturne, & vole pareil à la chauve-ſouris. Il ſe place ſur la tête de la belle Fromenteau, qu'il couvre de ſes ſombres aîles. Un léger aſſoupiſſement s'empare de la belle Fille. Le Sommeil, au crêpe ſombre & délié, enveloppe ſes ſens. Elle croit être ſur les Rives fleuries, ſur la verdure naiſſante, dans les Jardins enchantés, dans les Bois ombrageux. Elle croit voir une jeune Bergére, qui tantôt cuëille les fleurs vermeilles, & tantôt accordant ſa voix au ſon d'une Muſette fouloit ſous ſes pieds l'herbe nouvelle. Tels étoient les accens qui ſembloient ſortir des lévres de la Bergére. L'Amour les formoit lui-même.

J'ai vû ſeulement l'Amour. Sa beauté m'a ravi. Le Ciel n'a rien fait de ſi beau que cet Enfant gracieux. Rien de ſi charmant ne brille ſur la Terre, n'eſt caché dans le ſein des Ondes. Son ſoûrire eſt pareil à la lumiére de l'Aurore, qui diſſipe la Nuit, qui dore les Cieux. Nymphes, venez le voir ſous ces feüillages verds dans ſes réduits ſecrets. Comment peut-on dire qu'on doit ſe garder de lui? Il n'a d'autre ſoin que d'aſſembler en ſe joüant les liens de Roſe qu'il nous prépare, & de compoſer les charmes divers qu'il veut répandre ſur tous nos momens. Montre-toi ſeulement, gracieux Amour, la victoire te ſera facile contre le Chagrin auſtére, le ſombre Ennemi des Plaiſirs.

CHANT IX.

LE Jour, qui fait fuir les Spectres nuisibles, (*a*) étoit revenu sur la Terre. Le Dieu perfide te quitte enfin, ô belle Fromenteau ! mais il laisse dans ton cœur son poison funeste, ses impressions cruelles, qui y resteront longtems.

Les yeux du Monarque François ne s'étoient point fermés. Le doux Sommeil, comme l'oiseau qui vole de buisson en buisson aux yeux de l'enfant qui le poursuit, fuyoit loin de son ame. L'Aurore s'étoit levée sur le souci qui le dévore, & qu'il prend plaisir à entretenir dans son cœur rempli du doux poison de l'Amour.

(*a*) *Hoc (Sole oriente) omnis Errorum cohors,*
Viam nocendi deserit. Hymn. Ambros.

En vain il s'irrite contre le trait qui l'a bleſſé. Envain il ſe repréſente ſa belle & tendre Epouſe, digne d'un cœur fidéle, digne d'une flamme inviolable.

Hélas ! diſoit-il, pleine d'impatience elle attend mon retour, ſon tendre Louis ſur ſes genoux ! Elle s'alarme ſur les dangers que je puis courir, & ſur l'abatement où mon infortune peut me réduire. Pourroit-elle croire que, dans l'état où je ſuis, & ſans aucun ſouci de ma gloire & de ma Couronne prête à m'être enlevée, je ſongeaſſe à de vaines amours ? .... Pourquoi ai-je vû le plus bel Objet que la Nature puiſſe former ! O Fille plus belle que le Jour ! un Amant ordinaire te poſſedera, & ſon Roi enviera ſa felicité ! Mais que prétends-je ? Puis-je avoir d'autres penſées que pour ton bonheur, Fille charmante ? Vis heu-

reuſe ſans moi, puiſqu'avec moi tu ne ſçaurois l'être. Que le Soleil ſe léve tous les jours pur & ſerein ſur ta tête. Qu'il écarte autour de toi tout ſombre nuage, que ton front gracieux tout ſeul ſemble devoir diſſiper. Fille aimable, que tes yeux me diſent ſeulement une fois que tu m'aimes. Content que mon idée loge dans ton ame, content que ton cœur conſerve mon ſouvenir, je ne te demande plus rien, ſinon que tu prennes plaiſir à me voir contribuer à ton bonheur, & à t'aſſûrer des jours fortunés. Oüi, oüi, je veux pourvoir à ma gloire. Je te reſterai fidéle, ô la plus digne des Epouſes! Encore ce jour pour moi, & de main je vole dans tes bras.

O Ciel! diſoit-il encore, quand eſt-ce que je pourrai vivre pour moi-même? Sera-ce lorſque l'âge glacé verra la troupe des Plaiſirs voltigeans

voltigeans fuir au loin devant moi? Chimérique gloire, ombre honorable, fumée brillante! Le vrai bonheur eſt-il ailleurs que dans un cœur qui ſe ſatisfait?

Le Prince exprimoit ainſi les tendres inclinations de ſon ame. Ainſi il ſoumettoit ſa tête languiſſante à l'Amour & à ſon indolence honteuſe, tandis que toute la maiſon informée que leur Roi eſt dans ces lieux, ſe préparoit à honorer ſon Hôte illuſtre.

Belle Fromenteau, quelle fut ta douleur, lorſqu'on vint interrompre ton reveil pour t'apprendre cette nouvelle! Une triſteſſe profonde s'empara de ton ame. Tes yeux en verſérent même des larmes, lorſque tu te vis trompée dans la vaine ombre du bonheur après lequel tu avois trop tôt ſoupiré. Mais ton cœur avoit reçu le poiſon funeſte, & ce n'étoit pas

d'une légére bleſſure qu'il étoit atteint.

La vertueuſe Tante de la belle Fromenteau s'étoit fait conduire dans une ſalle voiſine de l'appartement où l'on avoit logé le Monarque. Là, elle l'attendoit pour lui préſenter ſes humbles hommages. Il parut enfin. La ſage Adélaïde, ſaluant le Maître des François auſſi profondément que ſon grand âge put le lui permettre, lui a dreſſa ce diſcours. O Prince! pourquoi vous êtes-vous caché à nos yeux? Votre préſence auguſte nous eût fait faire des prodiges pour répondre à l'honneur que nous recevions. Notre reſpect, notre reconnoiſſance, notre joye euſſent au moins ſuppléé à notre impuiſſance. Puiſſent ces ſentimens ſincéres couvrir notre honte à vos yeux! O Roi, ne dédaignez point d'habiter ſous ce pauvre toit! Vous

êtes dans une Maiſon qui vous a toujours été fidelle. Pluſieurs de leurs Maîtres ont péri à votre ſervice. Ma famille, autrefois nombreuſe & floriſſante, ſe voit aujourd'hui réduite à deux tendres Enfans de mon jeune Frére. Celui qui eſt abſent, jeune Soldat, brûle de répandre pour votre querelle le ſang fidéle qu'il a reçu de ſes Péres.

Le Monarque, ſemblable au Pére tendre qui fait briller ſur ſon front la bonté prévenante, lui répondit : Les maux de mon Peuple touchent vivement mon ame. Peut-être le jour n'eſt pas loin où le Ciel voudra les finir. Puiſſai-je connoître tous les vrais François fidéles à leurs Maîtres légitimes ! Je jure que leur ſouvenir me ſera toujours précieux. Pour vous, Madame, comment puis-je contribuer à votre bonheur ?

O Roi ! reprit la vertueuſe Adé-

laïde, il n'eſt plus de biens pour moi ſur la terre. Ils ont fui loin ſur des aîles qui ne les rameneront plus. Si votre bonté me laiſſoit eſpérer quelque part à vos graces, je vous les demanderois ſeulement pour cette jeune Fille qui parut hier devant vous, & pour ſon jeune Frére, que la Guerre & ſes cruels hazards tiennent éloigné de ces lieux. Soyez-leur un Roi qui les protége. Que votre Trône leur ſerve d'azile, d'où ils voyent l'Injuſtice frémir vainement contre leur honneur ou contre leur repos. Ainſi, O Roi! puiſſent vos Ennemis fuir devant vous! Puiſſiez-vous égaler la gloire de votre illuſtre Ayeul, le plus ſage de tous les Princes, comme vous lui reſſemblez par les traits de votre viſage! Il avoit le même front, digne d'un Roi. Je m'en ſouviens encore, lorſque ſur les bords de

la Loire toute la Bretagne vint groſſir ſa Cour. J'étois alors à la ſuite de la vaillante Penthiévre, qui y parut ſous le caſque guerrier, & armée de la pique des Combattans. Un grand nombre de jeunes Amazones, nous l'environnions en appareil de Guerre. Elle nous avoit ainſi formées à aimer la gloire des Combats, & la haute renommée, pour l'emporter ſur ſa redoutable Rivale.

Tu parlois encore, Adelaïde, lorſque ta belle Niéce parut. Sur ſon viſage abattu on remarquoit ſa triſteſſe, qu'elle vouloit en vain diſſimuler. Sa bouche ne trouva plus que des mots entrecoupés, en approchant du Monarque, qui ne tarda point à lui adreſſer la parole.

Mais où m'arrêtai-je? Veux-je dire juſqu'au bout les perfidies de l'Amour, qui triomphe à la fin,

tandis que la Lyre me demande de plus nobles ſons, tandis que je dois à la Guerre cruelle des accords bien différens ? O Muſe ! vous m'avez été comme l'impétueux Borée ſoufflant des monts de Thrace, ou d'Armenie, lequel après avoir frémi dans les Forêts ſombres des hauts Sapins, & avoir mugi ſur les ſommets glacés, ne ſe répand plus que comme un zéphir agréable ſur les belles Campagnes qu'arroſe le Penée, ou ſur les vallons heureux que baigne l'Oronte ; ſoit que ſes aîles ſoient épuiſées du long trajet, ſoit qu'il les ſente ſe relâcher par un air plus doux qui régne en ces beaux Climats, qu'on reſpire ſur ces bords délicieux. O Muſe ! ſeconde-moi encore ! J'entends d'ici les clameurs de Mars, & les Chevaux aux piés d'airain de Bellone ſanglante. O Monarque !

languis tout seul dans une indigne foiblesse ! Je verrai sans toi les Combats, je verrai sans toi les dangers pleins de gloire.

Ainsi un Coursier généreux qui paît l'herbe sur les Rives fleuries, s'il entend au loin les sons éclatans des Trompettes guerriéres, léve aussitôt sa tête. Ses oreilles attentives se rempliſſent de sons qui annoncent les Combats, impatient sans pouvoir être retenu jusqu'à ce qu'il bondisse sous le Cavalier, & qu'il se hâte sous le son flateur des armes qui résonnent sur son dos.

Les Fêtes avoient quitté les Rives de la Loire. Les jeux des Princes n'avoient donné que de vaines espérances : comme on voit quelquefois pendant un orage le Soleil reparoître un moment, & les sommets des Collines se dorer d'une lumiére amie

de la Nature ; mais bien-tôt les ſombres nuës s'entaſſent de nouveau les unes ſur les autres, & la Tempête plus furieuſe inonde & ravage les Campagnes. Ainſi la Guerre pendant quelque tems ſuſpenduë, n'en eſt que plus meurtriére & plus ſanglante.

L'Horreur plus cruelle environne de nouveau la triſte Aurélia. Diane s'étoit huit fois renouvellée dans les Cieux depuis que l'Anglois obſtiné avoit formé ſon Enceinte redoutable. La Guerre avoit épuiſé tous les différens ſecours qu'on avoit envoyés à cette Ville infortunée. L'Artillerie formidable l'avoit remplie de ruines, & continuoit avec plus de fureur le fracas horrible. Talbot ſur-tout, l'invincible Talbot multiplioit tous les jours ſes aſſauts, & paroiſſoit ſur la Bréche, pareil au Dieu qui devoit abattre la célébre Aurélia.

rélia. Mais des coups de son puissant cimeterre Dunois repoussoit le danger. Du bout de sa lance il marque les bornes que l'Ennemi ne passera pas. La Ruine avec son appareil terrible, & ses flots menaçans venoit se briser à ses piés. Saintraille, tu étois à la Ville que tu défendois comme le plus fort Boulevard qui présente son flanc solide. Et toi, généreux Lahire, tandis que Talbot se flattoit de pénétrer dans la Ville, & pressoit l'assaut avec vigueur, tu fis voir tes Enseignes flottantes; & étendant tes Bataillons sur le Rivage, tu mis l'Ennemi dans la nécessité de se défendre à son tour.

Aux côtés du Chef célébre, brilloit son cher Puisieux en ses armes dorées. La France n'avoit rien de plus beau que ce jeune Soldat, lorsqu'il avoit quitté son cas-

que, qui renfermoit les boucles nombreuſes de ſes cheveux d'or. Il avoit la bouche vermeille de ſa Mére la plus belle des femmes. Il en avoit les yeux. L'Honneur étoit ſur ſes Sourcils. La Hire l'aimoit comme ſon Fils, & lui inſpiroit la noble émulation & les ſentimens vertueux.

Au brave Vignoles s'oppoſe le redoutable Suffolc, qui des Fortereſſes voiſines tiroit à tous momens de nouveaux renforts. L'Orléanois ſur ſes Remparts, l'Anglois ſur ſes hautes Tours étoient les Spectateurs du Combat. L'homicide Mars multipliant le carnage, s'enyvrant de ſang, rempliſſant le Rivage de ſes mugiſſemens affreux, donnoit ſous les yeux des deux Peuples ſon ſpectacle barbare.

Suffolc pareil au Torrent qui renverſe ſes digues, avoit enfon-

cé les Bataillons Ennemis. La Hire comme un Lion au ſouffle courageux avoit rompu l'aîle qui lui étoit oppoſée. Tout fuyoit devant le Guerrier redouté. Combien de François, redoutable Suffolc, fis-tu périr au pié des murs d'Aurélia ! De combien d'Anglois abatus, généreux La Hire, ſemas-tu la Plaine ſous leurs propres Fortereſſes ! La Mort dans l'un & l'autre Parti comptoit de ſes deux mains étenduës un égal nombre de Victimes.

Mais en quels lieux la Gloire a-t-elle emporté le beau Puiſieux ? Puiſſent les fléches meurtriéres, avoir été détournées du corps du jeune Guerrier par quelque Dieu favorable ! Il combat vaillamment. Il a abatu pluſieurs Adverſaires. Le jeune Clinton s'attaque à lui. Ils ſe portent des coups mortels, que la bonté de

leurs armes rend inutiles. Tous deux en la fleur de leur premiére jeuneſſe, tous deux boüillans d'ardeurs guerriéres, de quel côté les Dieux ſe détermineront-ils? Quel des deux favoriſera Bellone, qui mêle dans ſon urne fatale les noms deſtinés à périr? Puiſieux, tu tombes frappé dans le flanc d'une large bleſſure. Le beau Guerrier ſe roule dans la pouſſiére. Il nage dans ſon ſang.

La Hire, qui voit le malheur de ſon ami, pouſſe un haut ſoupir; & vole, mais trop tard, à ſon ſecours. L'Anglois le reçoit ſans s'étonner. Mais avec des forces ſi inégales pouvoit-il réſiſter à l'invincible La Hire, dont la douleur amére augmente encore la fureur? Le jeune Etranger tombe miſérablement maſſacré. En expirant ſur le ſable, il peut à peine prononcer ces mots: O qui

que tu ſois, puiſſant Guerrier ! ſi le nom de ma Mére, de la vertueuſe Pelham, eſt venu juſqu'à toi, permets qu'on lui rapporte mes froides dépoüilles. Avec ces paroles le ſouffle de ſa vie ſe diſſipe dans les airs. La Hire ſenſible à la pitié qu'il eut d'une ſi tendre jeuneſſe, & pour l'honneur qu'il portoit à cette Mére infortunée, laiſſe enlever le corps du jeune Clinton, par qui cependant périſſoit ſon cher Puiſieux qu'on emportoit reſpirant encore.

Le bruit du triſte ſort de Clinton vient bien-tôt aux oreilles de ſa Mére. Pleine d'alarmes pour ſon Fils, elle étoit venuë juſques dans le Camp ſans craindre les armes effrayantes. A cette nouvelle, la vertueuſe Pelham jette les cris les plus aigus, comme ſi une fléche lui eût percé le ſein. Elle vole ſans pouvoir être retenuë au-de-

vant de ſon Fils ſans vie, dont le corps livide n'offroit plus que des membres couverts d'un ſang noir. Dès que la tremblante Mére eut reconnu ſon Fils, & les traits de ſon viſage enſanglanté, elle perce le Ciel de ſes plaintes lugubres. Elle éclate, elle pleure, elle gémit. Elle ſe jette ſur le corps de ſon Fils, qu'elle inonde de ſes larmes. Elle veut y demeurer ſans pouvoir en être arrachée. Enfin elle s'écrie avec mille gémiſſemens & mille ſoupirs : O mon Fils! je t'ai perdu, tu n'es plus! Ces triſtes reſtes ſont tout ce que j'en embraſſe. Clinton mon Fils, mon cher Fils Clinton! tes yeux ne s'ouvriront plus ſur ta tendre Mére, tu ne la tiendras plus embraſſée au retour du Combat & de ces Batailles odieuſes. Hélas! Depuis la perte de mon Epoux, mes yeux n'ont jamais été ſans

larmes. Et le Ciel a pû ainſi oublier ſa pitié ! O mon cher Fils ! dans ton viſage aimable je retrouvois tous les jours ton Pére, tes traits me le rendoient tous les jours. Encore une fois il m'eſt arraché. O pourquoi la même tombe ne peut-elle nous renfermer tous trois ! Ah ! je ne craindrois point d'y deſcendre. Toutes mes douleurs finiroient avec ma vie. Tranquille, je m'en délivrerois dans le tombeau, comme le Bucheron qui à la fin de ſa journée ſe décharge de ſon fardeau pénible. O Ciel ! pardonne une Mére, pardonne à ſes inſupportables ennuis ! Ne t'offenſe point de mes plaintes améres ! Puiſſent ces premiéres peines que tu m'as faites, & que tu vois ſi cuiſantes, te ſatisfaire enfin, & faire que tu m'abandonnes ceux qui me reſtent à conſerver ! Epargne, épargne dé-

ſormais aux yeux d'une Mére de ſi cruelles funérailles.

Elle diſoit encore : Quelle Région m'offrira des bords aſſez reculés ? Au-delà de quelles Montagnes lointaines irai-je chercher les retraites obſcures, où je puiſſe dire à la Douleur : Vous êtes mon Epoux & mon Fils, vous m'en tiendrez la place ; aux Pleurs, & aux Soupirs, venez remplir ma ſolitude.

C'eſt ainſi qu'elle redoubloit ſes regrets cuiſans, ſans que Churchill ſa tendre amie, accablée elle-même, puiſſe ou veüille la conſoler.

La Mort ſe plaît aux plaintes cruelles. Avide de ſang, elle ne s'en raſſaſie point. Secondée par la Guerre, elle a ouvert ſon immenſe ſépulchre. Elle y amoncéle ſes Victimes. Elle régne hors des Murs, entre les Baſtions

Anglois, ſous les coups de La Hire, ſous les efforts de Suffolc, & de ſes Fréres redoutés. Elle régne ſur les Remparts ſous la hache de l'invincible Talbot, ſous l'épée du vaillant Dunois. Jamais Mars ne partagea mieux ſes faveurs cruelles, ne mêla mieux ſes fureurs obſtinées. Comme l'Aquilon & le vent du Midi qui mugiſſent contre une haute Tour, tels combattoient d'un côté l'Audace, qui dévore les dangers, qui appelle à ſon ſecours le Déſeſpoir infléxible, réſolu de périr s'il ne triomphe ; & de l'autre la Fermeté enfonçant devant ſoi en terre ſon épieu inébranlable.

Les Dieux des Nations voloient de toutes parts ; & employant pour vaincre tout ce que l'Eternel leur permet ſur les miſérables Mortels, inſpiroient ſur-

tout à leurs Peuples une fureur indomptable; car il sembloit qu'on voyoit enfin le moment qui devoit décider de l'Empire. Ainsi dans l'Amphiteâtre des Lions excités par leurs Conducteurs s'acharnent à s'entredéchirer : ou ainsi sur les bords de l'Inde deux Armées défenduës par un rang horrible d'Eléphans qui portent sur leurs dos des Tours remplies de Soldats, voyent ces énormes Animaux s'ébranler & se jetter dans les Bataillons. L'Horreur & l'Epouvante enveloppées de leurs tourbillons marchent au-devant d'eux. Tels étoient les Dieux Ennemis; comme si les hautes Tours d'Aurélia, & les Bastilles Angloises qui la tiennent enchaînée, ébranlées par le Tout-puissant, se fussent mêlées entr'elles & parmi les Combattans.

Vaillans Guerriers, qui défendî-

tes la triſte Aurélia d'une deſtruction prochaine, que je rediſe vos noms à l'avenir lointain. Vous vous éleviez ſur ſes Murs ruinés comme autant de Fortereſſes. Que je vous montre ainſi à la poſtérité reculée; ſi cependant mes vers ne ſont point comme le Hêtre aride dans une racine écartée, s'ils peuvent être comme le Tilleul aux branches toufuës dont tout le Hameau aime l'ombrage. S'ils pouvoient au Ciel ſe lever comme une Aurore nouvelle ſur la tête de mes Guerriers! Guerriers dignes qu'un regard heureux d'une Muſe divine, leur faſſe un éclat qui paſſe les Mers, frappe les Rivages les plus reculés, & brille à jamais ſans craindre de ſe voir obſcurci. Le vaillant Rieux eſt le premier qui s'offre à mes regards. Durant le ſiége il avoit fait entrer pluſieurs fois

du ſecours dans Orl ans. Aujourd'hui il s'y trouve renfermé. Digne de ſes nobles Ayeux, il ajoûte à leur gloire. Son glaive étincelant annonce le ſalut de ſon parti, & écarte le Danger nuiſible des Murs qu'il protége. Quels coups partent du bras du puiſſant Laval ! Il ſemble armé du foudre. Et ceux que tu portois, ô Villars, par leſquels la même terreur qui défendit Montargis, défend aujourd'hui la triſte Aurélia, aux yeux de l'Anglois que ta vûë déſeſpére encore. Et vous, Guerriers intrépides, Chavigni, de Beuil, d'Orgin, dignes Compagnons de ces fiers Combatans, dignes Rivaux de leur gloire. Chailli, de Termes, D'Illiers, Coulonges, Guitri, Chabanes, défendoient le quartier de la Porte Banniére, pareils aux ſolides barreaux de fer qui ferment la loge

où le Lion eſt retenu, entre leſquels le fier Animal rugit furieux & tout couvert de ſon écume ſanglante.

La troiſiéme attaque du quartier ſaint Loup étoit repouſſée par Chaumont le plus obſtiné des Guerriers, par le boüillant Gouville, l'impétueux Thouars, par le redouté Coaraſe tout couvert de bleſſures qu'il avoit reçuës dans les combats, par le célébre & imdomtable Villandrade. Glacidas étoit le ſeul dans l'Armée Ennemie qui pût lui être comparé pour la force. Il n'étoit point de plus terrible ſpectacle que le choc de ces deux Combattans, lorſqu'ils ſe rencontroient dans la mêlée, & qu'ils ſe portoient des coups mutuels ſur leurs armes qui en rendoient des ſons effroyables. Entre tous ces Guerriers Girême ſe faiſoit remarquer, Girême renommé

dans les combats, ſoit que dans ſon Iſle (le deſeſpoir éternel du cruel Amurath,) il raméne ſon Vaiſſeau chargé du butin qu'il a conquis ſur le barbare Ennemi du nom Chrétien, ſoit que ſur les hauts Murs d'Orléans il enſanglante ſon glaive du ſang de l'Etranger. Saint Sévere à la tête d'une troupe choiſie ſe portoit dans tous les lieux qui avoient beſoin de ſon ſecours. Etant preſque partout en même tems, il ſembloit ſe multiplier, il ſembloit être l'ame de tous les poſtes dans leſquels il couroit porter un nouveau feu, inſpirer l'ardeur, animer la réſiſtance.

O Guerriers célébres! O Héros Illuſtres! vous étiez ſur les Remparts de la Ville aſſiégée, comme ces hauts Chênes qu'on tranſporte des Forêts, pour en élever une digue contre la violence des fleu-

ves. Tels vous étiez vaillans François quoique vos Adverſaires pareils, aux flots écumeux vous aſſailliſſent de toutes parts. Talbot, l'invincible Talbot, s'obſtinoit à emporter la Bréche. Quoique couvert de bleſſures, il revient toujours avec une nouvelle audace. Semblable au Bélier énorme, qui redouble ſes coups contre le Mur, & porte avec lui la Ruine, le Fracas, & la Frayeur mortelle. Trois fois il etoit entré dans la Bréche, trois fois ſes Troupes en avoient été repouſſées par le vaillant Dunois, qui paroiſſoit ſur le Mur pareil au Canon formidable qu'on a placé à la tête du défilé par où l'Ennemi doit attaquer.

La fortune d'Orléans ſembloit avoir été remiſe entre les mains de ces deux Adverſaires. C'eſt là que la Guerre, dans le ſang, le carnage & l'effroi ſouffle ſa rage é-

pouvantable, & fait entendre ſes ſifflemens affreux. Tous les Dieux accourent, & laiſſent les autres attaques, & font paſſer dans l'ame de leurs Combattans la Valeur indomptable, l'Audace intrépide, la Réſiſtance ſans bornes.

La manœuvre formidable des Dieux en fureur étoit cachée aux regards Humains : mais auxy eux du Ciel attentif leurs panaches terribles, comparables aux vaſtes Ormeaux vieux Enfans de la Terre, s'entreheurtoient dans les airs; comme lorſque dans un violent tremblement de Terre, excité par les efforts impuiſſans & redoublés des Géans impies qui gémiſſent dans les cavernes du Véſuve voiſines des Enfers, les Dômes exhauſſés de Benevent, où les clochers nombreux de Pathénope ſe menacent de leurs cimes agitées dansles airs aux yeux des Habitans remplis

remplis d'effroi, & retirés ſur les montagnes.

Tels étoient les Dieux des Nations autour de Dunois, autour de Talbot. Ces deux Adverſaires pleins de la fureur de tous les Dieux, étoient ſous leurs mains, comme les marteaux énormes des forges ſoulevés par tous les flots impétueux du fleuve. Leurs armes frapées réſonnoient épouvantablement. Sur la Bréche, pleine de Morts & de ruines, ils paroiſſoient ſemblables à deux groſſes nuës reſſerrées entre deux montagnes, & pleines de foudres, & par des vents furieux pouſſées l'une contre l'autre, dont le choc terrible trouble la Nature effrayée, dont le ſein s'entrouvre, & ſe déchire de toutes parts avec grand bruit; & cependant la foudre lance l'incendie, l'orage groſſit les torrens, la grêle accablante ravage

toutes les richeſſes de la Nature,& écraſe les troupeaux épars dans la plaine. Tels, au milieu d'Anglois & de François abatus & entaſſés, les deux Combattans ſe foudroyoient. Au-deſſus de leur tête la Victoire incertaine dans les airs admiroit les deux Adverſaires,qui, quoique reſtés preſque ſeuls, & malgré les ruiſſeaux de ſang qui coulent de leurs bleſſures,ne peuvent ſe ſéparer. Les Dieux inviſibles leur communiquent à tout moment des forces nouvelles: comme on voit deux Champions, qui ſe ſont portés ſur le pré pour laver leur deshonneur, ne vouloir mettre aucune fin à leur débat ſanglant; & pouvant à peine reſpirer ſous les bleſſures qui les épuiſent, ſe frapper encore,juſqu'à ce qu'ils tombent l'un & l'autre, & qu'ils ſont emportés ſur les bras de leurs Amis fidéles.

CHANT X.

PEndant que les choſes ſe paſſoient ainſi ſur la Terre, les Dieux Bienfaiſans que l'Eternel a établi Protecteurs des Hommes, étoient vivement touchés à la vûë du Spectacle ſanglant que préſentoit la Guerre homicide. Au milieu d'eux l'invincible Michel leur Prince, le céleſte Gouverneur de l'Egliſe, appuyé ſur ſa lance, nourriſſoit dans ſon ame une douleur profonde. O Fils de l'Eternel, diſoit-il! ô Roi des Anges & des Hommes! comment l'Ennemi a-t-il ainſi diſſipé ton héritage, qui s'étendoit depuis les Rives de l'Inde, juſqu'à la Mer qui reçoit le Tage doré, depuis les climats glacés de l'Ourſe, juſqu'à l'Océan qui voit le

noir Ethiopien ! Le Muſulman infidéle a dévoré tes plus belles Provinces ; & comme ſi tant de maux ne ſuffiſoient pas encore, les Diſſentions cruelles, les Guerres ſanglantes déchirent le reſte de ton Empire, & achévent de déſoler la triſte Sion, Reine autrefois de l'Univers & de ſes Peuples. Envain ai-je voulu procurer d'heureuſes médiations. La Terre ne m'a offert qu'un ſecours inutile. O Dieu ! le ſalut habite au pié de ton Trône. J'irai donc me préſenter à tes yeux, je te dirai : Léve-toi, ô Tout-puiſſant, & tes Ennemis ſeront diſſipés. Mets des bornes à leur fureur, qui ſe répand tous les jours prête à tout envahir. Qu'ils ſoient comme les flots de l'Océan repouſſé dans ſes limites. Qu'à tes regards la Guerre fuye précipitée dans les Enfers ; & que la Paix de ſes aîles

éclatantes comme la neige couvre ton Egliſe, & s'abaiſſe ſur elle. O Eternel ! ſi ta colére perſévére, ſi tu retiens nos glaives, inutiles, rends-moi la place que j'occupois au-devant de ton Char lumineux. Je ne puis ſupporter plus long-tems la vûë des maux infinis qui déſolent ton Empire. Allez, ô Anges ! appellez tous les Eſprits qui préſident ſur les Hommes, & qu'ils montent avec moi dans les Cieux au haut Temple de l'Eternel. Mille Députés aux aîles légéres ſe détachérent auſſi-tôt. Aux ſons éclatans de leurs Trompettes la Terre rendit ſes Dieux. Les airs en furent remplis dans l'inſtant.

Cependant le Prince des Anges, ſuivi de ſes Légions, étoit arrivé à la porte du Ciel, que la vermeille Aurore ouvroit au Soleil qui tardoit à paroître. Ils entré-

rent avec les Etoiles brillantes de la Nuit, qui s'y tiennent renfermées juſqu'à ce qu'il leur ſoit ordonné de briller de nouveau parmi les ténébres. Les ſombres Divinités de la Terre arrivoient auſſi à tout moment, pareilles à ces nuages que le pluvieux vent du Midi éléve de la Mer, & dont la longue ſuite forme un ſombre chemin qui joint la plaine liquide de Neptune avec les humides voûtes qui diſtillent ſur nos têtes. Les Anges profanes entrérent par la porte du Midi dans la premiére Enceinte du Temple, dans laquelle ils ſe rangérent; la ſeconde Enceinte n'étant ouverte (*a*) qu'aux Eſprits

(*a*) Cette idée eſt ſelon l'idée du fameux Temple de Jéruſalem. Sa premiére Enceinte étoit ouverte aux Gentils, on l'appelloit *Atrium exterius*, ou *Gentium*. L'Apocalypſe repréſente le Ciel ſelon l'idée des Egliſes des Chrétiens.

glorieux de l'Eternel, & l'entrée en étant défenduë par les glaives enflammés des Chérubins qui font la garde nuit & jour dans ſes portes. Le ſourcilleux Ottoman au regard impérieux & barbare s'élevoit au-deſſus de tous ſes Dieux captifs : L'altier Albion, qui montroit ſur ſon front obſtiné ſa fierté profonde : Galathes, qui, malgré ſes malheurs, laiſſoit voir encore dans ſes dignes regards un noble orgueil, & toute ſon ancienne ſplendeur, ſuivis des antiques Dieux des Montagnes, des Dieux humides, des Fleuves aux flots blanchiſſans d'écume, s'étoient hâtés de venir apprendre leurs deſtinées. Ils paroiſſoient ſemblables à cette longue chaîne de Montagnes qui ſont (*a*) pla-

(*a*) Les Anciens ne faiſoient des Alpes & des Pyrénées qu'une ſeule Montagne, qu'ils continuoient juſqu'au Détroit de Cadix.

cées hors de la carriére lumineuſe de l'Aſtre du jour, & bordent le Rivage de la Mer, depuis l'Océan Atlantique juſqu'aux Rives où le Pô achéve ſa courſe. Leurs divers ſommets préſentent aux yeux, ou une neige éternelle qui voit les nuës au-deſſous d'elle, ou des rocs arides & décharnés, ou des forêts de ſapins, ou des pâturages dans leſquels les Troupeaux paiſſent l'herbe, ou quelquefois même, dans une région plus baſſe & plus voiſine du Valon délicieux, le pampre verdoyant & la grappe vermeille. Tels paroiſſoient dans la premiére Enceinte les Dieux des Nations, tandis que dans le parvis intérieur les beaux Enfans de l'Eternel ſe joüoient dans les eſpaces lumineux de l'Empirée.

Dieux immortels, Enfans du Tout-puiſſant, qu'il me ſoit permis de

de pénétrer dans votre Empire lumineux, dans la clarté éternelle, & la gloire à jamais éclatante. Puisse un rayon s'en échaper, & luire aux yeux de l'Univers ébloüi ! O Dieu ! que les Peuples prosternés t'adorent, que les deux bouts de l'Univers s'abaissent devant toi.

Le Ciel étoit dans l'attente du Tout-puissant. Le silence tel qu'il pénétroit autrefois le vaste néant, couvroit les Monts éternels, & les belles Campagnes de l'Olympe. Tout-à-coup le bruit éclatant de mille Trompettes, les sons retentissans que mille Hérauts tiroient des instrumens divers annoncérent le Tout-puissant. Il étoit porté dans son Char. Les roües rapides que l'esprit & la vie animoient, (*a*) laissoient après elles de longues flammes. L'airain des Monts éternels en

(*a*) Ezechiel.

étoit broyé. Le bruit formidable s'en fit entendre au-delà des Etoiles que le Scorpion apperçoit à peine dans les Cieux reculés, au-delà des Aſtres lointains que le Bélier lumineux découvre en des Régions inconnuës ; & l'Univers entier en demeura long-tems agité ſur ſes fondemens de diamant ſolide. A l'approche de l'Eternel le Temple ſacré dilata ſon Enceinte comme un Monde immenſe. Etoit-ce l'Eternel lui-même ? C'étoit ſeulement ſon Tabernacle glorieux ; car pour lui il porte ſon front immortel au-deſſus du plus haut Empirée, ſes piés ſacrés paſſent au-delà des abîmes profonds des Enfers, & dans ſes bras qui enferment l'Univers tous les Aſtres font leur courſe. (*a*) Si tu te montres, ô Dieu (*b*) vi-

(*a*) *Vide* Job. XI. 8.

(*b*) *Omnes gentes quaſi non ſint ſic ſunt*

vant ! tous les Eſtres diſparoî-tront enſevelis à jamais dans ta lumiére. L'Eternité ſuccéda à ton (*a*) Exiſtence. Seul tu éxiſtes, (*b*) tandis que toutes les Créatures ne ſont autour de toi que comme les illuſions de tes ſonges, (*c*) Ombres légéres que tu as aſſemblées dans le Néant & dans ſon immenſe ſolitude. (*d*) Du ſein de la nuë épaiſſe qui environne (*e*) le Trône,

coram eo & quaſi nihilum & inane reputatæ ſunt ei. Iſaï.

(*a*) Imitation de ces paroles, *Regnabit in æternum & ultrà.* Comme on peut dire que Dieu régnera au-delà de l'Eternité, on peut dire auſſi qu'il a régné avant qu'elle fût.

(*b*) *Ego ſum qui ſum.*

(*c*) Voyez à la lettre B. les paroles d'Iſaïe.

(*d*) *Ludens in orbe terrarum.*

(*e*)
Suſtinet ille
Immortale caput ſuper alta cacumina Cæli,
Atque pedes immittit & ultrà Acheronta profundum.
Infinita tenet circumdata brachia Mundo,
Aſtrorumque vagos errantúm amplectitur orbes.

(a) mille & mille Dieux se montrérent, tirant avec des cordons d'or la Pompe sacrée. Sur leur front que ceignoit le Diadême, la gloire & la grandeur des Conquérans étoit empreinte. Au-devant du Pavillon redouté, des Séraphins se voiloient la face de leurs aîles, & défendoient leurs yeux contre la Majesté rayonnante du Très-Haut, contre les Eclairs éternels de sa Gloire. Près d'eux des Troupes de Ché-

Si prodis, Rex summe, tuâ luce omnia obumbras,
Omnia & opprimis. O Pater! antè æterna fuisti
Sæcula: solus habes, & stare, & vivere & esse.
Dum species rerum veniunt tibi circumfusæ,
Somnia vana velut tenuique sub imagine formæ.
Ludenti similis queis spargis inane profundum.

(a) *Dixit Deus ut habitaret in nebula*; 3. R. 12.
Nubes & caligo in circuitu ejus. Psal. 96.

rubins faiſoient fumer l'Encens, & veilloient nuit & jour ſur le feu Sacré. Des tourbillons d'une douce fumée s'en exhalent ſans ceſſe. Les Trônes, les Dominations & les Puiſſances poſant à terre leurs Couronnes, ſe proſternoient devant le Dieu vivant; tandis que des Anges gracieux s'élévent ſur leurs aîles au-deſſus des Monts éternels, en repétant leurs chants de joie & de triomphe juſqu'au plus haut des Cieux.

Au haut du Tabernacle, comme un Diadême de terreur, mille Vertus formoient un rempart invincible. C'étoit la Garde éternelle du grand Roi, l'Arc terrible. Le Carquois réſonnoit ſur leurs épaules, & leurs mains portoient la Foudre brûlante. L'Eternel ordonnoit, & déja plus vîte que l'Eclair, l'Ange a repris ſa

place, montrant l'Impie qu'il vient d'écraſer. (*a*)

L'invincible Michel s'avança au pié du Trône, il frappa trois fois de ſon front le pavé du Temple. Sa priére pénétra le Sanctuaire inacceſſible. La Nuë éternelle s'entrouvre, & laiſſe voir dans un Ciel pur, dans une lumiére tranquille, l'Autel de la Miſéricorde placé éternellement devant la face du Tout-puiſſant. (*b*) Sur cet Autel l'Agneau céleſte paroiſſoit comme immolé, & (*c*) tenoit ſous lui le Livre des Deſtinées; car il eſt le premier né (*d*) de l'Eternel de qui il a hérité tous les Siécles. Un des Sceaux dont le

(*a*) *Mittes fulgura, & ibunt, & reverentia dicent tibi : Adſumus.* Job. 38.

(*b*) *In æternum miſericordia ædificabitur in Cælis.* Pſ. 88.

(*c*) *Vide* Apocal. 5.

(*d*) Le premier né, ou l'Héritier, façon de parler Heb. *Primogenitus quia hæres.*

livre étoit ſcellé ſe détache. Un Ange lut dans la page ſacrée, & prononça à haute voix cetoracle immuable.

La vengeance du Seigneur, du Dieu des Armées n'eſt point contente. Sion, de nouvelles & de plus grandes douleurs te ſont préparées. Prêtres ambitieux, tandis qu'il en eſt tems encore, détournez l'orage qui menace la tête de mon Peuple; & vous, Génies de l'Occident, rentrez dans vos anciens héritages. Ainſi l'ordonne l'Eternel arbître des Dieux & des Hommes.

Cet oracle fut répété dans le parvis exterieur aux Génies attentifs & tremblans par les Chérubins qui gardoient les portes ſacrées. Et cependant le Tabernacle du très-Haut étoit porté ſur les monts de l'Empirée, & éclatoit au loin ſur l'Horiſon Eternel : ſemblable

au Soleil de ce bas Univers, s'il eſt permis de comparer une pâle étincelle à un vaſte incendie, ſemblable au Soleil à la fin de ſa courſe, lorſque porté ſur des nuages d'argent & d'azur il deſcend dans le ſein des Ondes.

La ſombre troupe des Génies ſublimaires ſortie du Temple de l'Eternel, voloit dans le vaſte eſpace des airs. Lorſqu'ils approchoient de la demeure des Hommes, ils entendirent la Terre mugir comme pluſieurs Mers irritées. C'étoit la voix enroüée de la Diſcorde, & ſes rugiſſemens affreux mêlés avec les coups redoublés de ſon marteau qui formoient ces ſons effroyables. Sur la cime du vieux Atlas qui porte ſa tête au-delà des nües, cette Déeſſe aux crins heriſſés avoit établi ſa forge cruelle. Dans ſes ardens fourneaux, ſous les mains de ſes Démons, ſe

formoient les divers Fléaux qu'elle prépare à la Terre, & la Vengeance aux yeux ſanglans, & la Frayeur aux aîles incertaines & tremblantes, & la Fureur enflammée, & la Miſére nuë & livide, & la pâle Mort, celle qui ſe hâte avant l'heure, & qui ſe rit des larmes du vieux Pére, & du deüil de la jeune Epouſe. Mille Démons portés ſur de ſombres nuës (*a*) abordoient de toutes parts; & venoient charger ces Fléaux nuiſibles, pour aller les répandre comme une pluye de ſang dans tout l'Univers, au défaut de la Foudre du Tou-puiſſant, qui dans ſa colére leur avoit remis le ſoin de ſa vengeance. Ainſi, car je ne puis préſenter aux Hommes que des images qui ſont ſous

(*a*) Il y a quelque choſe de pareil dans Job. *Nubes luſtrant per circuitum quocumque eas voluntas gubernantis duxerit ad omne quod præcepit illis ſuper faciem orbis terrarum.* Job. 37.

leurs yeux, ainſi un Vaiſſeau charge des proviſions de guerre, & les bombes, & les mortiers, & le ſalpêtre funeſte. Les Démons nuiſibles ſoufflent avec les Vents pour favoriſer ſa courſe rapide. Sur la poupe eſt repréſentée la Fureur avide de carnage, qui tient en ſa main le glaive homicide, & achéve d'écraſer ſous ſes piés la Pitié plaintive, & rendant le ſang par la bouche à gros boüillons.

La Diſcorde elle-même élevant ſon marteau juſqu'au Ciel, frappoit ſur ſon enclume énorme; & de ſes coups redoublés, dont elle ſembloit vouloir ébranler la Terre juſques dans ſes fondemens, donnoit à grands cris le ſignal de la Guerre.

A ces cris, connus depuis longtems, les Dieux Ennemis ſe rangent en Bataille. Ainſi des Bergéres (s'il eſt permis de joindre Bel-

lone à Eucharis, & les Démons ſanglans de la Guerre aux Graces riantes.) Ainſi des Bergéres, ſi le haut-Bois du Hameau voiſin vient à ſe faire entendre, ſe lévent comme de concert, & forment entr'elles des danſes au ſon accoutumé de l'inſtrument champêtre. Le fier Albion s'arrêta le premier. Levant ſa tête altiére & terrible, il reſſembloit au Mont Hécla lorſqu'il environne ſon ſommet de tourbillons d'une noire fumée. Il donne ſa droite à ſon Frére l'indomptable Dieu d'Hibernie. Le Belge, ſuivi de la troupe nombreuſe de ſes Dieux, menoit l'aîle gauche de cette Armée redoutable. Galatés pareil au Mont Athos, lorſque les Aquilons agitent les hauts ſapins dont il eſt couronné, le bel Heſperces, le froid Génie qui régne ſur les hautes montagnes de l'Albanie, le Dieu de l'Ebre

impuiſſant ami, invincible Adverſaire du Maure, traînoient après eux les Légions des Dieux qui leur obéïſſoient. Les airs étoient obſcurcis ſur toute la voûte des Cieux, & le Mortel aux yeux foibles craignoit quelque nouveau Déluge. L'éclat de leurs glaives étincelans étoit Rival de celui des Eclairs du Tout-Puiſſant. La Terre frémit de l'appareil terrible des deux Armées, & leurs clameurs effroyables, rempliſſoient, & troubloient, & ébranloient les montagnes.

Déja le ſignal du Combat s'étoit fait entendre, lorſque le vigilant Portier de l'Olympe, qui ſuivoit des yeux les Génies rébelles, vint au ſecours de la Nature effrayée. Il touche de ſa Baguette d'argent les portes de diamant du Parvis Céleſte. Elles s'ouvrirent à l'inſtant, & renvoyérent

contre les Combattans une lumiére Divine, à laquelle leurs yeux ébloüis obéïrent. Ils ſe rendirent, ainſi que l'épouvante les conduiſoit, aux emplois commis à leurs ſoins aſſidus. Ainſi lorſque du ſein des Ondes le Soleil envoye ſur la Terre ſes premiers rayons, les Miniſtres de la Nuit, qui avoient tendu leurs noirs pavillons, s'enfuyent, tenant dans leurs bras leurs ſombres voiles repliés, pour les défendre contre la lumiére ennemie.

Aucun des Génies redoutables ne paroiſſoit plus dans les airs. Seulement, vers l'extrémité de l'Occident, l'intrépide Albion, comme un gros & ſombre nuage s'abatoit ſur le rivage de Newport (*a*). Là, des bords de cette Iſle ſéparée du reſte de ſon Empire, il regarde les fertiles Cam-

(*a*) L'Iſle de Wigt.

pagnes de la Seine, & ſes Conquêtes qui devoient lui être arrachées. Le dépit mortel ronge ſon ame. Il s'obſtine à demeurer enſeveli dans un profond ſilence. Il le rompit enfin par ſes longs ſoupirs, comparables aux mugiſſemens des Flots après une violente tempête. Non, non, je ne renoncerai point ſi facilement à ma gloire, diſoit le Génie plein de rage. Pluſieurs jours ſe paſſeront avant que mon Ennemi me voye fuir devant lui. S'il redemande ſon Empire, qu'il ne lui ſoit rendu que ravagé par une déſolation entiére. Ainſi en toutes ſes Ondes emportées avec violence le Fleuve écume, gronde, mugit contre le Rocher immobile qui l'empêche de ſe répandre dans le Vallon délicieux?

Aux cris aigus que jettoit Albion, le vieux Océan qui reve-

noit du Pole lointain, & en ramenoit ſes Ondes échapées, s'arrêta. Portant ſa tête chenuë au-deſſus des gouffres, il s'avance vers ſon Fils, & lui demande la cauſe de ſa douleur. O mon Pére! lui répondit-il, pourquoi vos flots ne peuvent-ils m'engloutir, & me dérober à ma honte! Je ne ſuis plus ce Dieu renommé par la gloire de mes entrepriſes, & par l'honneur que je m'étois acquis parmi les Dieux les plus puiſſans. Les ordres cruels du Ciel m'enlévent tout à la fois le fruit de tant de travaux, & me condamnent à ne régner que ſur ces froides Régions, ſur cette Iſle ſtérile, dans laquelle connu ſeulement de vos Ondes qui m'environnent, je me verrai comme dans une priſon étroite ſéparé du reſte de l'Univers. Je verrai mon nom dans l'oubli, & mes jours obſcurs ſans gloire. Que

reſte-t-il encore à la vengeance du Ciel, ſinon qu'elle m'éxile dans des ſables brûlans ou dans des déſerts inhabités, (*a*) après m'avoir lié de péſantes chaînes comme un Démon odieux?

O mon Fils! lui répondit le Souverain des Ondes, l'oracle eſt parti du Temple de l'Eternel. Sous le Tout-puiſſant les Dieux de l'Univers (*b*) courbent la tête, & s'humilient attentifs à ſes ordres; & notre colére comme tous nos efforts ſont inutiles contre lui. O Albion! conſole toi, ſi tu ne crains que d'être enſeveli dans un oubli obſcur. Ton Iſle ſortira du ſein des Ondes, comme la Dominatrice des Mers. Ton nom ſera grand parmi les Peuples. Pareil au Sou-

(*a*) Voyez Tobie c. 8. & l'Apocalypſe 14.

(*b*) *Sub quo curvantur qui portant orbem.* Job. 9.

verain

verain des Flots, tu léveras ton triple ſceptre ſur des Peuples nombreux. Tu verras paſſer ſous ta domination les hautes Montagnes de l'Albanie & ſes champs fertiles qui fuyent vers le Nord, & leurs Dieux ſuperbes te ſeront ſoumis. Tes Vaiſſeaux rempliront les Ports des Peuples les plus reculés. Pleins des richeſſes qu'ils te raportent, ils vogueront dans toutes les plages de mon Empire, auſſi loin qu'Amphitrite étend ſes bras qui environnent la Terre, au-delà du Soleil brûlant dans toute l'étenduë que cet Aſtre embraſſe dans ſa courſe, juſqu'aux climats glacés où ſa chaleur & ſa lumiére ont peine à parvenir. Bien-tôt les Arts appellés dans ton Empire paſſeront les Mers. Des mains de ton Ennemi tu recevras la troupe immortelle des Muſes. Tu les regarderas d'un œil favorable. Ton Peu-

ple ne leur épargnera pas ſes douces careſſes, & ſçaura les préférer aux vins exquis, aux repas ſomptueux. Depuis qu'elles eurent quitté leurs douces retraites de la Gréce : après avoir eſſuyé comme triſtes Captives les hauts dedains de leurs Vainqueurs, de ces fiers Conquérans qui de leurs travaux ruſtiques paſſérent preſque ſans intervalle dans le ſein de la Moleſſe Fille de la Proſperité inſolente : après avoir été enſevelies par les barbares Enfans du Nord ; ces Vierges immortelles ne ſe verront point recuëillies dans un azile plus chéri que les bords de la Tamiſe, qui ſe hâte de me porter ſes flots tumultueux.

Elle entendra ſur ſa Rive des accens plus rapides & plus impétueux encore que ſes Ondes menaçantes, lorſqu'un Mortel ouvrira ſa bouche féconde en merveil-

les inoüies. (*a*) Aigle étrangement audacieux, il planera sur les vastes abîmes. Il s'élévera sans crainte au-dessus-même de la circonférence des Cieux. Il semblera toucher l'immortelle Lyre, au son de laquelle tous les Cieux & leurs Astres innombrables forment leur danse sacrée, & gardent dans leurs (*b*) mouvemens divers une admirable harmonie. Ce ne sera pas seulement l'Ebre (*c*) qui laisse enchanter ses Flots, ce sera la Na-

(*a*) Milton. *Monte decurrens velut amnis...*
Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore....
Verba devolvit. Hor. Ode 2. *Liv.* 4.

(*b*) Ecoutez Plutarque. Ecoutez ce vieux & beau langage d'Amiot. Platon dit en ses livres de la R. P. que sur chacun des huit Cieux y a une Siréne assise qui le fait tourner: Qu'elles jettent chacune une voix propre, & que de toutes ensemble il s'en contempére une harmonie, & qu'elles y prenant plaisir chantent les choses divines, en dansant une danse sacrée sous la douce consonance de huit cordes. *De la Création de l'Ame.* ch. 29.

(*c*) Comme on le disoit d'Orphée.

ture ébranlée; tandis que sur la nuë noire la Foudre trace ses sillons lumineux & terribles.

Divine Paix, fais entendre ainsi des Cieux ta douce harmonie à ces Peuples remuans & séditieux. Vœux inutiles! Vois-tu, mon Fils, ces Flots impérieux s'entasser autour de moi, & m'assaillir de toutes parts? Ainsi seront tes Peuples inquiets sur lesquels tu régneras, comme ton Pére régne sur les Plaines orageuses, fécondes en tempêtes. La Guerre que tu portes aujourd'hui chez tes voisins sera renvoyée dans ton sein. Deux factions puissantes le déchireront tour à tour, (*a*) jusqu'à ce qu'un Roi gouverné par le fol Amour entreprendra de plus grandes choses, & donnera commencement à de nouveaux malheurs. Religion

(*a*) Les divisions des Maisons de Lancastre & d'Yorc jusqu'a Henry VIII.

ſacrée ! Vierge inviolable ! De combien de fureurs es-tu le prétexte ! Où eſt la Charité aux liens d'or qui avoit accoutumé de marcher devant tes pas ? A la place de ces liens ſacrés la Paſſion aveugle jette ſur toi ſes chaînes de fer, dans leſquelles elle te captive ſous ſa main puiſſante, belle Immortelle, tandis que tu ne lui oppoſes que tes ſoupirs. Parmi tous ces troubles, une Fille de ſang Royal (*a*) lévera ſon ſceptre redouté, & paroîtra comme une Siréne enchantereſſe qui endort les Flots applanis. Elle fera périr ſon illuſtre Captive, défenduë envain par le Diadême, (*b*) qui eſt comme le ſceau ſacré qui défend les Rois.

Après elle, & ſur ſon modéle le Peuple environnera le Trône, pour juger à ſon tour les Rois qui

(*a*) Eliſabeth Fille de Henry VIII.
(*b*) Marie Stuard Reine d'Ecoſſe.

y ſont aſſis. L'Univers frémira au récit de ces attentats, tandis que ces Peuples s'applaudiront à tant d'horreurs, du milieu deſquelles, inſenſés, ils croiront voir leur liberté renaître, & ſur ſes aîles teintes de ſang dédaigner les humbles ſillons, & s'élever au-deſſus des nuës.

Le puiſſant Génie que l'Eternel a commis à l'humide Empire acheva de parler. Il ſe léve, laiſſant ſur le Rivage ſon Fils rempli de l'Hiſtoire de ſes Deſtinées; & franchiſſant en ſa démarche puiſſante les vaſtes écuëils, il précéde ſes vagues trop long-tems retenuës.

CHANT. XI.

GAlatés & ſes Dieux nombreux étoient r'entrés dans leurs demeures ſur les Rives de la Seine aux détours infinis, ſur tes bords, ô Loire ! dont le long cours partage également les climats François, dans ces Campagnes heureuſes à travers leſquelles le Rhône rapide ſe hâte de fuïr vers la Mer. O puiſſant Génie, dont l'Eternel a établi l'Empire entre les deux Mers, entre les hautes Montages qui verſent & le Pô & l'Ebre, tu rapportes des Cieux les plus heureuſes eſpérances ! Au haut des airs le battement redoublé de tes aîles avoit annoncé ta joie. Trois fois tu planas au-deſſus d'Orléans avant de finir ton vol, avant de finir

ton vol ſur les Tours de Sainte Croix. Mais quelle fut ta ſurpriſe, lorſque tu vis ta Ville infortunée repouſſer à peine l'extrêmité preſſante !

Tu appris même bien-tôt de tous tes Dieux épouvantés que le Duc de Savoye, & le Prince d'Orange préparoient ſur les bords du Rhône un appareil formidable. Aurélia envoyoit tous les jours vers le Monarque pour en obtenir quelque ſecours. Elle demandoit, mais vainement, cette Armée tant promiſe qui des bords de la Méditerranée devoit faire venir le ſiége. Le Peuple d'Orléans commence à plier ſous tant de maux. Si l'eſpérance d'être ſecourus nous ſoûtenoit encore, diſoient-ils, nous pourrions perſévérer dans une réſiſtance qui pourroit avoir un heureux ſuccès; mais à quoi nous ſervira notre courage,

courage, qu'à nous faire mieux périr, qu'à rendre notre condition plus déplorable de jour en jour? La foule groſſiſſoit à tout moment. Déja parmi ce Peuple, conſeillé par ſa miſére, il en eſt qui veulent que ſans tarder, & ſans conſulter les Chefs on courre donner le ſignal pour ſe rendre. Le vieux Prince accourt: Si ce ſignal funeſte eſt entendu, s'écrioit-il, en tendant au Peuple ſes mains tremblantes, la France entiére va croûler dans toute ſa vaſte étenduë. O Habitans! vous n'avez donc combattu juſqu'ici avec tant de gloire que pour en venir à cette honte! Croyez-vous que vos Ennemis ne partagent pas avec vous les mêmes maux? Croyez-vous qu'ils n'en eſſuyent pas de plus grands? Jugez-en par leurs foibles attaques, par leſquelles ils nous importunent plus

qu'ils ne nous fatiguent. Préſentez-vous ſeulement ſans armes ſur vos Remparts ; il n'eſt beſoin, pour arrêter l'Ennemi & le faire pâlir d'effroi, que de votre ſeule ombre, & de la vûë de ceux dont ils ont éprouvé les coups terribles. Ces Murailles ſe défendent toutes ſeules par la gloire dont vous les avez remplies. Nous avons envoyé vers notre Roi, de Lore & Cullant, attendons au moins leur retour. Que dis-je ? N'attendons rien. Laiſſez trembler tout ſeuls les Eſprits timides qui ſont parmi vous. Allons, Peuple, rendez-vous à vos poſtes ou dans vos maiſons. Obéiſſez à un Prince qui vous ordonne de garder votre gloire.

De l'autre côté Dunois rugiſſoit comme un Lion. Il ne flattoit point le Peuple. Il le traitoit de lâche, & d'indigne du nom de

François. Il jettoit ſes regards enflammés ſur le Camp Ennemi, & plus encore ſur les Habitans : Orléans ! tu me ſerois donc enlevé, s'écrioit-il, en frappant la terre, & ſe relevant ſous ſon caſque terrible ! Non, non, & mes ſermens auront lieu. Il lui ſembloit pouvoir défendre ſeul & ſans autre ſecours cette Ville infortunée ; car il n'étoit point de ſentimens altiers qui ne pûſſent entrer dans ce cœur fier, & indompté, & embraſé d'indignation. On le vit paroître la flamme à la main : Oüi, oüi, diſoit-il, au Peuple, vous avez raiſon de vouloir perdre votre Ville. Pour moi, j'approuve vos projets cruels, & je veux y ajoûter. Je veux aller la ravager, & la donner en proye aux flammes. Sur les monceaux de ſes ruines j'irai r'ouvrir mes bleſſures récentes & mal fermées, & mou-

rir ainſi que je l'ai toujours envié. Orléans ! tu ne ſeras plus qu'une Campagne déſolée, toujours aſſés fameuſe par les cendres des Guerriers qui t'ont défenduë.

Les autres Guerriers alloient de toutes parts, & montroient à l'Orléanois les cicatrices de leurs bleſſures qui ont pû ſe fermer, comme vos maux, diſoient-ils, pourront ſe guérir. Ils étoient à ce Peuple ébranlé enfin pour la premiére fois comme les ſolides crampons de fer qui rendent inébranlables les poutres prêtes à plier ſous le poids dont on les a trop chargées. Pluſieurs jours ſe paſſérent dans ces alarmes.

Si dans cette conjoncture l'Ennemi eût attaqué avec vigueur, & que Talbot & les autres Chefs euſſent été remis de leurs bleſſures, ou que Bedfort eût envoyé un ſecours de Troupes fraîches

qui arriva trop tard, c'en étoit fait peut-être d'Orléans, que ſon Roi vouloit abandonner, pour ſe conſerver les braves Guerriers qui y périſſoient tous les jours.

Ce Monarque, qui ſe voyoit à la veille d'être dépoüillé de ſes Etats, & entendoit de ſi près les derniers coups qui doivent achever la ruine de ſon Trône ébranlé depuis ſi long-tems; cependant, en ſes beaux jardins de Chinon, demeuroit endormi dans les plaiſirs de ſes nouvelles amours. Il oublioit tout autre ſoin auprès de la belle Fromenteau. Il ne ſonge plus qu'il eſt Roi, & qu'il va bientôt ne l'être plus. Il céde honteuſement à ſes malheurs. Il penſe déja à abandonner à l'Etranger ſes plus belles Provinces, & à établir la Loire la Frontiére nouvelle de ſon Royaume reſſerré. Tel vers les ſources du Jourdain

le Berger, exposé tous les jours aux courses des Voleurs de l'Arabie, transporte ses tentes sur le Liban, & abandonne les gras pâturages.

Auprès du Monarque la jeune Fromenteau paroissoit languir, & se consumer dans un ennui secret. Le Prince lui adressa ce discours. Quelle est la tristesse profonde qui s'est emparée de votre ame, ô la plus belle des Filles! Tandis que le Destin ennemi me persécute, c'est à vous à adoucir mes ennuis. Je viens oublier près de vous mes malheurs. Votre aimable présence dissipe mes soucis cuisans. Ennuis importuns, cessez de flétrir le cœur de mon Amante. Cessez d'obscurcir ses aimables regards, si mon infortune seule l'attriste & l'afflige. Le Sort cruel ne me persécutera pas jusqu'au bout. Quand même

Orléans me ſeroit enlevé, je régnerai encore ſur de vaſtes Provinces, ſur des Peuples belliqueux ; & je puis à mon tour eſpérer les heureux ſuccès, & faire eſſayer à mon Ennemi les mêmes revers. C'eſt aujourd'hui le jour de mes malheurs, ce ſera demain celui de mes victoires.

Tel étoit le diſcours du Prince. Ainſi le Lion remplit ſa cage de vains frémiſſemens. La belle Fromenteau jette un profond ſoupir, & lui répondit : J'ai vû la Reine, j'ai vû votre Epouſe, Seigneur. Hélas ! de qui m'avez-vous fait Rivale ? Elle a paru avoir pitié de ma jeuneſſe. O Prince ! comment n'avez-vous pas ſçû garder une flamme inviolable à votre digne Epouſe ? Mais mon malheur a dû être plus fort que tout. Ah ! laiſſez-moi avec les éternels ennuis que vous m'avez faits

retourner dans le triſte azile qui n'a pû me défendre ! Non, non, gardez toutes vos richeſſes, & tous vos honneurs. Vous ne pouvez me rendre autant que vous m'avez enlevé. Que me reſte-t-il aujourd'hui, ſinon que languiſſante, j'attende qu'enfin mon dernier ſoleil arrive ? Hélas ! je ne ſemblois point née pour l'humiliation où je me vois réduite ! Encore, ſi j'aimois un Prince qui m'enveloppât dans ſa gloire, & ſous ce voile d'honneur juſtifiât mes feux, me défendît des yeux Ennemis ! Mais ſans aucun ſouci de votre Peuple qui périt, & de votre Trône qui vous eſt enlevé, vous languiſſez dans une tranquillité honteuſe qui vous deshonore aux yeux de l'Univers ; & moi, je me verrai accuſée d'être la cauſe de votre nonchalance. Vos Sujets

murmureront contre moi, & les indignes rumeurs en viendront juſqu'à mes oreilles. Au moins ſi dans ma peine, je pouvois un jour entendre quelqu'un parler ainſi. Sa jeuneſſe facile & imprudente pouvoit-elle ſe défendre contre un Monarque jeune & charmant, contre un Héros dont les yeux étoient animés par la Gloire ? Ce diſcours réveilla le Courage du Prince, & l'Honneur endormi au fonds de ſon cœur. Il ſe léve, ſes yeux s'allument d'un digne feu, ſon ſein ſe remplit d'une juſte audace. Tel l'or pénétré du nitre, s'il vient à concevoir l'ardeur du charbon embraſé, éclate à grand bruit dans les airs.

Tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi entre les deux Amans, la Reine retirée dans ſon appartement rouloit en ſon eſprit tous

ſes divers projets. Lorſque ſa vigilance n'avoit pû prévenir ſes malheurs, ſa fermeté lui étoit comme le Bouclier dont le Soldat ſe couvre au défaut de ſes autres armes qu'il a vû briſer dans ſes mains.

Elle rempliſſoit l'Europe de ſes négociations. Elle hâtoit le retour de ſon Frére, que la Gloire & des Conquêtes funeſtes (*a*) retenoient en des Climats lointains. Elle ſollicitoit le courage des Princes François ; mais ſurtout elle levoit nuit & jour ſes mains pures vers le Ciel. Elle ſe le rendoit favorable par ſa vie innocente, par ſa pitié pour les Miſérables, par ſa patience inaltérable dans ſes malheurs. Proſternée ſous les yeux de l'Eternel, elle lui adreſſoit ainſi ſes humbles priéres.

(*a*) Dans le Royaume de Naples.

O Dieu! les Peuples périſſent pour la vaine querelle de leurs Princes. La Guerre allumée de toutes parts couvre les vaſtes Campagnes d'Hommes moiſſonnés, comme les épics qui ſont couchés dans les ſillons. Cependant tout l'Univers voit la juſtice de notre cauſe. Toi ſeul tu es aſſis ſur un Trône que rien ne peut ébranler, & du haut des Cieux ta main donne ou reprend les Couronnes. O Dieu! fais ſeulement que la Guerre ne déſole plus nos Climats, qu'elle n'y répande plus ſes fureurs enſanglantées. Diſpoſe enſuite de ma Couronne ſelon ta volonté. Ordonne, & je ſçaurai t'obéïr; & ſortant du Pavillon ſacré que tu prêtes aux Rois, je ſçaurai ſans me plaindre le remettre entre tes mains. Je ne veux d'autre Couronne, & elle me ſuffira, je ne veux d'autre Sceptre que mon obéïſſance. La vertueuſe

Reine étoit en la préſence du Tout-puiſſant, comme une glace pure qui renvoye vers le Soleil l'éclat dont il l'a frappée. Sa priére pénétra les Cieux. Elle ſe léve après avoir adoré ainſi. Son front paiſible, dépoüillé alors de ſon Diadême, ſembloit s'en revêtir de lui-même; tandis que ſous elle, & ſous ſes piés la Fortune avec ſes Démons nuiſibles formera ſes Jeux cruels.

Cependant la Nuit montant de la Terre, & voilant les hautes montagnes régnoit déja dans les airs. La Guerre ſe taiſoit dans le vaſte ſilence, & les Mortels affligés ſe préparoient à adoucir leurs peines dans les douceurs du Sommeil. Que faiſois-tu alors, ô vertueuſe Reine? Enſevelie dans tes penſées diverſes, & dans tes ſoins nombreux, tu prolongeois tes veilles. Le Ciel t'envoye un léger Sommeil, ſuivi d'heureux Songes, qui

portoient l'Eſpérance avec eux. Il te ſembloit que ſous un plus heureux Ciel une douce Lumiére diſſipoit la Nuit à tes yeux, comme lorſque la nouvelle Aurore commence à déplier ſon voile argenté, & qu'elle r'allume ſes feux naiſſans. Au-deſſus de tes paupiéres aſſoupies, la Nuit eut bien-tôt achevé ſa courſe, & précipité ſes heures ſombres. La Lumiére renfermée dans le haut Temple du Tout-puiſſant, revint dans l'Univers avec le Soleil rayonnant dans les déſerts immenſes des Cieux; & déja, ô Reine auguſte! tremblant dans la majeſté du Dieu qui t'environne, tu lui rendois tes hommages, tu adorois celui qui a étendu les Cieux, qui porte comme dans ſa main le vaſte Océan, & en a renfermé les Ondes tumultueuſes, comme ſous ſon ſceau inviolable.

Le bruit vint juſqu'à tes oreilles

La pucelle d'Orléans.

qu'une Fille en habit de Guerrier, & qui promettoit les plus surprenantes merveilles, étoit arrivée dans ton Palais, & demandoit à paroître devant toi. Par ton ordre, elle te fut amenée. Tu vis une Bergére simple, & sans art. Revêtuë de sa cuirasse, armée d'une lance, elle sembloit n'avoir en main que la houlette avec laquelle elle conduisoit ses agneaux dans les champs. Ses cheveux (car elle étoit sans casque) tomboient négligemment sur ses épaules. Son front tranquille, ses yeux purs, ses joües vermeilles, sa bouche ingenuë, toute sa personne respiroit l'innocence. Vous la diriez semblable à une glace aussi pure que l'air même, mais qui brille de mille feux, si elle est regardée du côté qu'elle reçoit les rayons du Soleil. Telle étoit la Bergére. Dès qu'elle eut ouvert ses lévres, &

que ſes yeux ſe furent animés du feu Céleſte qui la remplit, la Reine put à peine ſe défendre de l'eſpoir flateur qui malgré elle s'inſinuë en ſon ame.

La Bergére lui diſoit : O Reine ! l'Impoſture n'eſt point dans mon cœur, le Menſonge ne ſortira point de ma bouche. Qui ſuis-je pour réſiſter au Ciel ? Je ſuis la Fille d'un Laboureur des bords de la Moſelle. J'ai été élevée par la plus vertueuſe des Méres. Trois Printems ſont revenus ſur la Terre, depuis que la Mort me l'a enlevée. Elle me diſoit ſouvent : Ne te laiſſe point abattre, ma Fille, par l'état pauvre où nous ſommes. Fille du Ciel, Dieu ſeul eſt ton Maître, il eſt ton Pére. Tant que l'Innocence nous couronne, nous ſommes Rois. A tous les Hommes les biens viennent mêlés de beaucoup de maux, dont les Maiſons des riches ſont moins

exemptes que nos Chaumiéres tranquilles. O Reine! je ne ſerois point ſortie de mes retraites heureuſes; mais depuis long-tems le Ciel a préparé dans mon ame ce qu'il ordonne aujourd'hui. Je me plaiſois avec les Chevaux indomptables. Je me plaiſois à percer de mes fléches, ou le Loup affamé, ou le Sanglier à la dent terrible. L'Amour de la Guerre & des Combats étoit ſecrétement caché dans mon ſein. La Nuit le Sommeil n'offroit a mon eſprit que des Batailles. Un jour que, fatiguée de la chaſſe pénible, je m'étois endormie ſous un Hêtre, (le Soleil étoit encore loin de la fin de ſa courſe.) un Jeune-homme parut à mes yeux dans la plus vive lumiére: Bergére, levez-vous, me dit-il, revêtez-vous de ces armes que je ſuſpends à ce Hêtre. Les priéres aſſiduës de votre Reine ſont

montées

montées jusqu'au Trône de l'Eternel. Allez délivrer la France des Etrangers qui l'envahissent. Un Glaive qui est dans la vieille tombe d'un Chevalier inhumé dans le Temple de Fierbois justifiera que le Ciel vous à envoyée. Vous vous servirez de cette Epée dans les Combats. Sur son acier ces paroles sont gravées. *Dieu est le Dieu des Armées.* Ce Chevalier pour prix de sa valeur l'avoit obtenuë de son Roi, de ce Héros qui périt sur les ruines de Carthage. Ce Roi a soûtenu mes Combats, à dit l'Eternel, il a entrepris mes Guerres ; & moi j'établirai son Trône à jamais, & sa race subsistera dans tous les Siécles. O Reine! après ces paroles mes yeux s'ouvrirent, je me léve, j'admire ces armes, je m'en revêtis non sans crainte, & je courus la lance à la main raconter à mes Fréres le prodige incroyable.

O merveilleuſe Bergére ! lui répondit la Reine, tu viens au nom du Tout-puiſſant ! C'eſt à moi à reſpecter d'abord, & à préparer mes hommages. Je ſçais que le Seigneur eſt le Maître.... Mais pourquoi le Roi ne vient-il lui-même ?.. Il entre à ces mots. Le diſcours de la Bergére lui eſt fidélement rendu. Je ne puis qu'admirer votre courage, lui dit le Monarque, & lui ſeul mériteroit des éloges. Je vis donc encore dans le cœur de mes Sujets, & les Femmes même ſentent leur ame échaufée de zéle pour leurs Rois. O belle Fille ! Je ne puis croire qu'il y ait de l'artifice dans vos paroles. Mes yeux n'ont jamais mieux vû l'Innocence, & la Candeur que ſur votre viſage. Mais craignez que votre ame ſéduite par les images auſquelles elle ſe plaît, n'ait embraſſé que des phantômes. Mille

Songes trompeurs, qui tirent leur chimére de nos propres déſirs, offrent ſouvent à nos eſprits leurs illuſions diverſes. Je ſçais qu'au haut des Cieux il eſt un Dieu Maître abſolu des Empires. Qui l'éprouve mieux que les Rois ? Mais hélas ! mes malheurs m'apprennent qu'il ne s'intereſſe plus pour un Prince que depuis longtems il a condamné.

Cependant le Monarque ordonne à la Trémoüille, & à Tannegui de ſe rendre à Fierbois, pour faire ouvrir la tombe du Chevalier qui y repoſe. Bientôt ſous les chevaux légers les chemins ont diſparu, on découvre de nouvelles Campagnes. Fierbois montre de loin ſon haut Temple. Les portes s'ouvrent à l'ordre des Seigneurs qui viennent de la part du Prince. Le marbre qui couvre les froides cendres du Chevalier eſt enlevé. Le

Jour entre après plusieurs Siécles dans le séjour de la Mort. Le vieux Cimeterre en est tiré aux yeux du Peuple accouru en foule. Sur sa Lance roüillée les mots sacrés se lisent. L'Epée est remise entre les mains des Guerriers pour être apportée au Monarque. Ces merveilles se répétent de bouche en bouche, & vont jusqu'à la Reine prosternée au pié des Autels. Le Roi même ne craint plus d'ouvrir son cœur à la flateuse Espérance. Il mande & de Lore & Cullant, & leur tient ce langage. Amis, apprenez de la bouche de votre Roi les prodiges qui ont déja été jusqu'à vous. Un Songe trompeur séduit-il mes sens ? Voyez cette Fille divine. Un Ange que le Ciel eût envoyé, auroit-il les regards plus purs ? Que voulez-vous que j'en croye ? Qu'en croyez-vous vous-mêmes ? C'est le Ciel qui protége le

Trône de S. Louis. Braves Guerriers, puiſque vous n'avez pû le ſoûtenir, il n'eſt plus que le Ciel qui puiſſe en empêcher la ruine. Hâtez le ſecours que vous demandez pour cette Ville infortunée, & mettez à la tête de vos Soldats cette merveilleuſe Guerriére, comme votre Ange protecteur. O Monarque des François ! lui répondit Cullant, que le Ciel, quelque moyen qu'il employe, ſoit beni, de ce qu'il a remis dans votre ſein la volonté de ne point abandonner Orléans, rempli de tant de Guerriers, qui veulent s'enſevelir dans ſes ruines, qui demandent à y périr s'ils ne peuvent le ſauver.

Tandis que les deux Guerriers tranſportés de joye courent en diligence aſſembler le ſecours, la Reine faiſoit preſſer la cotte d'armes dont la Bergére devoit être revêtuë, afin qu'elle fût remar-

quable entre tous les Guerriers. C'étoit une casaque de toile d'argent, bordée d'une tresse d'or. La large boucle qui en arrêtoit la ceinture étoit chargée de diamans aux étincelles inépuisables, au feu qui veille sans cesse. De pareille étoffe, ornée de houpes d'or, étoit l'Etendart qui devoit être porté devant la Guerriére. C'est en cet équipage qu'elle se montra aux yeux de toute la Cour, qui assistoit à son départ. On ne la vit point se couvrir d'aucun air de fierté, ou de grandeur qui semble faire effort pour s'élever, & pour atteindre à sa haute destinée. Seulement elle montre un visage tranquille. Elle porte un front serein à la gloire que le Ciel lui prête.

Avec le Cheval destiné pour la Bergére, on en menoit un autre, (on ne sçait qui avoit donné l'ordre) qu'on appelloit l'Indompta-

ble, à cauſe qu'il avoit renverſé dans la pouſſiére tous ceux qui avoient oſé le monter. La Guerriére ſaiſit les rênes de celui-ci, & s'élance malgré les cris de frayeur qui s'élévent de toutes parts. Le Courſier ſoûmis la reçoit ſur ſon dos. Glorieux de ſon poids, (*a*) il dreſſe ſes oreilles attentives, il ſouffle la terreur, il rejette la crainte; & du pié cavant la terre, il demande en frémiſſant les Armes & les Combats.

Les Chefs partent, les Troupes s'ébranlent. Les cris de triomphe frappent les Cieux. O Guerriére divine! ta Banniére la nouvelle eſpérance du François attiroit tous les yeux, & flotoit dans les airs, ainſi qu'un Aſtre favorable, ainſi que les feux amis du Matelot que les Anges ſecourables attachent

(*a*) *Fremens & frendens ſorbet terram irrequietus ad clangorem tubæ... procul odoratur bellum.* Job. 23.

au haut du mât du Vaiſſeau battu de la tempête, comme une ſauve-garde lumineuſe contre les dangers de la Mer & des Cieux, des Cieux que le foudre allume de toutes parts, qui tonnent épouvantablement ébranlés ſur le vaſte Océan mugiſſant juſqu'aux Enfers en toutes ſes Ondes ſoulevées.

Les Guerriers dans leur route ſe communiquent leurs idées, & leurs ſentimens divers. Les uns diſoient: Cette Fille eſt ſortie de l'appartement de la Reine. Cette Princeſſe a trouvé ce ſtratagême pour faire croire aux Peuples que le Ciel s'intereſſe à ſa cauſe. D'autres répondoient: Elle a trop de reſpect pour le Ciel pour en abuſer, ainſi nous faiſons tort à la plus vertueuſe des Reines: Voyez, diſoient ceux-ci, voyez comme les Peuples commencent à ſe livrer à ce Merveilleux. N'en doutons point.

La

La Confiance renaîtra dans nos Troupes, la Frayeur paſſera dans celle des Ennemis. Quelques autres diſoient : Si le Ciel n'a ici aucune part, croyez qu'il renverſera le ſtratagême contre ceux qui l'ont tramé. Notre Roi en rapportera beaucoup de riſée. Ceux-là reprenoient : Comment le Ciel s'intéreſſe-t-il pour un Peuple plutôt que pour un autre ? Tous les Peuples ne ſont-ils pas égaux à ſes yeux ? Ne ſont-ce pas les Hommes ſeuls qui ſe ſont diſtingués les uns des autres, & qui ſe ſont donnés des noms divers, quoiqu'ils ſoient tous Créatures de la même argile, & du même ſouffle du Tout-puiſſant ? Et qui eſt celle qui vient à notre ſecours ? C'eſt une Bergére qui quitte ſes Troupeaux pour venir dans les Armées, & ſe couvrir d'une gloire que le Ciel n'a point faite pour

les Femmes. Un des plus ſages repliqua : Ne l'avons-nous pas vû de nos yeux ? Nous eſt-il facile d'y ſuppoſer de l'impoſture ? La Reine en eſt innocente ; & le Roi ne penſoit auparavant qu'à retirer d'Orléans les braves Soldats qu'il y perdoit tous les jours. Voulons-nous voir juſques dans les Cieux ? C'eſt à Dieu à nous ſauver comme il lui plaît. L'unique ſoin qui reſte à l'Homme eſt de lui en rendre des actions de grace. Oüi, oüi, diſent tous les autres, le Ciel s'intéreſſe aujourd'hui pour nous. Que l'Anglois prépare ſes Vaiſſeaux, la Mer ne ſuffira pas à les recevoir dans leur fuite.

Ainſi la Confiance entroit dans tous les cœurs ; & y portoit avec l'Eſpérance, l'Ardeur, & l'Audace.

Le troiſiéme Soleil qui alloit

ſe précipiter dans l'Océan montre Orléans aux Troupes Françoiſes. Dunois ſort de la Ville au-devant d'elles pour favoriſer leur entrée. Il eſt à la tête d'une Troupe invincible. De ce Chef ſeul, Aurélia, tu aurois pû attendre ton ſecours, ſi un ſecours humain eût pû te ſuffire. Ta délivrance doit venir du Ciel. Il s'ouvre. Un Ange a fendu la nuë, & vole à la divine Amazône pour être à ſes côtés, & la défendre contre les hazards des Combats.

Le Meſſager céleſte s'avance ſur le Rivage. Un large Baudrier, plus lumineux encore que le diamant, ſoûtenoit ſa redoutable Epée. Il la tire, & la fait briller dans ſa main. L'éclat en réjaillit ſur tout le (*a*) Fleuve, & couvre la Ville entiére, & ſe répand au loin dans les airs ſous les Cieux,

(*a*) Imitation de Milton.

comme ſi la Terre renvoyoit vers les nuës les éclairs nombreux de la foudre du Tout-puiſſant.

A cette vûë, à cet éclat impérieux toutes les Légions de Galatés & d'Albion ſe hâtent de ſe diſperſer. Ainſi, ſi dans les vieux Tombeaux ou dans les Cavernes profondes que l'avarice des humains ouvre dans les entrailles de la Terre creuſe ſous les ruines des Montagnes, on porte une lumiére ébloüiſſante, les Eſprits ſoûterrains qui s'y plaignoient nuit & jour en leurs hurlemens tumultueux, en ſont chaſſés ; & pouſſant de longs ſoupirs, traînent ſouvent après eux des ruines accablantes, excitent (*a*) même

(*b*) *Ne de Dæmonibus diſputare pergamus, vel qui propinquo nobis aëre oberrant ... vel qui terreni fluvios habitant, ac ſæpe ipſum mare quatiunt, vel qui ſub de terrâ illos quandoque invadunt qui puteos effodiunt & metalla, item hiatus terræ provocant flammivomos*

quelquefois des Tempêtes de flamme, abandonnent leurs demeures ſombres où un jour odieux eſt entré. Ainſi, mais par une raiſon contraire, les Eſcadrons nombreux des Baleines, fuyant les longues nuits du Pole ſombre, reviennent dans nos Mers, & non loin du Palais de l'ancien Ferragus ſe cachent ſous les ondes dans le profond Océan, dans les vaſtes régions d'Amphitrite, juſqu'à ce que l'Eté les rappelle dans les Mers du Nord. Alors on les voit s'ébattre entr'elles à grandes troupes, & paroître ſur l'onde ſalée comme les Cyclades dont l'Archipel eſt ſemé, ou comme paroiſſoient autrefois les

ventos agitant, & fundamenta concutiunt ad extremum qui omnia lucis ac ſplendoris fugiunt imperſcrutabiles ac penitus tenebricoſi. Rauchlin. Cubala. l. 3. & Iſaïe ch. 13. *Piloſi ſaltabunt ibi, & reſpondebunt Sirenes in delubris voluptatis.*

nombreuſes Iſles de la Mer Adriatique, avant qu'elles fuſſent raſſemblées comme une Flotte équipée en guerre, & prête à lever l'ancre pour aller diſputer l'Empire au redoutable Ottoman. (*a*)

Les Dieux diſſipés fuyoient de toutes parts. Les Bataillons Anglois ſe preſſoient de défendre le Rivage. Mais leurs mains retenuës par un charme invincible ne trouvoient plus leurs armes; comme lorſque dans le ſommeil tous nos efforts deviennent inutiles. Ils ſembloient n'être venus

(*a*) Dans l'Ecriture, lorſque Dieu vient pour juger la Terre, c'eſt-à-dire, pour lui apprendre que c'eſt lui qui régne & qu'il eſt le Maître de tous les événemens, tout l'Univers s'ébranle. *Commoveatur à facie ejus univerſa Terra, commoveatur Mare & plenitudo ejus.* Dans Aggée: *Ecce ego commovebo Cælum & Aridam, & veniet, &c.* L'Auteur dans cet événement-ci a crû qu'une telle image ſeroit trop forte, il y a ſuppléé par ces comparaiſons multipliées, qui repréſentent toute la Nature émuë.

Pſ. 95.

Augſt. 2.

que pour être tranquilles ſpectateurs du nouveau prodige. Qui nous retient, diſoient les derniers Rangs entr'eux ? Cette Fille que les Ennemis ont à leur tête, & qu'ils diſent être envoyée du Ciel, vient-elle pour réunir les deux Nations, & pour faire finir la Guerre ? Mais déja ſous ſon Courſier, qui foule & fend les flots écumeux, la Guerriére avoit atteint l'autre Bord. Le Peuple accourt, & l'environne ; & cherche ſur ſon viſage quelque eſpérance de ſalut, quelque heureux augure des merveilles qu'elle promet.

Après que la Guerriére eut ſalué le vieux Prince & les autres Chefs venus au-devant d'elle, elle leur parla ainſi. O Prince, & vous Chefs illuſtres ! demain ſera le jour de votre délivrance. Faites repoſer vos Soldats, & qu'ils ſe tiennent prêts pour com-

battre ; pour moi je vais dans le Temple avec mes Fréres, (ſes trois Fréres ne la quittoient point, elle s'en faiſoit accompagner partout) je vais au pié des Autels puiſer mes forces, mon courage & votre ſalut. Je me remplirai de ce feu qui doit dévorer vos Ennemis, & conſumer la terrible Enceinte qui vous tient enchaînés ; car ne croyez pas pouvoir être ſauvés par les foibles bras d'une Fille impuiſſante. Le Tout-puiſſant ſauve comme il lui plaît ; & par le plus fragile roſeau peut dompter la Terre entiére, & en châtier les Peuples étonnés.

Après ces paroles, qui portoient l'autorité avec elle, la Bergére ſe retira dans le Temple. Proſternée au pié des Autels, elle faiſoit la veille des armes ſous le Chef Immortel des Bandes Céleſtes, ſous les enſeignes du Dieu des Batailles.

CHANT XII.

L'Aurore environnée d'une lueur pâle ſe levoit dans les Cieux. Les premiers feux du Soleil obſcurcis & teints de ſang diſſipoient la Nuit, lorſque la Bergére de Vaucouleurs ſortit du Temple ſacré, & porta ſes pas vers le Rempart où les principaux Chefs s'étoient rendus. Les Soldats pleins de confiance, treſſaillans d'ardeur, ſe hâtoient de former leurs Bataillons. Ainſi ſous le vent frais qui agite l'air, les Flots de la Plaine humide méditent la tempête, & commencent à ſe ſoulever.

La Guerriére du haut des Remparts portoit ſa vûë ſur la terrible Enceinte dont Orléans ſe voit enfermé. Elle attache principale-

ment les yeux sur la redoutable Forteresse des Ennemis, qu'ils avoient appellée *Londres* du nom de leur Ville. L'Esprit divin la saisit en ce moment, & agite étrangement son ame. Forcée de céder sous l'impression puissante, elle répand ses paroles comme flots tumultueux.

O Londres! comment si loin de tes Bords as-tu avancé ta Citadelle? Dans le cœur même de la France tu voulois asseoir ton Empire redouté. De l'Isle où l'Océan t'enferme, en quels lieux as-tu envoyé tes Colonies? La Biche a mis bas, a exposé ses Faons aux milieu des Lionceaux qui cherchent leur proye. Des flancs du Sagittaire les vents impétueux ont soufflé. Les Sauterelles qui dévoroient nos espérances, ont couvert le Rivage sablonneux, ont été englouties

dans les flots. Quels cris ! quel carnage ! Les Murailles ſont teintes de ſang, les Créneaux en dégoutent, le Fleuve en reçoit les ruiſſeaux déſirés.

Après ces paroles, le calme revint dans ſon ame. Allons, invincible Dunois, s'écria-t-elle, & vous Chefs illuſtres dont il eſt juſte que les nobles travaux ſoient enfin couronnés, allons écarter loin de ces Murs les Légions Ennemies, allons briſer les fers qui nous tiennent captifs. Seulement que la troiſiéme partie de vos Troupes demeure dans la Ville. Elle dit, & ſur ſon Cheval bondiſſant, elle marchoit au-devant des Troupes Françoiſes, & ſe faiſoit remarquer de loin par la blancheur éclatante de ſon habillement. Ainſi, (& que cette comparaiſon ſoit ſoufferte, & que l'Envie ne prenne point plai-

fir à en montrer le côté odieux ; car je chante ſeulement la querelle de deux Peuples Rivaux.) Ainſi au-devant des Hébreux, la Colomne de nuë blanchiſſoit dans les airs aux yeux d'Amalec effrayé : Ainſi elle marchoit au-devant des Enfans de Jacob, lorſque la Mer-Rouge s'ouvrit à leur paſſage, & montrant ſon ſein deſſéché vit partager ſes Flots en deux murs ſolides, lorſque les Capitaines & les Soldats de Pharaon, les Bataillons & leurs Enſeignes éparſes, les Chariots & la Cavalerie de Memphis furent précipités comme une pierre dans les eaux profondes.

Le Tout-puiſſant du haut de ſon Trône placé dans un Sanctuaire inacceſſible, dans un Ciel qui recule éternellement ſes bornes, regarda ſur la Terre, d'où s'élevoient à tout moment des

nuës odieuſes, de noirs tourbillons formés par les crimes des Mortels. Le Tout-puiſſant en détourna les yeux, & l'amour éternel qu'il a pour l'Homme en gémit hautement dans ſon cœur ſacré. L'Ange de ſa colére ne fut point r'appellé; & tenant un pié ſur les Eaux, & l'autre ſur le milieu de la Terre, continua à élever ſon glaive étincelant. Tant que ce ſignal de la colére brille dans les airs, tous les Démons nuiſibles ſortent de tous côtés de leurs demeures profondes, & rempliſſent l'Univers comme les Vents déchaînés qui conſpirent contre les Flots. Ainſi, lorſque par les flammes qui s'élévent d'une maiſon embraſée, l'Ennemi eſt averti qu'une de ſes Troupes a pénetré dans la Ville, la Mort & ſes Spectres inhumains, la Cruauté & ſes Démons regorgeans de

ſang, la Licence & ſes furieux Satellites, montant par-deſſus les Murs de la Ville infortunée, la rempliſſent de leurs Légions tumultueuſes.

O Muſe ! achéve de dire les Combats & la Mort impitoyable, & la Victoire fumant de ſang & de carnage.

Les Anglois voyant ſortir des Portes d'Orléans un ſi grand nombre de Combattans, diſoient entr'eux : Veulent-ils nous abandonner leur Ville, ou favoriſer l'entrée d'un nouveau Secours? Peut-être qu'ils veulent nous défier dans la Plaine en Bataille rangée. Le Déſeſpoir ne connoît aucun danger. Comme les Troupes de jeunes Sangliers qui vont donner dans les toiles, ils ſe livreront ſans jugement aux deſſeins témeraires de cette Fille inconnuë. Mais lorſqu'ils virent que

la divine Amazône, après avoir traverſé la Loire, tournoit contre leur plus fort Boulevard, leur étonnement fut ſans pareil à la vûë de l'entrepriſe hardie qu'ils n'avoient pas dû prévoir. Une juſte Garniſon ne défendoit point ce Fort. Toute l'Armée s'ébranle pour le ſoûtenir. Les trois Suffolcs y conduiſent leurs Troupes. Dunois, Saintraille & la Hire s'oppoſent à eux. L'Armée entiére des Ennemis va fondre ſur nous, diſoit Saintraille à ſon cher Vignole; notre courage pourra-t-il nous retirer du danger où notre imprudence nous expoſe? Périſſons, puiſque nous l'avons voulu. Ayons de meilleures eſpérances, lui répondit la Hire. Secondons la confiance de nos Troupes. Pourquoi languir dans une lente défenſe? Réduiſons la Victoire à un terme plus court;

& que ce jour en décide. A ces mots, pareils à deux Vents qui ſſocient leurs ſouffles & ſe forment en tourbillon impétueux qui va porter le ravage de tous côtés, & couvre la Terre de hauts pins abattus, de vieux ormeaux déracinés; les deux Guerriers emportés enſemble dans les Légions Ennemies laiſſent après eux une longue ſuite de Morts, juſqu'à ce que l'aîné des Suffolcs (*a*) a porté un coup funeſte à Saintraille, & que dans le même tems la Hire a été bleſſé par l'Eſcale. Saintraille dit alors à la Hire: Ne nous ſéparons point. Vendons cher à l'Ennemi le reſte de vie qui nous eſt conſervé. Sans doute ils euſſent ſuccombé; mais Dunois arrive, & commence autour d'eux le plus terrible Combat. Les deux Guerriers ſe traînant

(*a*) Leur nom étoit La Pole.

ſur

ſur leur lance, ſe retirent de la mêlée. Au-devant d'eux ſe retiroit auſſi du Combat le jeune Breauté, percé par le puiſſant Suffolc. Il perdoit tout ſon ſang, que le Soldat ſur lequel il étoit appuyé tâchoit envain d'étancher. Il tombe dans la foibleſſe de la mort, il expire dans les bras qui veulent le ſoûtenir. Il expire en prononçant le nom de ſon Pére qui avoit envain voulu le retenir auprès de lui, & dont il eût dû entendre les trop juſtes priéres. J'ai perdu cinq de tes Fréres, qui tous ont péri dans les Combats, diſoit le vieux Guerrier à ſon Fils qu'il voyoit réſolu d'aller chercher la Gloire dans les Dangers illuſtres. Crois-tu que par tant de pertes ton ſang ne s'eſt point aquitté au-delà de ce que nous devons à la Patrie? Je n'ai plus que toi, toi ſeul tu me ſuffis pour

me consoler, tu es à mes yeux tous mes Enfans. Barbare! si tu peux m'abandonner, si tu peux m'exposer au plus cruel deüil que le Soleil ait jamais éclairé! Je suis ton Pére, je suis ton Ami, je suis ton Fils, aujourd'hui qu'usé par l'âge & par mes longues peines, je ne traîne plus qu'un corps tremblant & caduque. Rend-moi ce que je t'ai donné, lorsque dans ton enfance inutile je m'attachois à toi plus qu'à tous tes autres Fréres, par le pressentiment que tu me resterois.

Dès que le Pére infortuné aprit l'accident funeste, toute sa constance se vit ébranlée sous le coup affreux. Un tremblement d'horreur resserra son ame dans son sein de désespoir allumé. Des ruisseaux de larmes coulérent sur ses joües glacées. Il laissa tomber sa tête accablée avec un cri funébre,

comme un Arbre qu'un tourbillon ſoudain a renverſé, & qui fait entendre au loin ſa chute plaintive. Environné de tous ſes amis immobiles, & d'autres amis nombreux que ſes Enfans lui ont faits, qui fondent en larmes, il n'a d'autres paroles pour exprimer ſa douleur que les noms de ſes Enfans. Tendant les bras comme pour récueillir tous ſes Fils diſperſés en diverſes Campagnes, il ſe plaint du ſort qui ne lui permet pas d'expirer au milieu d'eux, & d'être mêlé dans ce carnage impitoyable.

Saintraille & la Hire gémiſſoient à la vûë du jeune Guerrier laiſſé étendu ſur le Rivage.

Dunois avoit en tête les deux plus fiers Combattans qui fuſſent parmi les Anglois. Brave défenſeur d'Orléans ! s'écrie l'Eſcale, n'étoit-ce point aſſés pour toi de

défendre tes Murailles ? Certes, j'admire ton courage de venir nous attaquer avec tes Soldats que hier tu voyois trembler derriére leurs Remparts. Le Héros François ne répond qu'en élevant ſon cimeterre funeſte. Bellone entiére étoit dans ſes regards. Il décharge le coup le plus terrible ſur le vaillant Suffolc, qui le preſſoit davantage. Suffolc, ſi ton caſque n'eût été d'une trempe à l'épreuve de toute arme, tu étois miſérablement maſſacré. Cependant tu es porté par terre de la violence du coup. Un nuage épais enveloppe tes yeux. Dans ce moment l'Eſcale élevoit ſa hache épouvantable ſur Dunois, ſemblable à Mars ; mais Graville affoiblit infiniment le coup par ſa lance, dont il ébranle le Capitaine Anglois, ſans pouvoir le perçer.

En même-tems mille cris de victoire viennent du côté du Boulevard, que la Guerriére divine avoit emporté. Elle avoit sauté sur la Terrasse, & la rempliſſoit de carnage. Tout ruiſſelle de sang Anglois. Sur leurs corps, ou abatus ou expirans, elle s'élevoit en sa haute ſtature. (le Ciel la lui avoit augmentée en cette occaſion) Son cimeterre brilloit dans les airs pareil au foudre. La flamme dévorante étinceloit dans ſes yeux. Les accens de ſa voix étoient pareils à ceux de la Trompette retentiſſante. Aux yeux des deux Partis, elle paroiſſoit ſemblable ou à la Cométe effrayante qui darde ſes rayons nuiſibles, qui ſecoüe ſa formidable chevelure, ou à l'Ange de Mort qui multiplie les Funérailles. Du haut de la Plate-forme, elle appelloit les François à une ſeconde vic-

toire, en leur montrant le Fort voiſin des Tournelles.

Glacidas le puiſſant Guerrier y commandoit, & le rempliſſoit de bravades & de vaines menaces. A la vûë des Troupes Françoiſes, il s'écrie : Ils viennent donc à nous ! Hé bien, comme dans la danſe notre tour eſt venu, une belle Amazône eſt notre partage. Qu'ils ſont charmans les Ennemis avec qui nous avons à faire ! Quelles parties galantes ils nous ménagent au milieu des horreurs de la Guerre ! Dans leurs Tournois ils ont ſi ſouvent combatu pour les Dames, qu'il eſt bien juſte que dans l'extrémité preſſante elles viennent auſſi à leur ſecours. Allons, Soldats, car ce n'eſt point dans ces Murs que je veux les attendre, allons les recevoir, allons au-devant de la belle Fille qui eſt à leur tête. Il parloit ainſi, tandis qu'on lui ferroit

les boucles de ſa cuiraſſe, qu'il mettoit ſon caſque, & qu'il prenoit lesen main ſa hache épouvantable. Il laiſſe dans le Fort le vaillant Pommar, & ſe fait ſuivre par la plus grande partie de ſes Troupes. Ainſi, ſans craindre aucun danger, le Loup que la faim preſſe ſort des bois pour la ſatisfaire.

Voilà Glacidas qui vient à nous, diſoit Dunois à la Bergére de Vaucouleurs. Connoiſſez par-là une partie de ſon audace. Ne nous attendons point à une victoire aiſée à remporter. Le Tout-puiſſant qui a commencé, achévera, lui répondit la Guerriére. Voyez comme il les livre entre nos mains. La victoire n'en ſera que plus certaine, puiſqu'ils refuſent de la retarder, en ſe couvrant de leurs Murs épais.

Glacidas faiſoit avancer ſes Bataillons. Il ſembloit au-devant de ſa Troupe comme le Rocher iné-

branlable qui défend le Vallon & ſes Prairies fertiles contre les Torrens rapides. Il a abattu & Sulli & Coulonge & le brave Crévant. Semblable au Sanglier que le Chaſſeur a bleſſé, qui déracine les arbres, qui coupe les arbuſtes, il renverſe les Rangs entiers. Tu es abattu par la maſſuë énorme du puiſſant Guerrier, toi qui te fiois à ta force, redoutable Martenai; & toi, jeune & beau Dampmartin, qui faiſois tes premiéres armes ſous le vaillant la Hire dont tu avois été Page, (*a*) qui ne craignois point de te meſurer avec le Guerrier formidable, aurois-tu pû éviter de périr? Mais Dunois, qui de ſon côté multiplioit les Victimes de Bellone, vole contre l'Adverſaire redouté, & pouſſe ſa lance contre lui. La hache dont Glacidas ſe trouve heureuſement couvert, rom-

(*a*) Le Pére Daniel fait la Hire Page de Chabanes Dampmartin, c'eſt tout le contraire.

pit la violence du coup. Le fer ne peut plus percer la cuiraſſe, & toute la force rejaillit dans le bois que Dunois voit briſer dans ſa main. Glacidas d'un coup de hache abat le cimier du caſque de l'invincible Dunois, qui avoit déja tiré ſon cimeterre. Il en décharge un grand coup ſur l'épaule de ſon Ennemi. La boucle qui attache la cuiraſſe en eſt briſée. La lame pénétrante partage le drap qui étoit par deſſous replié juſqu'à ſept fois, & ſe teint encore du ſang de Glacidas en lui faiſant une légére bleſſure. Dans le même tems les deux Guerriers ſont attaqués par de nouveaux Adverſaires. Chanteréne & Canaye portent à Glacidas des coups inutiles. Le puiſſant Guerrier d'un bras robuſte pouſſe & renverſe le premier ; & élevant ſa hache ſur l'autre, il le maſſacre, comme le Boucher qui

assomme le bœuf & l'abat à ses piés : Tandis que Dunois est aussi emporté ailleurs par le vaillant Mollein, qui s'étoit attaché à lui, & qu'il a laissé sans vie. Ainsi le Démon de la Guerre divisa ces fiers Combattans, afin que le carnage en fût multiplié, & que des deux côtés régnât également la Mort & la Désolation : comme si deux Torrens grossis par un orage descendoient à grand bruit de deux montagnes opposées ; & heurtant l'un contre l'autre leurs Ondes menaçantes, alloient chacun de leur côté ravager les douces espérances du Laboureur.

La Guerriére pareille à l'Aigle rapide, avoit couru planter ses Echelles à travers les Bataillons qu'elle a enfoncés. Mais la Mort n'avoit point encore rempli ses proscriptions cruelles. Mille traits étoient décochés contre la Ber-

gére. Pommar pouſſe contr'elle une poutre énorme; l'Echelle déja trop chargée ſe briſe avec grand bruit. Les Soldats François ſont précipités dans le foſſé. Tu tombes ſur eux tous, ô divine Amazône. ! Ton céleſte Protecteur te ſoutint dans ta chute. Le Fort retentit de cris & d'inſultes. Il te vint alors dans l'eſprit d'aller contre la Troupe de Glacidas avec le peu de Soldats qui pouvoient te ſuivre. Dès que les Ennemis t'eurent apperçuë, & la cotte d'armes fatale qui te faiſoit reconnoître, ils ſe précipitent dans la fuite avant même d'avoir ſenti tes coups. Tels au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, les Matelots s'effrayent & ſe troublent, s'ils ont ſeulement apperçû comme une foible nuë qui blanchit au plus haut des airs, & qui paroît moindre à leurs yeux qu'une piéce d'argent. Le Nau-

tonnier expérimenté fait auſſi-tôt plier les voiles, abattre les mâts: car la nuë ſe précipite, portant dans ſon ſein la tempête affreuſe; & tombant ſur le Vaiſſeau, le preſſe dans les Flots qui ouvrent une horrible vallée.

Glacidas veut envain retenir ſes Bataillons, tous ſes Soldats l'abandonnent pour ſe réfugier dans le Fort. Il éléve ſa voix de toutes ſes forces. Il court au premier Enſeigne pour lui faire tourner viſage. Le Drapeau lui eſt abandonné; & tout ſe hâte de fuir devant ſes yeux. Alors, de fureur tranſporté, il fend la preſſe de ſes Troupes fugitives. Il arrive à la porte de ſa Fortereſſe, & maſſacre ſur le ſeuil le fuyard timide qu'il avoit avant lui. Alors il en occupe la vaſte entrée; & ſe tournant avec un viſage menaçant vers ſes Troupes effrayées, il leur ordonne de périr. Il les

met dans la néceſſité de combattre. Mais voyant que l'Ennemi relâchoit ſa pourſuite, il les laiſſe r'entrer dans le Fort, en les châtiant de menaces, & les accablant de reproches.

Lorſqu'il eut recueilli tous ſes Soldats, il leur parla ainſi au milieu de ſa Tour. La poudre, la ſueur, & le ſang, & ſa fureur ſans bornes ajoûtoient l'affreuſe horreur à ſon air formidable. Lâches! ne vous flattez point d'avoir évité la mort, vous la trouverez ici avec l'infamie. Je ne dois plus ſonger, avec des Traîtres comme vous, à défendre cette Tour qui m'a été confiée. Je veux en ſortir avec ceux qui ſont dignes de me ſuivre. Mais auparavant je veux la réduire en cendres. Je veux que la flamme vous y conſume. Je veux cacher éternellement ſous les ruines de cette Citadelle tous ceux qui ont pû fai-

re cet opprobre au nom Anglois. Non, non, je ne puis soûtenir ma défaite. Lâches! vous payerez mes douleurs. Il parloit ainsi; & s'appuyant sur un des piliers de la muraille, il sembloit dans ses violens transports vouloir en ébranler la voûte solide. Ses Troupes consternées n'osoient de honte & de frayeur lever les yeux sur lui. Tantôt il poussoit de profonds soupirs, tantót de sa pesante massuë il frappoit la terre, & retenoit à peine en son ame sa fureur & sa rage. Tout-à-coup des paroles douces & suppliantes sortent de sa bouche, il a presque recours aux larmes: O Soldats! leur disoit-il, n'êtes-vous plus ces Vainqueurs qui avez rempli toute la France de votre courage? Avez-vous oublié Azincourt, Vernueil, Crurant, Rouvray? Vous que les armes de l'Ennemi n'ont point abatus, vous

laiſſerez-vous ſurprendre à ſes ruſes ? Il met à ſa tête une Fille qu'il ſuppoſe être appuyée du Ciel. Eh! ſi le Ciel étoit contre nous, nous auroit-il accordé tant de victoires ? Notre Ennemi, en ſe diſant appuyé du Ciel, doit vous apprendre à vous-mêmes combien vous lui êtes redoutables. Le Ciel, le Ciel eſt du côté de ceux qui ſçavent affronter la Mort, & la renvoyer ſur leurs Adverſaires ; il n'eſt jamais pour les Lâches. Il tâchoit de raſſûrer ainſi ſes Troupes épouvantées, & de r'animer leur courage étonné.

Du haut de la montagne voiſine, Albion jettoit les yeux ſur les Rives de la Loire, & ſur ſes Anglois dont la fortune avoit changé de face. Ce n'étoit plus ces Vainqueurs qui preſſoient Orléans reſſerré, qui l'envelopoient defraïeur, & l'enchaînoient de leurs fortes

barriéres. C'étoit à eux à ſe défendre à leur tour, & à ſe couvrir des murs épais de leur Fortereſſe.

L'indomptable Dieu en ſon ame enflammée de deſeſpoir roule ſes deſſeins divers, cherchant dans ſon eſprit ce qu'il pourra mettre en œuvre pour retarder ſa honte, ſoit en inſpirant aux ſiens quelques penſées ſalutaires, ſoit en trompant l'Ennemi par quelque impoſture nouvelle, ou par quelque ruſe artificieuſe. Il ſe léve enfin, & plein du projet témeraire qu'il médite, il ſe tranſporte dans les ſables brûlans de la Lybie, dans ces déſerts arides que les eaux du Ciel & de la Terre n'ont jamais rafraîchis. Il a déja pris ſon vol. Il a déja paſſé les froides Alpes, les hautes bornes qui ſéparent l'Empire de Galates & du bel Heſperus. Il voit les fameuſes Campagnes que le Pô au long cours arroſe de

mille canaux. Il voit le Tybre aux bords renommés, & ſa Ville aux vaſtes débris, aux Murs tant de fois ruinés. Son Empire s'étendoit autrefois juſqu'aux extrémités de l'Univers. Uniſſant les bords lointains qu'Hercule & Bacchus avoient parcourus, elle avoit bâti ſa domination comme une voûte ſolide. Le Seigneur l'a détruite, comme un vaiſſeau d'argile briſé, (*a*) & mis en morceaux inutiles. O Fils de l'Océan! pourſuivant ta route, tu voles ſur les Campagnes de Parthénope, ſur les moiſſons abondantes de la Sicile, dont les Peuples ſont la proye des Etrangers qui ſe les enlévent tour à tour, comme les Ennemis s'enlévent tous les jours leurs Troupeaux.

(*a*) *Comminuetur ſicut conteritur lagena figuli contritione pervalidâ, & non invenietur de fragmentis ejus teſta in quâ portetur ignis de incendio aut hauriatur parùm aquæ de foveâ.* Iſaie 30.

Traverſant enſuite la Mer, & guidant ton vol vers le Rivage Africain, vers les plaines où l'on cherche la place de Carthage, tu finis ta courſe dans la plage Lybique, dans ces déſerts inhabités où le Pére des Hommes aime à diſſiper les foudres qu'il avoit deſtinés contre les têtes coupables. Albion en ramaſſe les carreaux éteints & amortis, & de l'acier céleſte il a bientôt formé le fer d'une lance redoutable aux Dieux-mêmes. Il revole vers Aurélia, & s'approche de l'invincible Talbot qui ſe préparoit à aller au ſecours de Glacidas. Sur le bord de la Loire au ſaule voiſin la lance du Capitaine redouté étoit apuyée. Le Dieu inviſible y ſubſtituë le fer d'une trempe éternelle, & ne craint point de mettre en la main d'un Mortel les armes du Tout-puiſſant.

Ainſi, lorſque Talbot a joint

l'Ennemi avec ſa Troupe qu'il a tant de fois appriſe à vaincre, la Campagne eſt bien-tôt couverte du ſang des François. Mars leur fait éprouver ſes cruels revers. Ils fuyent diſperſés ſur le Rivage. A cette vûë la vaillante Amazône quitte le pié des Murs & des Echelles, elle vole en s'écriant à la tête de ſa Troupe: François, où fuyez-vous? Suivez-moi. Je vais vous délivrer de cette nouvelle terreur. Elle dit, & renverſe en même-tems l'imprudent Merbury qui avoit oſé s'oppoſer à elle, & qui pour ſe couvrir de gloire, pour rendre ſon nom célébre, rouloit en ſon ame le deſſein ambitieux de faire mordre la pouſſiére à la Guerriére redoutée. Aux piés de l'invincible Talbot il eſt étendu ſans vie. Talbot ſe couvre de ſon bouclier, & pouſſe ſa lance contre la vaillante Fille défenduë envain

par ſon Armure divine, & par l'Ange lumineux qui veille à ſa garde. Le fer infaillible l'atteint au haut du bras gauche. Elle tombe parmi d'inſupportables douleurs.

L'Ange céleſte, jettant un cri de ſurpriſe, la couvre alors de ſes aîles impénétrables; & le viſage enflammé de colére, il repouſſe & rejette le Guerrier obſtiné, comme le Géant détourne l'enfant débile. Il poſe ſa main ſur la tête de la Guerriére mourante, & rapelle ſon ame fugitive. Elle ouvre les yeux qu'elle referme auſſitôt. Elle eſt relevée par le plus jeune de ſes Fréres. On la traîne ſur le bord de la Loire où l'on l'aſſeoit. On la dépoüille de ſes armes. Son beau ſein eſt découvert. Ses cheveux dorés ſe mêlent dans la pouſſiére. Sur ſes joües livides on apperçoit une ſueur froide. On viſite la playe. On ne ſçauroit ébranler le fer, ſans lui

cauſer des douleurs mortelles. Mais tout-à-coup, il tombe de lui-même, ſuivi d'un ſang noir ; car l'Ange d'une main inviſible preſſoit la bleſſure funeſte, qui parut auſſi-tôt parfaitement vermeille. On la nettoye encore d'une eau pure. La Guerriére reprend ſes eſprits ; & étonnée de ſe voir ſur le Rivage, de ſe voir dépoüillée de ſes armes, elle redemande ſon Ennemi. Prétant l'oreille, elle entend ſonner la retraite, & comprend que Dunois raméne ſes Soldats découragés. Auſſi-tôt elle ſe léve en frémiſſant; & remplie du nouveau courage que l'Ange lui inſpire, elle ſe fait revêtir de ſes armes, & court ſurprendre par un nouveau miracle les François qui croyoient qu'elle avoit péri par la lance de l'invincible Talbot. Elle raméne contre Glacidas leurs Bataillons

raſſûrés, qui ne doutent plus de la victoire. Mille cris de triomphe ſont pouſſés juſqu'au Ciel. Talbot les entend, Talbot qui s'étoit retiré, après avoir fait entrer dans la Fortereſſe un renfort de Soldats intrépides.

Albion n'a pas différé pour longtems le moment de ſa ruine. Les Echelles ſont rapportées de nouveau. La Fille divine eſt emportée par ſon céleſte Gardien juſques ſur le Mur, à travers mille Dangers, auſquels il la dérobe. Ni les péſantes maſſes qui ſont pouſſées avec violence, ni mille fléches qu'on tire contr'elle ne peuvent l'endommager.

Le Pont ſur lequel la Fortereſſe de Glacidas étoit bâtie la joignoit autrefois à la Ville. Sur les Arches qui avoient été rompuës Girême fait jetter de longues poutres. Sur ce Pont dange-

reux (que ne peut l'ardeur pour la gloire ?) il paſſe le premier. Il eſt bien-tôt ſuivi de Graville, de Dubeuil, de Coaraſe, de D'Ylliers, de Chaumont, de Chabanes. Ils approchent du Fort dans le même tems que la divine Amazône en eſcalade les Murs. Elle combat déja dans la Forteresſe Ennemie. Le brave Hunthey eſt ſa premiére victime. l'Ennemi ne réſiſte plus, tout céde, tout fuit, tout ſe diſſipe incertain & timide, comme du tronc d'un vieux Chêne qu'on renverſe à coups de hâche, ſortent les Hiboux tremblans, conduits par l'aveugle Epouvante.

Glacidas, le ſeul Glacidas, comme la Colomne qui ſe ſoûtient encore après la ruine de tout l'Edifice, couvre ſes Troupes effrayées. En vain eſt-il atteint d'une profonde bleſſure. Le puiſſant

Guerrier refuſe de céder, & ne s'en montre que plus terrible. Il éléve ſa maſſuë ſur la tête de la Bergére, qui eût dû en être écraſée, ſi ſon divin Protecteur n'eût affoibli le coup ſous lequel on la voit encore chanceler.

Ainſi des hauts Monts de la Lune, ou des froides Montagnes des Andes qui voyent l'inſatiable avarice des Humains, le Condor agitant avec un bruit effroyable ſes aîles pareilles aux voiles d'un Navire, fond ſur le Taureau qui paît l'herbe, (ou dans les vaſtes Campagnes enſanglantées par le Caffre odieux, ou ſur les bords du fleuve d'Argent dont le long cours arroſe le nouveau Monde) & lui fait ſur le dos pluſieurs bleſſures à grands coupsde ſon bec tranchant. Le Quadrupede furieux bondit, s'élance, frappe l'air de ſes coups inutiles contre

tre l'Ennemi qu'il ne peut joindre, & qui évite facilement ſes atteintes ſur ſes aîles légéres. Il éléve ſous ſes piés des tourbillons de pouſſiére, il remplit le Rivage de ſes meuglemens redoublés. Enfin ſoufflant l'horreur & la rage, il s'accule ſur l'aréne la tête élevée contre ſon Ennemi, juſqu'à ce qu'il perde tout ſon ſang par ſes larges bleſſures. Il tombe. L'énorme Oiſeau s'acharne ſur les flancs de l'Animal terraſſé. Se relevant enſuite dans les airs il fond de nouveau ſur ſa proye, l'enléve, & la dévore ſur les hauts Rochers. Ainſi combattoit la Guerriére, ainſi combattoit Glacidas. Il veut périr ſur ſon Ennemie écraſée, quoique pluſieurs bleſſures l'affoibliſſent, quoique Pommar ſon fidéle Ami veuille le contraindre de ſe retirer. Laiſſe-moi, cher Ami, lui répondit Glacidas

d'une voix rauque & épuiſée, & épouvantable. Le reméde à mes bleſſures, c'eſt ma vengeance. La mort de cette Sorciére que l'Enfer protége, ſera ma conſolation & ma vie. En diſant ces mots, il éléve ſa maſſuë. Il ramaſſe toutes ſes forces, & toute ſa rage. La Guerriére évite le coup funeſte qui s'enfonce dans la terre. Alors, ô Glacidas ! Pommar ſe mettant entre la Guerriére & toi, par ſon amitié & par ſon courage qui lui fut funeſte, donne le tems à ton Ecuyer de te ramener. Tu le ſuivois ; car tes yeux étoient voilés par la mort prochaine, & tu ne ſçavois plus où l'on te conduiſoit. Tu es emporté hors de la Fortereſſe avec la foule des Fuyards. Le Pont chargé de leur poids accablant s'entrouvre ſous eux, & les précipite dans la Loire. Le Fleuve enſevelit le puiſſant

Guerrier dans ſes eaux profondes.

Le Fort conquis eſt confié aux braves Orléanois. La merveilleuſe Guerriére, & l'invincible Dunois, & les autres Héros r'entrent dans la Ville au bruit des inſtrumens de Guerre, & parmi les cris de triomphe du Soldat. Ils trouvent à la Porte le vieux Berri, qui du plus loin qu'il les voit, & qu'il peut s'en faire entendre, éléve ſes mains vers le Ciel, & parle ainſi à tous ces Héros aſſemblés. Chefs illuſtres, votre gloire ne périra plus, votre nom percera l'avenir le plus reculé. Vous avez ſauvé la France, demeurez à jamais les fondemens célébres ſur leſquels le Trône de Saint Louis eſt de nouveau fondé. O mon Fils ! ô vaillant Dunois ! vous êtes le vrai ſang des Dieux de la Terre. Et vous, ô Fille divine ! (Elle tenoit alors les yeux

baiſſés, la Modeſtie & l'Innocence étoient revenuës ſur ſon front paiſible. Sa Gloire & ſes Lauriers ne ſembloient venir qu'après elle. Seulement les impreſſions de ſon courage animoient encore ſes joüies.) Et vous, ô Fille divine! lui dit le ſage Prince, le Tout-puiſſant vous a couvert de gloire. Votre nom ira juſqu'à vos derniers Neveux, & fera porté dans toute la Terre, dans tous les lieux où l'Empire des Lys eſt connu. Les Peuples s'empreſſeront de voir celle par qui tant de merveilles ont été faites. Allons vers l'Eternel, allons dans ſon Temple ſacré où ſon Pontife nous attend, rendre graces au Dieu des Armées. La longue hiſtoire des malheurs de ma Patrie va finir; & je puis emporter dans le tombeau les plus douces eſpérances. Et vous, Princes de mon ſang,

chériſſez à votre tour ces Peuples qui achétent d'être vos Sujets par tant de travaux. Il dit. Les chants d'alégreſſe ſe font entendre de toutes parts. Les Cloches ſans fin ébranlées annoncent la victoire au plus haut des airs. La voûte ſacrée retentit des loüanges que le Pontife ſaint à la tête de ſes Prêtres envoye vers le Ciel. L'Etendard glorieux de la divine Bergére flotte au pié des Autels, & les Lévites aux ſons de mille inſtrumens divers chantérent ce Cantique.

CANTIQUE D'ACTIONS DE GRACES.

Paroles de l'Ecriture, & ſur-tout des Cantiques de Debora & de Judith.

AUdite, Reges, auribus percipite, Principes.... Debora. *Dominus conterens bella Dominus vectes ferreos confregit, Dominus nomen illi.* Judith.

ECoutez, Princes, écoutez, ô Rois, & que ma voix aille juſqu'aux extrémités de la Terre. Le Seigneur au haut des Cieux a écraſé la Guerre, & a

AUdite, Reges, audiat ultima Tellus. Ab alto conterit Æthere
Et bella ferratoſque currus
Rex hominum, imperiumque ſumpſit.

Dicite in gentibus quia Dominus regnavit. Pſ.

Ego ſum, ego ſum, quæ Domino canam? Debora.

réduit en poudre le char aux roues d'airain. Le Seigneur eſt ſon nom.

Ubi hoſtium ſuffocatus eſt exercitus, ibi narrentur juſtitiæ Domini. Ibid.

Quelle eſt celle, quelle eſt celle qui redouble les cris de victoire, qui envoye au Ciel ſes chants de triomphe? Qu'on tende les actions de graces où les merveilles ont été operées.

Quænam illa, quænã tollit ovans ſonos
Plauſuſque lætos ingeminat ſibi?
Hic vota ſolvant liberato
Crevit ubi nova palma Gallo.

Venit Aſſur ex montibus..& Equi eorum cooperuerunt valles.... Dixit ſe incenſurum fines meos. Judith.

Albion eſt ſorti de ſon Iſle, il a paſſé la mer ſur mille Vaiſſeaux: tendant les mains il penſoit déja à prendre ſa proye.

Erupit udis ſedibus Albion,
Et navi multa ſtraverat æquora,
Demiſit & ſe ulnis apertis
Jam propior rapuiſſe prædam.

Aſcendit leo de de cubili ſuo, & prædo gentium ſe levavit, egreſſus eſt de loco ſuo. Jer. 4.

Il ouvroit ſes bras depuis la mer qui eſt reſſerrée entre les deux Peuples juſqu'au Rhône aux ondes rapides.

Quà verticoſis Oceanus tumens
Arctatur undis littora dividens
Arauris (a) *& quà turbiduſque*
Volvit aquas Rhodanus minaces.

Devant ſes yeux le Lion s'eſt échapé. Devant ſes yeux il a fuï dans les Forêts profondes, dans les Monts inacceſſibles.

Rupit paratas ecce leo plagas,
Fugitque velox ille per avios
Saltus inacceſſoſque montes
Atque aditus nemorum profundos.

(a) *Fluvius Galliæ Narbonenſis apud omnes antiquos Geographos nobilis.*

Non cecidit potens eorum à juvenibus, nec filii Titan percuſſerunt eum, nec excelſi gigantes oppoſuerunt ſe illi; ſed Judith filia Merari. Jud.

Ce ne ſont point les robuſtes Enfans de la Guerre, les Fils de Titan aux redoutables efforts, ou les puiſſans Géans qui ont enlevé la victoire.

Non vicit atrox aut juvenum manus
Vaſtive proles inclyta Titanos
Immiſcuit ſe horrendus acri
Sive Gigas hominum duello.

Filii puellarum compunxerunt eos, & ſicut pueros fugientes occiderunt. Ibid.

Mais une Fille des champs, une Bergére de troupeaux les chaſſoit devant elle comme d'Enfans une Troupe inutile.

Puella verùm rettudit impetus,
Viceſque Virgo reddidit ut ſolent
Infantium turbas inermes
Sive greges agitare campis.

Elle a paru ſous le caſque Guerrier. Prenant en main la pique, elle a percé les Bataillons ennemis ſaiſis d'horreur à ſa vûë.

Huic dura preſſit mollia tempora
Flavoſque crines Caſſida condidit,
Haſtâque bellantûm niteſcens
Agmina per cuneoſque fertur.

L'Epouvante les tenoit ébranlés ſur leurs genoux affoiblis, comme lorſque la main du Seigneur fait trembler les fortes Colomnes.

Hoſtes adurgens quos ſubito vagus
Quaſſos agebat poplitibus tremor
Fractis velut ſtantes columnas
Cùm quatit ipſe Deus potenti

L'Ange du Très-haut couvroit de ſes aîles la Guerriére confiée à ſa garde, au-devant d'elle il envoyoit la Terreur glacée.

Dextrâ. Tegebat ſcilicet Angelus
Alis puellam non violabilem,
Quâ quâ ſolutis ante mittens
Pectoribus gelidum Pavorem.

De Cœlo dimicatum eſt contrà eos. Stellæ manen-

Le Ciel s'eſt déclaré contre nos Ennemis. Les Aſtres

Pugnatum ab alto quin fuit Æthere
Stellæque in Anglum

tes in ordine & cursu suo adversùs Sisaram pugnaverunt. Debora.

aux regards formidables, gardant au haut des Cieux un ordre Eternel ont combatu contr'eux.

terribili comâ
Vultuque fulserunt minaci
In statione suâ manentes.

Cor meum diligit Principes Israel, qui propriâ voluntate obtulistis vos discrimini. Ibid.

O France! que ton ame attendrie chérisse à jamais les braves Princes qui t'ont deffenduë, les braves Guerriers qui t'ont sauvée. Ils ont fait tête à la Mort même.

Tui à te amentur, Gallia, Principes,
Virique fortes Martis in Aleâ,
Quique omne discrimen decorè
Alto animo subiere mortis.

Quasi in præceps ac barathrum se discrimini dedit. Ibid.

Ils ont couru dans les Dangers comme on se jetteroit dans les précipices affreux, comme on se jetteroit dans les vieux gouffres.

Ut certa si quis funera provocet
Agatque sese præcipitem nigris
Et cautibus saxisque canis,
Gurgitibusve volens profundis.

Et toi fidéle AURELIA, couronne tes Murs, couronne-toi toute entiére d'un Laurier durable. Que tu méritois bien d'être assise au milieu des Campagnes Françoises, comme la Reine de nos Villes, & celle qui devoit maintenir l'Empire!

Tu fida murum, AURELIA, cingere
Altosque moles perpete laureâ
Regina in Agro Gallicano,
Quam benè tu medio sedebas!

Comme la Clef immobile d'une voûte la rend inébranlable, elle a affermi l'Etat ébranlé, elle l'a affermi dans toute son étenduë, elle a servi d'invariable appui au Trône chancelant.

Et principalis regnat uti lapis
Fornice toto, continuit loco
Et stare jussit pene motum,
Imperium solumque nutans.

Nos

Nos Ennemis se croyoient invincibles. Le plus sage d'entr'eux s'enyvrant de sa propre sagesse, regardoit par la fenêtre de sa Tour dans la Ville. J'ai tendu mes filets, disoit-il. J'ai environné le bois de mes Chasseurs les plus assûrés.

Sperabat amens usque novos sibi
Hostis triumphos. Hic sapientior.
Spectans in Urbem: cingit armis
Turba mihi laqueisque saltum,
Aiebat. Aufert turbo vem virum

La Mort comme un tourbillon a fondu sur lui, & l'a dévoré. Et toi, dont la pésante massuë devoit abattre nos Tours & briser nos Murailles? Cependant comme le Taureau que la hache mal assûrée a frappé sur la tête, tu te précipites dans la foule des Fuyards, sur le Pont qui se rompit sous sa charge, les Flots t'engloutissent.

Mors atra. Quid tu
qui mea mœnia
Altasque turres vertere ardens
Horribili minitare clavâ?
Tamen fugaces ceu
male se saucius
Taurus bipenni per
medias ruis
Victus cohortes ponte
rupto
Spargeris in Ligerim
profundum.

Tu es retenu au fonds des Flots. Nations, craignez le Seigneur. Il fait ce qu'il lui plaît dans le Ciel & sur la Terre.

Imusque gurges te tenuit. Deum
Timete, Gentes, arbitrio omnia
Nutuque componentem in altis
Syderibusque humilique Terrâ.

Adonaï Domine, magnus es tu, tibi serviat omnis Creatura, quia dixisti & facta sunt. Jud.

FIN.